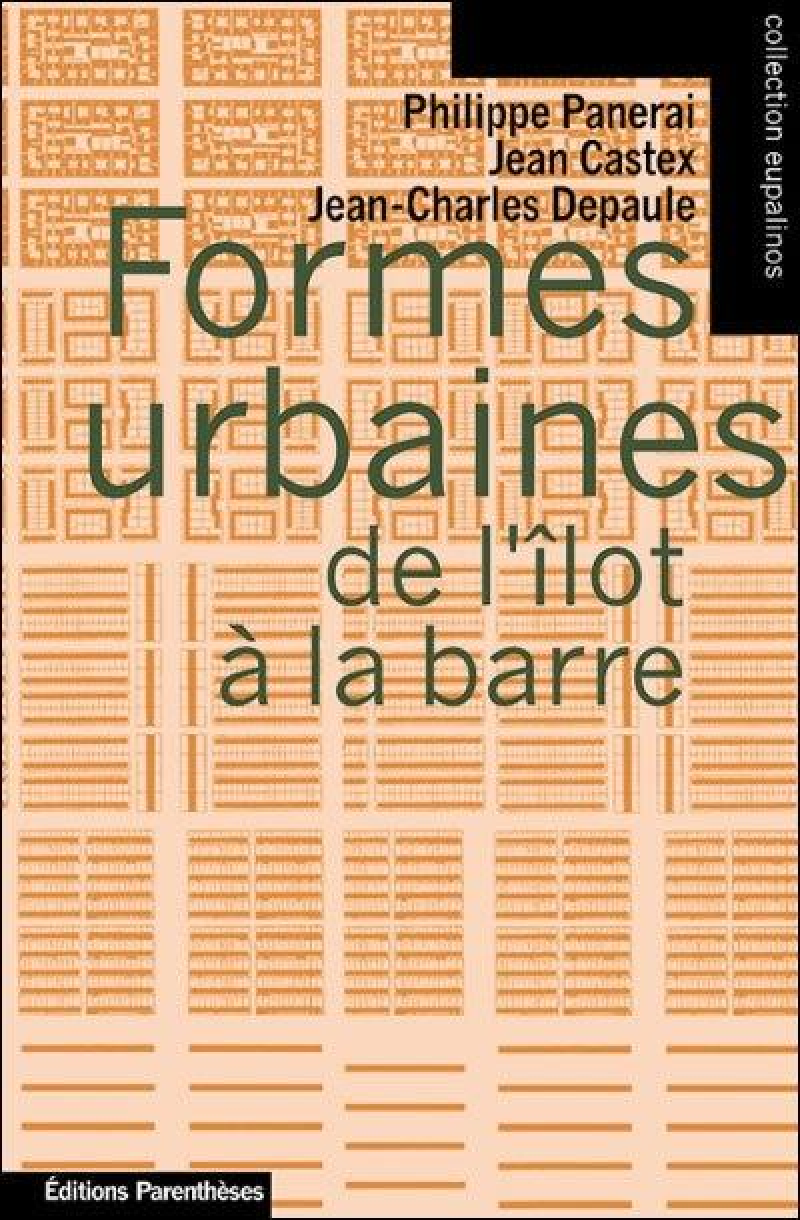
Philippe Panerai
Jean Castex
Jean-Charles Depaule

Formes urbaines
de l'îlot à la barre



collection eupalinos

Éditions Parenthèses

COLLECTION ASPECTS DE L'URBANISME

Collection dirigée par René Loué
Directeur Général de l'Immobilier Empain Schneider

Christopher Alexander - De la Synthèse de la Forme, essai
Philippe Boudon - Pessac de Le Corbusier
Philippe Boudon - Sur l'espace Architectural
Ph. Boudon - Richelieu, ville nouvelle
J. Castex, J. Ch. Depaule, Ph. Panerai - Formes urbaines : de l'îlot à la barre
Catherine Chatin - Neuf villes nouvelles
Serge Chermayeff et Ch. Alexander - Intimité et Vie Communautaire
Frederick Gibberd - Composition Urbaine
Ebenezer Howard - Les Cités-Jardins de demain
Kevin Lynch - L'Image de la Cité
J. Brian McLoughlin - Planification Urbaine et Régionale
Boleslaw Malisz - La Formation des Systèmes d'habitat
Elie Mauret - Pour un équilibre des villes et des campagnes
Anne M. Meistersheim - Villagexpo (épuisé)
Amos Rapoport - Pour une Anthropologie de la Maison
Robert Venturi - De l'ambiguïté en Architecture
Jean Zeitoun - Trames planes

Jean Castex
Jean-Charles Depaule
Philippe Panerai

Formes urbaines : de l'îlot à la barre

ouvrage publié en collaboration avec le C.E.R.A.

dunod

ISBN 2.04.010 198-5

© Bordas, Paris, 1977

N° éditeur : 02 3378 02 11

« Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur, ou de ses ayants-droit, ou ayants-cause, est illicite (loi du 11 mars 1957, alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. La loi du 11 mars 1957 n'autorise, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective d'une part, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration ».

Avant-propos

S'il fallait d'un mot qualifier cette étude, c'est celle d'une agonie. L'agonie d'une organisation spatiale déterminée : *l'îlot*, caractéristique de la ville européenne classique que le XIX^e siècle transforme et que le XX^e abolit. Derrière l'îlot c'est donc une conception de la ville dont nous cherchons à cerner l'évolution.

Plus précisément c'est la dimension physique de la ville qui nous préoccupe, cette logique des espaces qui est contenue dans l'expression « tissu urbain » et dont l'îlot constitue un élément déterminant. Le choix de cet élément se justifie par le fait que c'est le niveau où l'on peut mesurer concrètement *la relation de l'architecture à la ville* sous un angle qui n'est pas seulement monumental. Aussi notre travail peut-il se comprendre comme une interrogation sur les modifications de cette relation. Il nous semble important, dans un moment où l'on voit se manifester un mouvement en faveur d'une architecture urbaine, d'effectuer ce retour en arrière et de mesurer comment celle-ci s'était peu à peu séparée de la ville.

Comment et non pas pourquoi. En adoptant un tel point de vue, il n'est pas question d'ignorer ou de masquer que l'architecture et la forme urbaine dépendent de la société qui les produit, mais si de nombreuses études ont déjà été effectuées sur les causes historiques de la crise urbaine, peu ont abordé le détail des moyens spécifiques mis en œuvre par les architectes dans cette évolution. Le premier aspect de ce travail consiste donc à propos de cinq exemples jalonnant un siècle d'urbanisation, à analyser chaque fois la structure physique et l'organisation des espaces, puis à mesurer quelles conséquences ces dispositions peuvent

Avertissement

La présente recherche a été commandée et financée par la Direction de l'Architecture (CORDA 1974), qui en autorise la publication.

Elle a été réalisée par une équipe de l'ADROS-UP3 ainsi constituée :

Philippe Panerai, directeur d'étude
Jean Castex
Jean-Charles Depaule
Michel Veyrenche

avec la collaboration de Denis Farge pour les illustrations, assisté de Dominique Hubert, et Aline Charransol pour le secrétariat, assistée de Claudine Rodes.

L'édition en est assurée sous la direction et avec le concours de la Direction de l'Architecture et du Centre d'Études et de Recherches Architecturales (École Nationale Supérieure des Beaux-Arts).

Table des matières

Chapitre 1. Le Paris haussmannien 1853-1882

Le ville bourgeoise : les grands travaux de Paris 13
Les modes d'intervention sur la ville 18
L'îlot haussmannien 30

Chapitre 2. Londres : les cités-jardins 1905-1925

Les conditions de l'urbanisme à Londres à la fin du XIX^e^ 46
Hampstead Garden Suburb 49
Welwyn Garden City 63
Le « close » : de l'espace public à l'espace privé 69

Chapitre 3. Les extensions d'Amsterdam 1913-1934

Les particularités de l'urbanisme à Amsterdam 76
Spaarndammerbuurt : une expérience exemplaire 81
L'extension Sud et le nouvel urbanisme d'Amsterdam 91
L'îlot amstellodamien 100

Chapitre 4. Le nouveau Francfort et Ernst May 1925-1930

Politique du logement et urbanisme à Francfort 111
Les Siedlungen de Francfort 114
L'îlot à Francfort 130

Chapitre 5. Le Corbusier et la Cité Radieuse

La Cité Radieuse contre la ville 140
L'îlot vertical 142
De Marseille à Firminy 143
Une réduction nécessaire 148

Chapitre 6. Les avatars de l'îlot et la pratique de l'espace

Transformation des pratiques et îlots 153
Ilot et différences 155
L'ouverture de l'îlot 157
L'îlot à la dérive et la pratique désorientée 159
Indifférence 159

Chapitre 7. Élaboration et transmission des modèles architecturaux

Histoire et modèles 163
La tradition classique 166
La tentation pittoresque 172
Le problème de la ville industrielle : Ernst May et le nouveau Francfort 180
Rationalisation de l'îlot et architecture rationaliste 187

Vers une Architecture... urbaine 191

Notes 193

Biographies, bibliographies et documents annexes 211

avoir sur certains aspects de la pratique des habitants. Le second à mettre en évidence certains concepts et références — ce que nous appellerons les modèles architecturaux — qui sous-tendent ces réalisations, et à nous interroger sur leur évolution.

Hypothèses et objectifs

Le cadre général de notre recherche est basé sur les hypothèses suivantes :

— l'espace physique est justiciable d'analyses objectives permettant d'atteindre un premier niveau de signification. Ce niveau est spécifique de l'architecture. Il peut former la base stable sur laquelle viendront s'articuler d'autres contenus accessibles par d'autres lectures. Il peut également en révélant des différences, des décalages et des conflits, provoquer d'autres analyses : historiques, économiques, sociologiques.

— une telle démarche est applicable à l'espace urbain, c'est-à-dire que parmi tant de lectures possibles nous aborderons la ville comme une architecture, une configuration spatiale qu'il s'agit de découper en éléments pour faire apparaître des différences.

Ces différences qui renvoient à d'autres niveaux de signification demandent à être interprétées à la lumière de données prises hors de l'architecture. En particulier, nous nous attacherons à la relation *organisation spatiale/pratique sociale* qui nous semble former un champ d'étude prioritaire.

Pour aborder ce domaine, nous utiliserons la notion de modèle. Nous considérons qu'il y a une histoire possible de l'espace physique à partir de la mise en évidence de *modèles architecturaux* dont on étudiera l'élaboration, la transmission et la déformation au cours d'une période déterminée. Ces modèles appartiennent au système de production de l'architecture et à ce titre sont tributaires des conditions générales de production. Mais ils apparaissent dans un rapport d'autonomie relative à l'ensemble des phénomènes économiques et sociaux qui caractérisent dans l'histoire un moment d'une société donnée. Si l'espace urbanisé (sous son aspect morphologique) est bien la projection d'un ordre social, il est dans sa production médiatisé par une pratique qui elle-même repose sur un savoir spécifique, celui des concepteurs, dont il faut se demander comment il se transmet et se transforme.

En face, l'usage de l'architecture, sa pratique, se réfèrent également à des modèles, *modèles culturels* propres à une classe ou à un groupe social, possédant eux aussi leur logique.

Ainsi posée, notre recherche poursuit un triple objectif :

— au strict plan documentaire, par le choix du corpus, apporter des éléments à la compréhension de l'espace urbain moderne en renouant le dialogue entre la ville et l'histoire de l'architecture;

— au plan heuristique, contribuer à mieux cerner la notion de modèle architectural et l'articulation construit/vécu dans le domaine restreint de la pratique « autour » du logement;

— au plan méthodologique, apporter des outils d'analyse spécifiques pour la connaissance architecturale de la ville. (Ces outils dont on verra ici l'emploi, ont fait l'objet d'un essai de présentation systématique dans l'annexe de notre Rapport de Recherche : Principes d'Analyse urbaine, ADROS-CORDA 1975).

Des préoccupations à *caractère pédagogique* apparaissent nettement dans ce travail. Elles constituent pour nous une interrogation essentielle. Pourtant le problème soulevé n'est pas indifférent à ceux qui se posent dans la pratique actuelle de l'architecture : volonté d'une architecture urbaine, prise en compte des modèles culturels des habitants, interrogation sur l'histoire.

Justification du corpus et caractères particuliers de la recherche

Nous avons été conduits à proposer une première délimitation dans le temps en nous fixant sur la période qui voit l'apparition de l'urbanisme au sens moderne du terme, c'est-à-dire où la ville, profondément bouleversée par l'industrialisation, présente une première série de phénomènes qui préfigurent l'urbanisation totale du territoire.

A l'intérieur de cette période qui couvre plus d'un siècle, nous avons résolu parmi des formes d'urbanisation variées de ne retenir que celles où la maîtrise de l'opération est assurée par une autorité unique, publique ou semi-publique, sur une échelle assez vaste pour prétendre à un contrôle de l'espace urbain. Ainsi à travers les quatre premiers exemples choisis, le Paris haussmannien, les Cités-Jardin londoniennes, les Extensions d'Amsterdam, les Siedlungen de Francfort, c'est l'architecture de

l'urbanisation de masse dont nous cherchons à rendre compte, une architecture dont les historiens ont peu parlé, une architecture qui n'est pas celle des « chefs-d'œuvre » reconnus. Le cas de la Ville Radieuse de Le Corbusier est un peu différent. Projet global dont seuls quelques fragments éparpillés permettent la restitution, nous l'avons retenu pour son caractère radical, pour la façon exemplaire dont il pose au milieu du XX^{e} siècle la question de la ville et du logement, et marque, provisoirement, le terme de l'évolution que nous tentions de cerner.

La référence à une urbanisation de masse liée au développement économique explique que nous ne nous soyons pas attachés à un seul pays comme on serait tenté de le faire pour travailler sur une matière plus homogène. Les conditions historiques ont fait que l'évolution s'est déroulée par phases tantôt dans un pays tantôt dans un autre, et les filiations manifestes d'une expérience à l'autre interdisent que l'on se limite à un seul. Comment parler de l'urbanisme européen de l'entre-deux-guerres sans se référer à la cité-jardin ? Comment comprendre la Charte d'Athènes sans évoquer les expériences de la République de Weimar ?

N'ayant pas la prétention d'écrire un chapitre de l'histoire de l'architecture moderne, mais simplement d'en éclairer quelques aspects, nous avons d'une manière qui peut paraître arbitraire, délibérément écarté certaines expériences qui ont pourtant marqué l'évolution de la pensée architecturale sur la ville, préférant approfondir quelques exemples plutôt que d'en survoler beaucoup. Ceci expliquera que n'apparaissent pas, ou seulement de façon allusive, les désurbanistes russes ou les Hof de Vienne, le plan de Barcelone de Cerda ou l'urbanisme scandinave, l'École de Chicago et le plan de Burnham et tant d'autres exemples qui ont peu à peu transformé le concept de ville. De même nous n'avons pas cru devoir rappeler les transformations urbaines qui, en France ou à l'étranger, annoncent et préparent le Paris d'Haussmann.

Les hypothèses de travail et le corpus retenu donnent à cette étude un caractère particulier. Elle n'entre pas dans les catégories couramment admises : trop historique pour le théoricien, pas assez mathématique aux yeux du méthodologue, trop empirique au goût de l'historien, un tel travail appelle les réserves des spécialistes des domaines reconnus prompts à excommunier toute tentative de théorisation dans un domaine n'appartenant pas au découpage traditionnel des disciplines.

Mais dans l'état actuel de l'avancement des connaissances en architecture, nous pensons qu'il n'est pas possible de considérer la théorie comme la simple projection sur l'architecture des concepts élaborés dans d'autres domaines, ce qui permettrait à coup sûr de développer des recherches présentant tous les caractères de la rigueur, mais risque de renvoyer éternellement à autre chose qu'à l'espace, ni de cantonner la recherche théorique dans un petit champ douillet à l'écart des problèmes de la pédagogie et de la production. D'où l'apparence d'ambiguïté de notre travail : étude morphologique mais sur des exemples historiquement situés, architecturale mais à l'échelle du tissu urbain, spatiale mais faisant place au social.

En affirmant la nécessité de partir de l'analyse morphologique, nous faisons largement appel à l'observation directe et les références principales de notre travail se trouvent davantage dans les bâtiments et les quartiers observés que dans les écrits. Ceci explique qu'au même titre que les bibliographies, nous ayons donné en annexe les références des lieux visités, la connaissance directe des bâtiments est primordiale.

Dans notre souhait d'articuler la lecture morphologique de l'espace avec d'autres niveaux, nous avons conscience de n'avoir pas, vu l'ampleur du corpus, présenté toutes les articulations d'une manière également rigoureuse. Nous espérons qu'une telle recherche a le mérite de proposer une problématique d'ensemble sur laquelle pourront s'appuyer des travaux plus restreints auxquels elle servira d'hypothèse.

Philippe PANERAI, décembre 1975-avril 1977

Chapitre 1

Le Paris Haussmannien, 1853-1882

La transformation de Paris sous Haussmann ne doit pas son intérêt seulement au fait d'avoir donné à Paris l'aspect qui est toujours le sien. Paris est devenu une ville haussmannienne (la Troisième République aidant), mais surtout Paris apparaît comme « la ville bourgeoise » par excellence. Avec Haussmann, « la ville se constitue comme le lieu institutionnel de la société bourgeoise moderne » (1), et c'est là évidemment que réside l'intérêt essentiel des interventions haussmanniennes. Elles créent un certain type de ville, un espace configuré selon la logique de la bourgeoisie devenue désormais classe dominante ; elles supposent un modèle spatial spécifique qui reste en vigueur après le départ d'Haussmann et la chute de l'Empire et conditionne l'urbanisme des débuts de la IIIᵉ République.

La ville bourgeoise : les grands travaux de Paris

Haussmann prête serment comme préfet de la Seine le 29 juin 1853. Sa nomination à Paris (2) a pour but explicite de mettre en œuvre la politique de grands travaux souhaitée par Napoléon III : l'entretien qui suit la cérémonie du serment porte sur ce sujet, et sur les moyens d'y parvenir. Il est tout de suite question de tourner le conseil municipal, jugé indocile bien qu'il ait été nommé par le gouvernement, en créant une commission officieuse qui aurait la haute main sur les projets de travaux et fonctionnerait comme « une sorte de conseil municipal privé » (3). Cette commission, qu'Haussmann jugeait inutile, n'eut pas à se réunir plus d'une fois, mais elle a l'intérêt de montrer le type de rapports qui s'instaurent

entre les diverses instances, gouvernement, municipalité et administration, et définissent bien le régime politique bonapartiste. La fonction principale du préfet est une fonction d'exception, classée comme domaine réservé ; elle sera menée avec le minimum de publicité et par des canaux extraordinaires pour permettre un maximum d'efficacité.

Dès son installation, Haussmann prend le contrepied de l'administration du préfet Berger, auquel il succède, dont les réticences devant un programme d'action reproduisent celles de Rambuteau, le préfet de Louis-Philippe. Il ne s'agit plus d'administrer la ville « en bon père de famille », dans le respect des règles de prudence et avec le soin que méritent les affaires privées. Les méthodes d'Haussmann ont avec celles de ses prédécesseurs le même rapport que celui qui existe entre le nouveau capitalisme agressif de la banque d'affaires, et le capitalisme consommé de la première moitié du siècle, celui de la haute banque parisienne. Elles ne correspondent plus à « une période de croissance modérée mais constante de la production comme du revenu, 1815-1852 », appuyée sur une structure encore archaïque où la richesse repose sur des conceptions agraires et commerçantes, mais pas encore industrielles. Au contraire, au cœur du « régime de prospérité » que veut être l'Empire, elles jouent un rôle de stimulation, elles se confondent avec le nouvel esprit d'entreprise, qui a devant lui « la perspective de profits rapides et l'avenir illimité de la banque » (4), et qui coïncide avec une accumulation de capital sans précédent (notamment de 1852 à 1857, et avec de belles périodes encore jusqu'en 1866).

Haussmann développe comme méthode de gestion la théorie des dépenses productives. Le point de départ en est l'excédent, traditionnel, du budget parisien, difficile à chiffrer, mais qui, sur 55 millions de recettes atteint 10 millions, le service de la dette une fois déduit, si l'on en croit les analyses d'Haussmann devant un conseil mal disposé sinon hostile; il est poussé à 18 millions dans l'estimation budgétaire pour 1853, et il se trouve, tous comptes réglés à la fin de cet exercice, avoisiner les 24 millions (5). La théorie des dépenses productives consiste à préconiser l'utilisation de l'excédent, en tout ou partie, non plus pour des interventions directes à court terme, mais comme intérêts d'emprunts très considérables et à très long terme (6). Mais les finances municipales ne peuvent faire face qu'en escomptant un accroissement rapide et constant des ressources, basé sur l'accroissement de l'activité économique, des affaires et de la population. La richesse des contribuables est la richesse de la ville. Le meilleur moyen d'augmenter le budget est de stimuler l'enrichissement des contribuables. Les très grands travaux sont à la fois l'instrument et le produit de cette stratégie. La ville est gérée comme une affaire capitaliste. En quinze ans, l'excédent mis en gage des « dépenses productives », bondit de 20 millions à 200 millions » (7).

Mais il faut insister encore sur la fonction stimulatrice des grands travaux de Paris vis-à-vis du développement et du perfectionnement de l'outil capitaliste après 1852. Nous savons que les travaux du premier réseau (1854-1858) sont exécutés pour une bonne part en régie par la ville qui se constitue son propre entrepreneur, bien qu'elle n'ait pas encore les moyens techniques d'étude et de contrôle suffisants, et au risque d'une plus grande lenteur dans l'exécution. C'est dû au fait que les entrepreneurs n'étaient pas capables, faute de capitaux et en l'absence de concentration des moyens, de faire face à l'organisation de très gros chantiers. Il fallait en effet livrer à la ville, entièrement achevées, pavées, avec leurs trottoirs aménagés et plantés, de grandes artères complètes. Le programme d'Haussmann est donc un appel à l'intervention de grands groupes financiers, qui, suivant le principe saint-simonien du mariage de la banque et de l'industrie, suscitent ou réorganisent de grandes entreprises de travaux. Le Crédit Foncier des Frères Péreire (fondé en 1852), dont les quatre cinquièmes des prêts vont à la construction immobilière, est l'instrument de choix d'Haussmann pour financer l'aménagement de Paris. Le Crédit Mobilier (Péreire, Morny et Fould, 1852), bien que banque de l'industrie, commandite lui aussi de grandes sociétés immobilières : la Société de l'Hôtel et des Immeubles de la Rue de Rivoli (1854), devenue Compagnie Immobilière de Paris en 1858, avant de mal tourner comme Société Immobilière de France après 1863, dans une spéculation marseillaise qui attendait trop de l'ouverture du canal de Suez (qui ne fut effective qu'en 1869). L'identité des méthodes et des buts est frappante entre ces grands groupes bancaires et les dépenses productives d'Haussmann : on veut activer le crédit, drainer de vastes marchés par le moyen d'organismes de grandes dimensions prêtant de l'argent à long terme (ce qui est une technique neuve en 1852), on prétend orienter et diriger l'économie en suscitant de grandes entreprises (c'est encore l'idée saint-simonienne). Haussmann peut reprendre à son compte tous ces objectifs. Il a parfaitement compris les méthodes et les possibilités de la banque d'affaires, et ce sont ces méthodes qu'il applique à la gestion de Paris.

Ce n'est évidemment pas sous cet aspect qu'est présenté le projet d'« embellissement » du Paris de Napoléon III. Haussmann a

> « le culte du Beau, du Bien, des grandes choses,
> de la belle nature inspirant le grand art » (8).

Le mécanisme économique disparaît sous les arguments techniques qui eux-mêmes se cachent sous les prétextes esthétiques. La culture classique sert de référence, au moins en surface, et sans qu'on s'embarrasse des contaminations éclectiques. Dans la ville, une rhétorique d'axes, de places marquées par des monuments, de monuments configurés en réseau dont les renvois sont désormais visibles, prétend reproduire les figures codifiées du système classique. Remarquons qu'en matière d'esthétique, quels que soient nos propres jugements, l'image de la capitale qu'Haussmann a su donner de Paris a entièrement satisfait la nouvelle bourgeoisie. L'engouement est total. Zola peut dire des personnages-clé de la Curée que « les amants avaient l'amour du nouveau Paris ». Étrangers et provinciaux, attirés par les expositions, reviennent chez eux conquis et émerveillés.

S'il y a une critique acerbe de l'œuvre d'Haussmann, elle est avant tout politique : elle reconnaît en Haussmann « le fonctionnaire bonapartiste typique » (9), elle attaque, directement ou indirectement le lien d'inconditionnalité qui le lie à Napoléon III et au système politico-financier de l'Empire. Les républicains « bourgeois » n'auront besoin que du changement de régime de 1870 pour retourner leurs critiques et laisser à la Troisième République le soin d'achever ce qui avait été entrepris. La critique des Orléanistes se confond avec celle de la vieille banque irritée par les audaces inorthodoxes de la banque d'affaires, et leur porte-parole, Thiers, est bien venu pour la proférer, depuis son hôtel de la place Saint-Georges, placé au centre du lotissement Dosne de 1824 (Thiers est le gendre de Dosne), c'est-à-dire au centre d'une de ces opérations spéculatives de la Restauration dont les méthodes ont été bousculées par Haussmann. Quant à la critique des Radicaux, c'est la Commune qui l'administre, et celle-là n'est plus parlée mais agie.

L'argument technique est celui de la modernisation et de la salubrité, et il a une autre importance. Assainir, transporter, équiper. La ville d'Haussmann connaît le changement de structure le plus profond en devenant une ville « équipée ». La notion de voie se transforme et permet de diversifier et de multiplier en un substrat complexe les fonctions

de distribution : distribution rapide des personnes et des denrées, adductions d'eau, de gaz, réseaux d'assainissement. Mais surtout les « équipements », au sens actuel, surgissent de partout : mairies, administrations, ministères, écoles, lycées, postes, marchés, abattoirs, hôpitaux, prisons, casernes, chambres de commerce, gares, etc. Le problème est de distribuer ces équipements dans la structure urbaine et d'ajuster celle-ci à leur multiplication (10). A la spécialisation fonctionnelle qu'implique la notion même d'équipement se rapporte un objectif de systématisation et de contrôle dont ils deviennent l'instrument dans leur rapport à la structure urbaine. La clarification des niveaux se fait à la fois par la voirie et par les équipements qui y sont distribués. La mise en place de ces dispositifs complexes accuse les distinctions au profit d'une idéologie de la séparation, qui annonce et amorce à bien des égards la pratique du zonage.

Cette stratégie de contrôle et de séparation, qui est l'ultime effet de l'haussmannisation, s'éclaire mieux lorsqu'on sait qu'entre 1835 et 1848, « Paris était devenu la plus grande ville industrielle du monde » (11), avec plus de 400000 ouvriers employés dans l'industrie sur une population totale de 1 million d'habitants en 1846. Les « embellissements » du Paris de Napoléon III répondent d'abord à un problème de quantité : de manière absolue, puisque la ville dépasse le million d'habitants déjà en 1846 ; puis en termes de croissance, puisqu'à limites égales, celles de l'enceinte de Thiers, la population double pratiquement, passant de 1,2 million en 1846 à 1970000 en 1870, selon une dernière estimation d'Haussmann (12). Mais, au-delà de la quantité — Paris doit être désormais traité comme une très grande ville — c'est le problème de la relation des acteurs sociaux qui composent cette quantité qui domine. Devant une telle masse d'ouvriers, et après les péripéties de la Seconde République complaisamment exagérées en « grande peur » par la bourgeoisie, le rapport des classes dominantes et des classes dominées est posé sur le terrain avec une acuité particulière. Et la bourgeoisie qui a l'initiative, qui est au sommet de sa force, met en place tous les instruments de son contrôle. Un type d'espace nouveau apparaît, non point totalement dissocié de l'espace ancien, mais capable de le réinterpréter, d'en reproduire ou d'en dévier les mécanismes formateurs, de les développer en un projet de plus en plus vaste et cohérent. Le but de notre étude est d'abord de décrire les modèles spatiaux haussmanniens non pas à partir d'une analyse exhaustive de l'ensemble urbain, mais à partir d'un élément de la

combinatoire urbaine qui est à la fois caractéristique et essentiel : l'îlot. L'îlot ordonne notre perspective ; mais il faut d'abord nous demander comment il est produit, comment il s'organise dans la structure de la ville haussmannienne.

Les modes d'intervention sur la ville

Le réseau des percées

L'existence d'un plan, de la main même de Napoléon III, comme l'attestent de nombreux témoins (13), laisserait présager une intervention globale et cohérente sur Paris. Plusieurs critiques (14) ont insisté sur la capacité d'Haussmann à maîtriser la ville toute entière, qui contraste singulièrement avec la pratique antérieure, pauvre en actions d'envergure et bien incapable de porter la réflexion elle-même au niveau de l'ensemble urbain (15). La mise en place d'un outil administratif et technique développé, la Direction des Travaux de la Seine, serait la preuve la plus nette de la pleine dimension des préoccupations haussmanniennes.

Il ne faut cependant pas imaginer que le contrôle de la ville par Haussmann se fait partout, ni surtout à tous les niveaux et à travers toutes les instances. Haussmann est loin d'avoir à créer une ville de toutes pièces : il travaille sur un espace déjà largement structuré ; il n'agit pas sur toute la structure mais sur certains éléments seulement, de manière sélective et par des modes d'intervention spécifiques. C'est ainsi, comme le montre le contenu même du plan de Napoléon III, que l'intervention se situe d'abord à un niveau qu'elle privilégie au point de le rendre parfois exclusif : *le niveau global*. Au niveau global appartient le réseau des percées qui cisaillent la ville, auquel sont liées de grandes implantations monumentales, comme places, gares, édifices publics importants, etc. Par exemple, les boulevards de Strasbourg et de Sébastopol, ouverts par tranches de 1852 à 1858, établissent une perspective de 2,300 km entre la gare de l'Est et le dôme de la Chambre de Commerce, et distribuent ce complexe d'espaces ouverts que forment à la croisée de Paris le square Saint-Jacques et la place du Châtelet, avec ses deux théâtres symétriques.

Ce réseau double de percées et d'implantations monumentales a un triple objectif (16) :

— revaloriser les monuments en les isolant et en les reliant visuellement les uns aux autres ;

— aller contre l'insalubrité et la vétusté et établir partout des images de modernité : l'espace et la lumière ;

— circuler : de gare à gare, de quartier à quartier.

Il réalise en fait une correction structurelle en manifestant le niveau global de la structure urbaine, niveau représentatif de la nouvelle totalité (la très grande ville, la capitale), celui qui assure les liaisons à la dimension de l'ensemble, celui qui comprend les institutions caractéristiques de cet ordre global. Par son contenu et par ses modes opératoires, la création à Paris d'un niveau global s'établit en continuité avec la culture classique et justifie tous les rapports avec elle. En effet, la manifestation du niveau global dans la ville est caractéristique de la ville baroque (17) : elle coïncide avec une étape de la croissance urbaine qui rend nécessaire un réajustement structurel, et appelle des éléments structurants nouveaux, boulevards et avenues. Ces éléments sont conçus par une culture ancrée dans le visuel et largement dépendante des problèmes de représentation, à un moment de l'histoire délicat où se fait un va-et-vient entre la ville et le territoire régional (de la ville à la villa, de la villa au parc et à la région, du parc à la ville) : ils s'expriment dans le visuel, le mieux-lisible, et dans l'étendue, c'est-à-dire en opposition avec la ville concentrée comprise en termes de fermeture et d'imbrication (18). Ce sont ces éléments, ces avenues plantées d'arbres, à l'origine ambiguë, qui sont la base du vocabulaire formel d'Haussmann. Chez Haussmann, ils ne cessent pas, par cette propriété de la lisibilité de ne rendre lisibles que certaines valeurs convenues, de fonctionner comme des masques, masques de la différence, entre quartiers, entre statuts sociaux, entre activités. Les percées haussmanniennes sont d'une conformité formelle rigoureuse jusqu'à la monotonie : elles occultent l'identité des quartiers (le centre, l'est ouvrier, l'ouest résidentiel) au profit du signifiant global de Paris-capitale. Nous voyons ici apparaître les implications sociales d'un mécanisme qu'il ne suffit donc pas d'appréhender en termes de structure formelle : ce masque uniforme projeté sur la ville et sur son histoire, nous l'appellerons l'espace de la bourgeoisie du XIXe siècle.

En pratique, les percées haussmanniennes se répartissent en trois réseaux, mais cette désignation ne recouvre aucun découpage hiérarchique, elle est basée sur le mode de financement :

Le premier réseau (1854-1858) comprend des opérations tout à fait essentielles, que l'État subventionne une par une, en prenant en charge la moitié ou même les deux tiers de la dépense (pour le dégagement du Louvre par exemple). La croisée de Paris y est poussée activement : la rue de Rivoli est prolongée d'Ouest en Est, l'axe Nord-Sud constitué par les boulevards de Sébastopol et Saint-Michel, la séquence des espaces centraux largement amorcée du Châtelet à l'Hôtel de Ville, avec des prolongements vers les futures Halles et vers la Cité ; l'avenue de l'Impératrice constitue une voie d'accès de parade, sur 140 m de large, au bois de Boulogne réaménagé.

Le deuxième réseau (1858-1868 et au-delà) est défini par une convention d'ensemble passée entre la Ville et l'État, votée, non sans mal, par le Corps Législatif en avril 1858 et connue sous le nom de « traité des 180 millions ». L'État et la Ville se partagent la dépense pour le tiers et les deux tiers — en réalité 50 millions et 130 millions. Ce réseau consacre le cisaillement de Paris, par des voies rayonnant en étoile autour de quelques grands nœuds stratégiques comme la place du Château d'Eau (de la République), l'Étoile de l'Arc de Triomphe et la place du Trocadéro. Des liaisons rectilignes sont ainsi créées qui entraînent le remodelage de plusieurs quartiers : le boulevard Malesherbes entre les quartiers de la gare de l'Ouest (gare Saint-Lazare) et de Monceau ; les boulevards Saint-Marcel et des Gobelins, dont dépend tout le revers de la Montagne Sainte-Geneviève ; l'avenue Daumesnil en direction du bois de Vincennes. L'éventrement de la Cité fait encore partie de ce programme.

Le troisième réseau, dont la décision est brusquée par l'annexion des communes périphériques le 1er janvier 1860, est en réalité le « fourre-tout » des opérations qui avaient été écartées du second réseau ; mais celles-ci seront à la charge de la seule Ville, dont la trésorerie reçoit quelques facilités, comme le droit de créer la Caisse des Travaux Publics en 1858 (100 millions de crédit à court terme sont ainsi consentis aux entrepreneurs), ou enfin l'autorisation d'emprunter 270 millions en 1860. De toute façon ces financements resteront insuffisants et Haussmann s'ingéniera à trouver des expédients plus ou moins orthodoxes, comme de payer les entreprises en « bon de délégation », véritable monnaie privée de base légale. Le troisième réseau permet l'achèvement des étoiles de la place du Château d'Eau et de la place du Trône ; il traite les Halles, l'Opéra et son lien avec les gares par la rue Lafayette, sur la rive gauche le boulevard Saint-Germain et la rue de Rennes, plus isolés le parc Montsouris et les Buttes-Chaumont.

L'unité d'intervention

En disposant dans la ville ce réseau d'axes structurants, on modifie la croissance urbaine. L'intervention d'Haussmann suppose un mode de croissance particulier, dont nous devons chercher les conséquences au niveau du tissu, dans l'agencement des quartiers et des îlots. On repère facilement, sur le plan de Paris, en plus des voies percées ou rectifiées, des quartiers qui portent la marque d'Haussmann : la Plaine Monceau, Chaillot, le revers de la Montagne Sainte-Geneviève, les Buttes-Chaumont, quoique à peine esquissées, et Clignancourt, de façon bien incomplète encore. Nous devons nous demander à quel processus de croissance ces quartiers doivent leur physionomie, et pour cela nous allons procéder par différence, en comparant avec d'autres modes de croissance, antérieurs ou même étrangers.

Le Paris de la Restauration a en effet, en l'absence d'autre réseau global que les boulevards, incomplets, et la barrière des Fermiers Généraux qui deviendra, par substitution, elle aussi boulevard, *une croissance par fragments.* Chaque fragment tend à être une unité finie, capable de croissance, mais pour reconstituer en principe une autre unité finie plus étendue. Le lien des fragments est une simple juxtaposition : la structuration de l'ensemble n'est plus réalisée par des éléments spécifiques de niveau supérieur qui en assurent l'organicité ; au mieux, les éléments hérités déjà en place jouent ce rôle, tant bien que mal. La ville est une collection de fragments dispersés ou contigus, qui incorpore aussi bien « des fragments naturels et des fragments artificiels, urbains ». C'est l'idée du XVIIIe siècle, représentée par les théories de Laugier sur la ville, ou par les montages de Piranèse, qui réduisent l'espace urbain à « un assemblage de morceaux d'architecture dans un jeu de configurations étranges et d'articulations vides de sens ». Bath, Edimbourg et Londres, à l'époque géorgienne, sont par excellence des villes par fragments.

A Paris, les fragments s'enchevêtrent parmi les croissances spontanées qui suivent les axes de circulation. Mais ils sont reconnaissables comme autant de lotissements aux formes souvent rationnalisées. Le règne de Charles X compte une véritable accumulation d'entreprises spéculatives, comme :

— en 1824, la constitution du village de Beaugrenelle, damier articulé sur des places ; le lotissement de l'arrière de la Madeleine, de

l'ancienne folie Beaujon, et du quartier Saint-Georges, en contrehaut de Notre-Dame de Lorette ;

— en 1825, le lotissement de la Plaine de Passy, à l'aide de grands tracés rayonnants, appuyés sur des ronds-points existants (l'Étoile, Maillot) ou créés ; le lotissement régulier, en grille rectangulaire, des Batignolles, qui s'étendit ensuite en 1845 sur la propriété Cardinet ;

— en 1826, le lotissement du quartier de l'Europe, très ambitieux avec 26 rues tracées, dont plusieurs en étoile ;

— en 1827, le lotissement de l'enclos Saint-Lazare, comprenant treize rues, dans un plan assez serré se développant autour de l'église Saint-Vincent-de-Paul comme centre.

Si chacun de ces lotissements constitue donc un « fragment » unitaire lisible par son plan, la construction continue de s'y faire par « éléments » en général autonomes et dispersés, sans plus de contrôle que la construction courante des croissances spontanées, c'est-à-dire sans plus de régularité que celle qui définit généralement, à une époque donnée, un type de bâtiment. Un certain rapport peut être trouvé entre le type et la forme d'ensemble du lotissement, par la médiation du découpage préétabli des parcelles. Mais ce rapport reste implicite, il n'apparaît pas d'« unité d'intervention » intermédiaire comme l'îlot ou le groupement de bâtiments. La situation, à l'inverse, était toute différente dans l'Angleterre géorgienne. D'une part le type y était entièrement standardisé au moyen d'un code de construction « qui réglait avec la plus grande minutie la description des dimensions et de la qualité de chaque partie du bâtiment ». D'autre part, on disposait d'« unités d'intervention » articulées entre elles, qui sont autant d'unités possibles de projet, de financement ou de chantier : la maison (par classe), la rangée, le groupe de rangées, l'estate (19).

La méthode employée par Haussmann est très différente et ne vise en aucun cas à constituer des fragments autonomes comme aux époques précédentes ou dans la ville anglaise. L'objectif de réajustement structurel assigné au réseau global va précisément contre l'idée de la ville par fragments ; et, même dans les zones libres où est encore possible une urbanisation continue et conséquente, on n'assiste pas à la mise en place d'un découpage coordonné et cohérent, mais plutôt à un morcellement par vagues successives. Le quartier de Wagram, par exemple, se fait par

à-coups, en 1858, 1862, 1866 et au-delà jusqu'en 1884-1899, et n'est en définitive que la résultante d'une succession de tracés conçus au niveau global qui cisaillent son territoire. La ville haussmannienne ne tend pas à additionner des fragments comme Londres, elle superpose des mailles hiérarchisées dont chacune appartient à un réseau en étoile ; elle redivise hiérarchiquement. Cette pratique ne nous laisse pas un éventail d'unités d'intervention comme celui que nous trouvions en Angleterre. A une extrémité, il y a une autorité centrale, qui fait appel, nous l'avons vu, à de grands groupes financiers qui lui livrent « de grandes artères complètes ». Mais cela ne fixe aucune unité d'intervention, si ce n'est pour les travaux de voirie. A l'autre extrémité, la parcelle continue d'être reconnue comme unité d'intervention valable pour la construction des immeubles. Un même propriétaire peut posséder un certain nombre d'immeubles, mais plutôt dispersés, sans qu'ils forment un tout, une unité physique d'intervention. Dans la Curée, Saccard « eut huit maisons sur les boulevards. Il en avait quatre complètement terminées, deux rue de Marignan, et deux sur le boulevard Haussmann ; les quatre autres, situées sur le boulevard Malesherbes, restaient en construction ».

Le rapport entre ces deux niveaux d'intervention éloignés à chaque extrémité de la hiérarchie n'est pas clarifié, loin de là, par un enchaînement d'instances opératoires qui fonctionneraient correctement et de manière régulière comme unités de projet, de financement et de chantier uniformes.

Les percées, dans le cas le plus général et en excluant le cas des modestes îlots de raccordement, produisent des bordures ; la loi d'expropriation, modifiée par la Deuxième République, autorise l'acquisition de toutes les parcelles entamées ; une fois la voie implantée, reste donc une frange de part et d'autre à répartir, selon un parcellaire nouveau. Le rapport est ici direct entre l'intervention au niveau global, la percée, et l'intervention sur les parcelles. L'îlot n'est pas pris en compte pour définir une unité de conception ou de réalisation intermédiaire, et si la relation est médiatisée par le type de bâtiment, nous nous trouvons devant un type subordonné, dont les occurences sont souvent distordues ou adaptées jusqu'au bricolage. L'ordonnance de la percée domine : chaque bâtiment n'a de façade que comme résultat du découpage, en unités peu distinctes et bien incapables de se suffire, de l'ordonnance globale que protègent une convention et un règlement. Quant aux opérations de ponctuation, comme angles et rotondes, elles appartiennent à

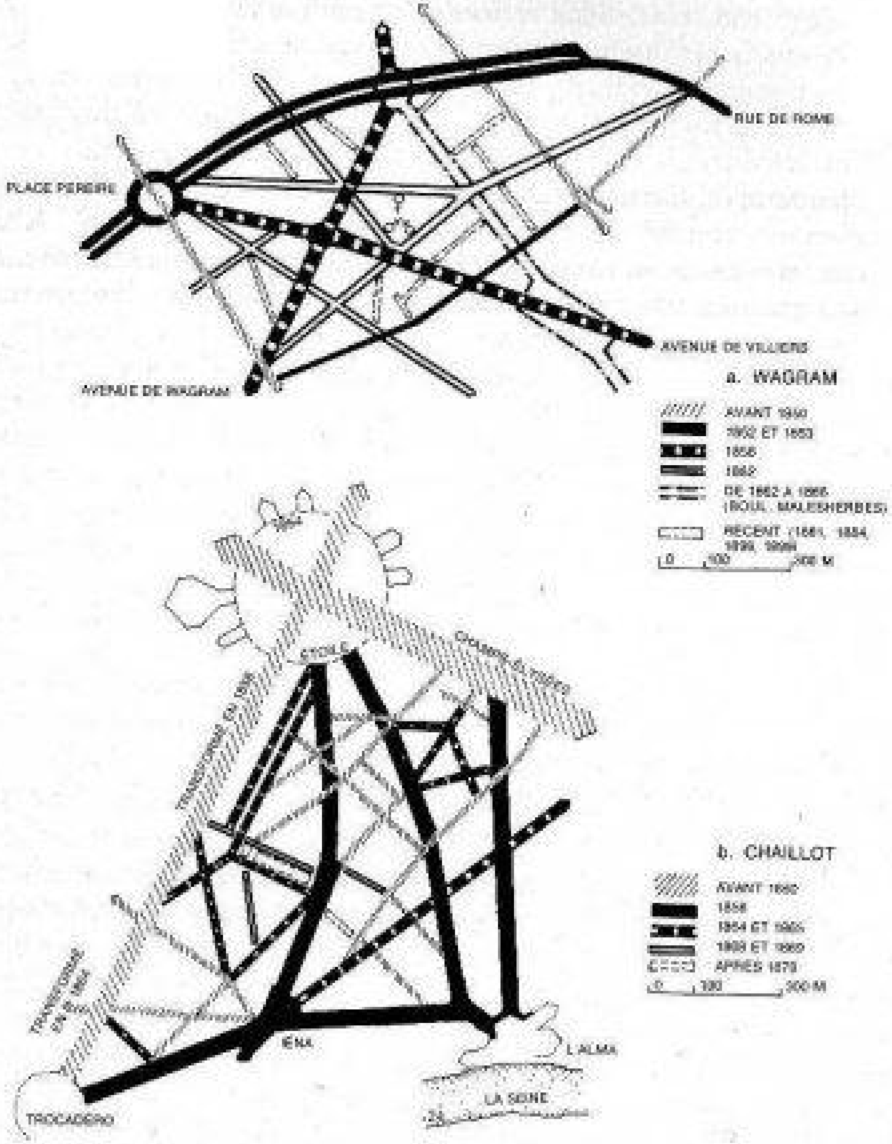


Fig. 1. *a.* **Ouverture des voies du quartier de Wagram.**
b. **Ouverture des voies du quartier de Chaillot.**

A part les îlots anciens, délimités sur les plans par des bandes hachurées, il n'y a pas ou presque d'îlots ménagés après 1850 dont les faces aient été tracées au cours de la même campagne. On peut donc dire que l'îlot, qui préexiste malgré tout à la pensée de la ville, n'est pas reconnu par Haussmann comme outil opératoire. Il convient au contraire de penser toujours par voies et par bordures.

l'axe monumental et ne peuvent en rien contribuer à définir une « façade d'îlot » qui rappellerait si peu que ce soit l'unité de la rangée.

Les urbanisations plus extensives produisent, elles, à la fois des bordures et les îlots. La construction de ces îlots est parfois laborieuse et fluctuante, et il n'est pas rare d'assister, beaucoup plus tard, à leur redivision. C'est ce qui arrive en 1882 et en 1899 dans le quartier Wagram. Sans doute, de manière très classique, les angles et la périphérie la mieux exposée avaient été bâtis les premiers, laissant libre un cœur d'îlot et des arrières qui se sont prêtés à la redivision. L'îlot ne fonctionne pas autrement que dans la structure traditionnelle : c'est une unité implicite. Cela ne l'empêche pas de subir le contrecoup des percées ordonnées au niveau global, puis des impératifs de densification capitalistes, cristallisés l'un et l'autre dans le type d'immeuble et rendus apparents dans le parcellaire. Mais cet îlot-là n'est pas une unité d'intervention arrêtée.

Il peut exister enfin *des opérations concentrées,* qui produisent directement un petit nombre d'îlots, cette fois sous la forme la plus rigoureuse : quelques croix de Saint-André se font remarquer ainsi que quelques rectangles coupés en diagonale, comme, entre la rue du faubourg Saint-Denis, le boulevard de la Chapelle et la rue Philippe de Girard, la croix formée par les rues Perdonnet, Louis-Blanc et Cail (1866); ou, plus tard, entre les rues Ordener et Marcadet, la croix des rues Eugène-Sue et Simart (1882-1885). Plus rares sont les figures réduites de la rhétorique monumentale, comme le trident qui occupe le couvent de Sainte-Périne de Chaillot, loti en 1865 (rues de Bassans, Euler et Magellan). Ici, donc, et à un niveau relativement modeste qui échappe au tissage des grands réseaux, l'unité d'intervention est explicitement l'îlot. L'intervenant n'y est pas nécessairement unique, mais la cohérence est très grande entre les intervenants. Une méthode précise de coordination est mise à l'œuvre, dans laquelle nous reconnaîtrons un modèle, vers lequel tendent les interventions moins ordonnées et plus complexes par leur situation. C'est donc d'abord comme modèle que nous voyons apparaître clairement un îlot haussmannien.

Si Paris, à la différence de Londres un siècle plus tôt, ne parvient pas à régulariser les unités d'intervention en une séquence ordonnée, c'est-à-dire à expliciter une relation précise entre la propriété, l'organisation financière, et l'articulation des découpages à l'intérieur de la

structure urbaine, cela peut être imputé à deux catégories de causes. Les premières tiennent au degré de développement de la banque et des entreprises, au statut de la propriété et au rôle de la bourgeoisie, malgré le parallélisme qu'on serait tenté d'établir entre deux périodes de construction du capitalisme industriel de part et d'autre. Il n'y a pas encore en France d'organisation durable, de concentration stable. Les secondes viennent de la ville elle-même, ou plutôt du rapport des nouvelles interventions avec la ville existante, libre association de fragments d'un côté, et de l'autre, un projet de réinterprétation global, qui se prétend organique.

Le rapport avec la ville existante : insertion et exclusion

L'îlot est une donnée implicite, héritée de la ville traditionnelle. Mais d'autre part le réseau des grandes percées a pour objectif de corriger la structure d'un ensemble déficient, en le dotant d'un nouveau type d'espaces. Derrière ces interventions, la stratégie bourgeoise n'est pas loin, nous l'avons dit. Le rapport des interventions d'Haussmann avec la ville ancienne est donc, au moins par ce que nous en savons déjà, double : à la fois conformité et correction, continuation et destruction, acceptation et violence.

Nous avons déjà montré comment le projet de doter Paris d'un réseau global se lisait à travers une référence à la culture classique ; et c'est cette référence que nous voudrions préciser et élargir, puisque pour nous le rapport avec la ville existante est médiatisé tout entier par le rapport avec la culture classique. Il est facile de retrouver dans le plan d'Haussmann des éléments ou des figures du langage classique. Du plan de Rome de Sixte Quint, les réseaux haussmanniens reprennent par exemple jusqu'à la justification fonctionnelle : relier entre eux des pôles éloignés du territoire urbain, ici les basiliques romaines, là les gares et quelques grands nœuds stratégiques. L'étirement des voies est le même, et si chacune vise un édifice ou un repère monumental, celui-ci n'est perçu que comme un bref point de vue d'extrémité, incapable de transcrire un quelconque rapport entre architecture et espace urbain. Le vocabulaire des tridents et des étoiles multiplie ses sources, de Rome encore à Versailles, et aux tracés de Le Nôtre ; et on peut même reconnaître une parenté entre Saint-Augustin, embrassé par deux boulevards (dont l'un est resté sur le papier), et la façon dont Christopher Wren avait résolu de placer Saint-Paul dans son plan de reconstruction totale de Londres.

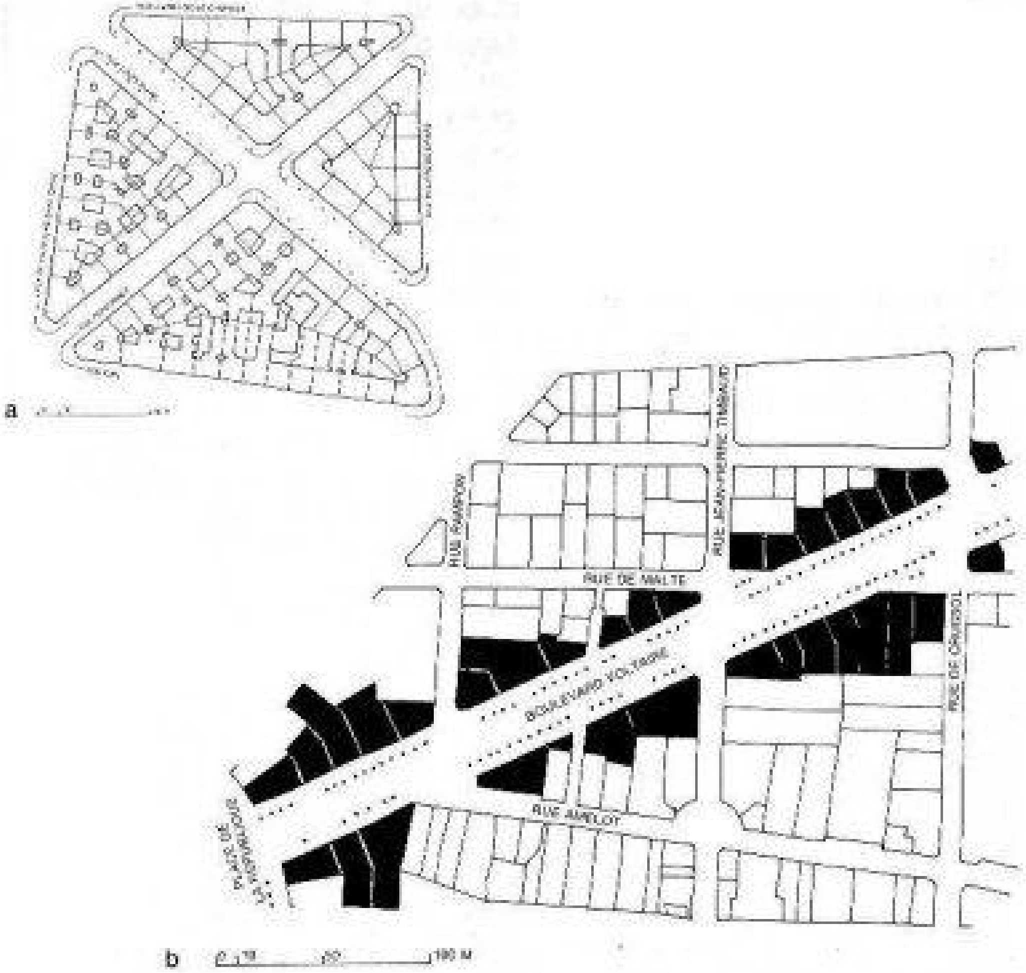


Fig. 2. *a.* **Le tissu haussmannien.** La croix de Saint-André des rues Perdonnet et Louis-Blanc dans le 10ᵉ arrondissement.
Quatre îlots homogènes résultent du découpage sur les diagonales en 1866 d'une maille quadrangulaire plus ancienne formée entre les rues du Faubourg Saint-Denis, la rue Philippe de Girard et le Boulevard de la Chapelle.
b. **La percée haussmannienne :** percement du boulevard Voltaire à partir de la Place de la République.
La diagonale du boulevard perturbe le tissu né de la croissance progressive de la ville ancienne. De part et d'autre de la percée apparaissent des parcelles de récupération aux formes arbitraires, qui, par comparaison avec le parcellaire ancien, ont l'air d'autant plus irrationnelles. Mais la suture du neuf et du vieux est parfaite : la continuité du bâti est scrupuleusement restituée.

Il nous semble qu'il nous faut cependant aller au-delà de telles références instrumentales. D'ailleurs, la plupart des plans qui s'offrent à la comparaison sont des plans de création ex-nihilo, ou d'extension, alors qu'Haussmann agit à l'intérieur d'un espace très structuré, par des entailles vives qui y tracent un tout autre espace. Son action rappelle en fait plus directement les modes d'intervention sur la ville de la première Renaissance, en particulier ceux dont l'objectif était « la révision du plan de la ville ancienne, grâce à l'ouverture de rues nouvelles et de places spacieuses et régulières » (20). Cette révision consistait non pas à exploiter les mécanismes de croissance existants, ni à développer des éléments dont il suffisait d'amplifier les qualités propres, mais, comme si l'histoire était coupée, à instaurer à l'intérieur de la ville et au mépris du tissu existant un système entièrement nouveau, « à émettre un nouveau code de comportement, une nouvelle rationalité, à la fois complexe et dialectique, dans la configuration de l'espace des activités humaines » (21). Elle était donc sous-tendue par un principe d'exclusion, exclusion de l'histoire, des contenus sociaux, de la pratique et de ses traces, et, au début tout au moins, elle était « inacceptable en substance par les contemporains » (22). Elle visait une confiscation d'un certain nombre de lieux dans la ville au profit de la nouvelle aristocratie au pouvoir, pour y établir sa résidence et pour manifester les valeurs idéologiques sur lesquelles reposait son pouvoir. Confisquer ces lieux (le centre, en général) revenait à opposer l'espace de l'autorité qui conçoit et l'espace des classes qui exécutent (la périphérie). Par la suite, cette notion de coupure de la ville par exclusion, ne faisait que trouver des applications plus larges, à mesure que se développaient les modes d'intervention dans une culture classique mieux constituée. Certains quartiers périphériques, où tout était nouveau, dans l'agrément, dans l'ouverture prononcée de la ville vers un paysage policé qu'elle commençait à s'incorporer, dans la structure de la propritété et dans les types bâtis, devenaient aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles les lieux exclusifs des classes dominantes : à Rome les collines du Quirinal et de la Trinité des Monts, à Amsterdam les trois canaux, et à Paris le faubourg Saint-Germain, qui faisait face aux Tuileries et aux grands tracés paysagers qui ouvrent à l'Ouest, le long de la Seine (Cours la Reine, Champs-Élysées, etc.).

Aussi bien Haussmann réalise-t-il cette exclusion en reprenant du fonds de la culture classique ces types d'intervention, et surtout en le développant dans un système autrement plus apte à un contrôle efficace : non seulement il confisque le centre (la Cité, la séquence Châtelet-Hôtel de Ville), non seulement il ouvre des périphéries bourgeoises (la Plaine Monceau, Chaillot, même les Buttes-Chaumont), mais il insère dans le tissu ancien un réseau continu dont le maillage permet la mise en cadre régulière. Le rapport d'exclusion, au lieu d'être confiné au centre et à quelques lieux est finalement dispersée partout où s'opposent le nouvel espace bourgeois et l'intérieur des quartiers qu'il masque. Il en résulte une contiguïté, une confrontation entre ces deux types d'espace, qui ne cessent d'être renvoyés l'un contre l'autre dans une différence qui fait sens. Car cette exclusion, même réalisée de façon violente par la démolition (23), par des transferts de population, ne veut pas venir à bout du tissu ancien qu'elle tend en réalité à conserver, à l'intérieur d'un rapport de domination.

Cette confrontation se traduit concrètement par une imbrication : les bordures haussmaniennes sont parfaitement collées au tissu existant, rien n'apparaît plus, et on risque de se méprendre sur ce que ce parcellaire inscrit au sol de rapports, sur le tissage de relations qu'il implique. Car le parcellaire écrit ici la comptabilité entre les nouvelles bordures et les îlots anciens, il montre des sutures qui sont des prouesses, il est tolérant pour les éléments archaïques et il laisse au contraire le nouveau s'insinuer plus loin dans l'ancien. Il n'est que de suivre le boulevard Haussmann de bout en bout pour reconnaître cette dextérité de l'insertion, que le moindre examen du Grand Boulevard dans sa partie ancienne (de la rue de Richelieu à la Porte Saint-Denis, par exemple) est bien incapable de montrer. Car il n'y a pas pour lui de problème d'inclusion à résoudre, le tissu à l'entour est parfaitement homogène et les règles de découpage des parcelles sont les mêmes partout, sur le boulevard et dans les îlots voisins. Le long de la percée haussmannienne, l'inclusion trop habile a un sens : elle est la contre-face du rapport d'exclusion — conservation que nous venons de caractériser. Elle est aussi la trace d'une violence.

C'est à l'intérieur même de ce rapport d'exclusion — insertion que doit être compris le rôle structurel de l'îlot haussmannien. Une majorité d'îlots a été rescindée par Haussmann ; ce sont des îlots mi-partis appartenant à un ensemble que la stratégie sous-jacente de division de l'espace nous désigne comme menacé : dans son unité fonctionnelle, structurellement, à la longue physiquement. L'essentiel est une réinterprétation réductrice de l'îlot qui est amorcée ainsi, mais que nous trouvons accom-

plie dans les îlots de pure création haussmannienne, dont nous avons déjà dit qu'on devait les considérer comme modèles de toute une série d'opérations. L'îlot haussmannien montre à l'évidence une totale conformité avec la combinatoire urbaine, mais il passe par une suite de systématisations en chaîne, qui finissent par altérer et par déformer la nature de cette conformité : c'est l'idée de la ville qui en définitive a changé.

L'îlot haussmannien

Sa morphologie

L'îlot produit par le redécoupage des mailles en étoile des réseaux haussmanniens est presque obligatoirement triangulaire et tranche avec l'îlot du Paris traditionnel qui est, de façon presque absolue, un quadrilatère. Mais il existe aussi des îlots haussmanniens rectangulaires et nous ferons référence à certains d'entre eux.

Les dimensions de l'îlot triangulaire, le plus courant, varient sensiblement et paraissent exclure un épannelage optimal qui aurait été valable un peu partout. Il semble cependant d'une part que les très grands îlots soient exlus, comme ceux qu'affectionnaient les époques précédentes (le couvent des Filles-Dieu, entre le faubourg Saint-Denis et le faubourg Poissonnière avait été loti entre 1772 et 1792, au moyen d'îlots de 30 000 à 50 000 m²) ; d'autre part que l'îlot soit maintenant compact, et tende, par sa forme en triangle, à la moindre épaisseur : autour du Collège Chaptal et dans la portion nord du quartier de l'Europe rectifiée par Haussmann (1867 à 1881), la plus grande épaisseur de l'îlot avoisine les 60 ou 65 m, rarement 90, pour une surface totale de 3 400, 6 300 et 20 000 m².

L'îlot rectangulaire est souvent un îlot résiduel lié à une percée qui ne perturbe pas la trame primitive des voies. Il a toute chance pour être très allongé par rapport à sa largeur : dans un rapport de 1 sur 7 le long du boulevard de Sébastopol, de 1 sur 4 le long du boulevard Péreire, avec les largeurs aussi réduites que 16 m dans un cas et 36 m dans l'autre. Ces îlots rectangulaires très compacts ne sont pas loin de devenir des « barres » enserrées par les rues.

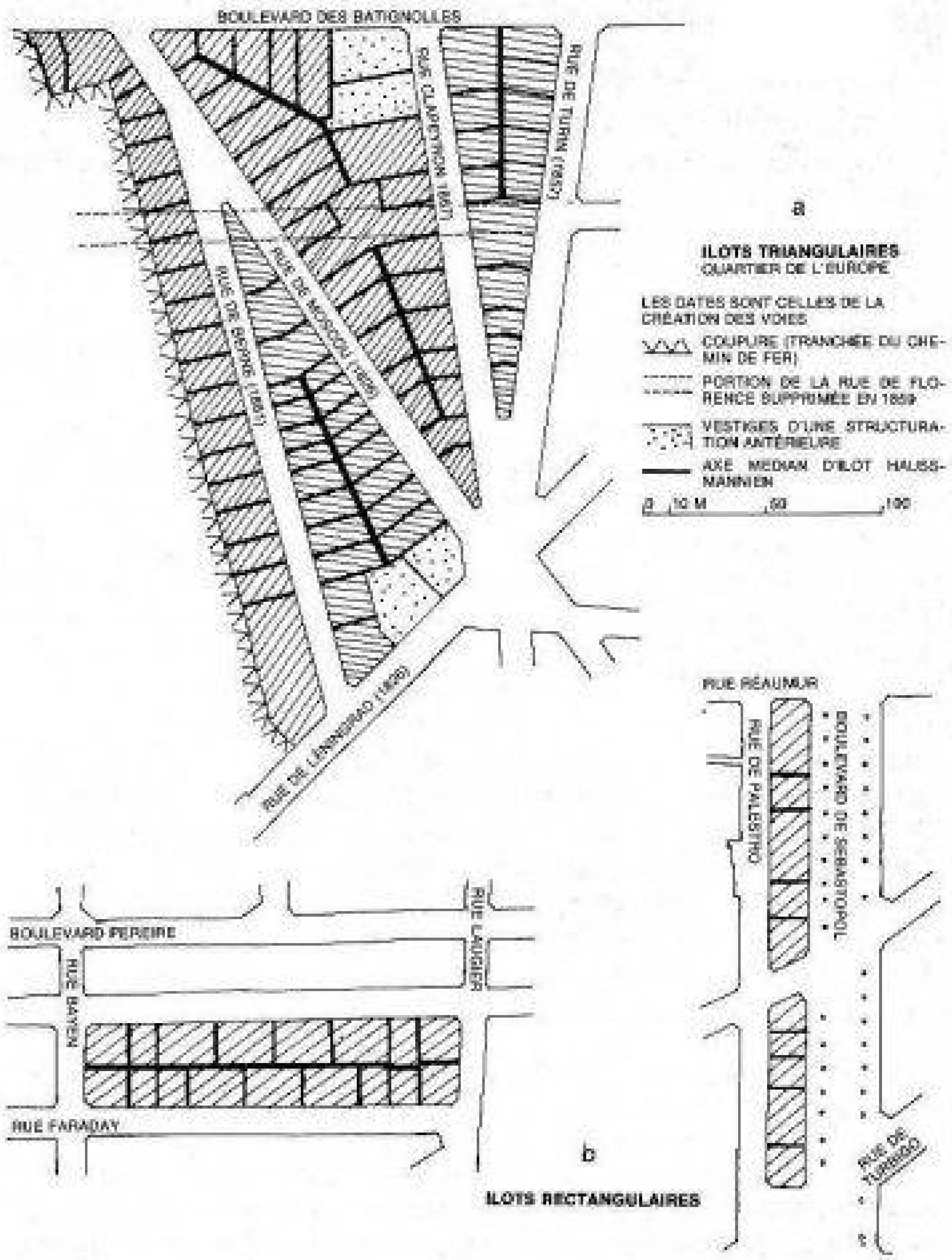


Fig. 3. *a.* **Ilots triangulaires.** Quartier de l'Europe
b. **Ilots rectangulaires** le long du boulevard Pereire, et du boulevard Sébastopol

Le découpage de l'îlot en parcelles

Le découpage de l'îlot en parcelles obéit à quelques principes particulièrement manifestes (il s'agit de l'îlot en triangle).

1) Chaque parcelle est tracée rigoureusement à la perpendiculaire de la rue.

2) La ligne de partage à l'intérieur de l'îlot est la bissectrice de l'angle des rues.

3) Chaque parcelle a une proportion moyenne qui exclut les parcelles en profondeur comme les parcelles étirées en façade le long de la voie.

Il semble donc que l'îlot haussmannien relève d'une organisation d'ensemble, puis d'une certaine rationnalisation, et même d'une certaine régularité. Ces premières conclusions doivent malgré tout être largement relativisées. Si la gestion de l'ensemble revient à une société immobilière, la réalisation, qui fait appel à des propriétaires privés et à de petites entreprises dispersées, ne se déroule presque jamais d'un seul coup ; l'îlot est bâti par parcelles une à une, quelquefois groupées à quelques unités. L'intervenant unique est rare, pour des opérations compactes dont nous avons déjà parlé, et alors seulement la régularité de l'îlot est démonstrative : l'îlot entre la rue de Moscou et la rue de Berne est symétrique en deux moitiés superposables par delà la bissectrice, et il fait face, sur la rue de Berne, à 19 immeubles doubles parfaitement identiques sur 250 m de long, adossés, en une simple rangée, au chemin de fer de l'ouest (24). Mais, en général, le développement progressif des constructions favorise l'adaptation des règles : le partage peut ne pas se faire, localement, sur la bissectrice, il y a des arrangements et le contour de certaines parcelles est anormal (25).

Quant à la rationalisation et à son corollaire, la régularité, elles doivent être appréciées correctement. Le contour triangulaire ne produit évidemment que des inégalités. Il y aura forcément des angles aigus malcommodes à aménager, surtout pour les plans d'appartements. Enfin, quoiqu'on fasse, les parcelles seront toutes différentes. L'idée n'est donc pas d'atteindre une belle uniformité à l'anglaise. Dans bon nombre de cas (mais ce n'est pas absolu), on trouve de grands lots aux angles et au centre de l'îlot. On trouve des parcelles traversantes dans la partie la plus fine, puis, lorsqu'elles risquent de dépasser une épaisseur trop grande (peut-être 30 m), des parcelles à simple orientation. Ces parcelles ont des

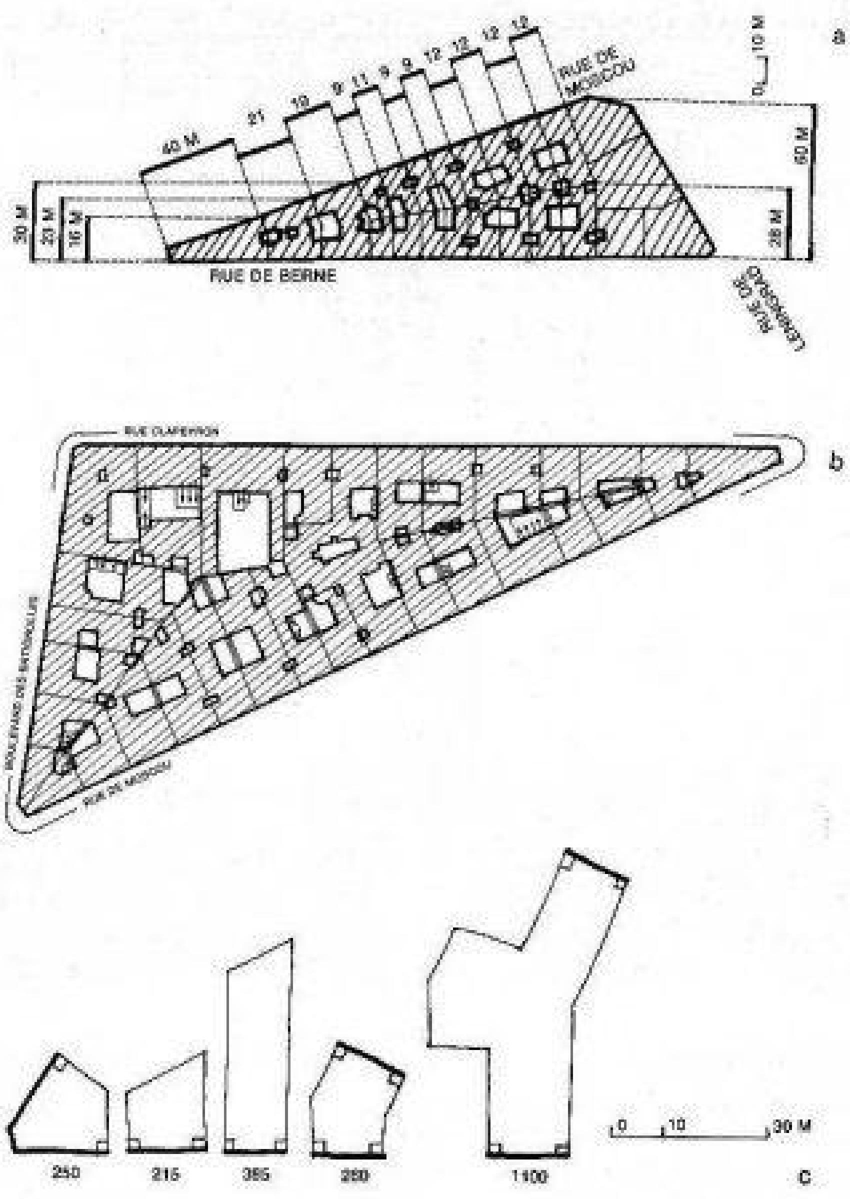


Fig. 4. Structure des îlots triangulaires
a. Berne-Moscou
b. Moscou-Clapeyron
c. Surface en m² de parcelles type de l'îlot Moscou-Clapeyron. Le trait gras indique la face sur la rue.

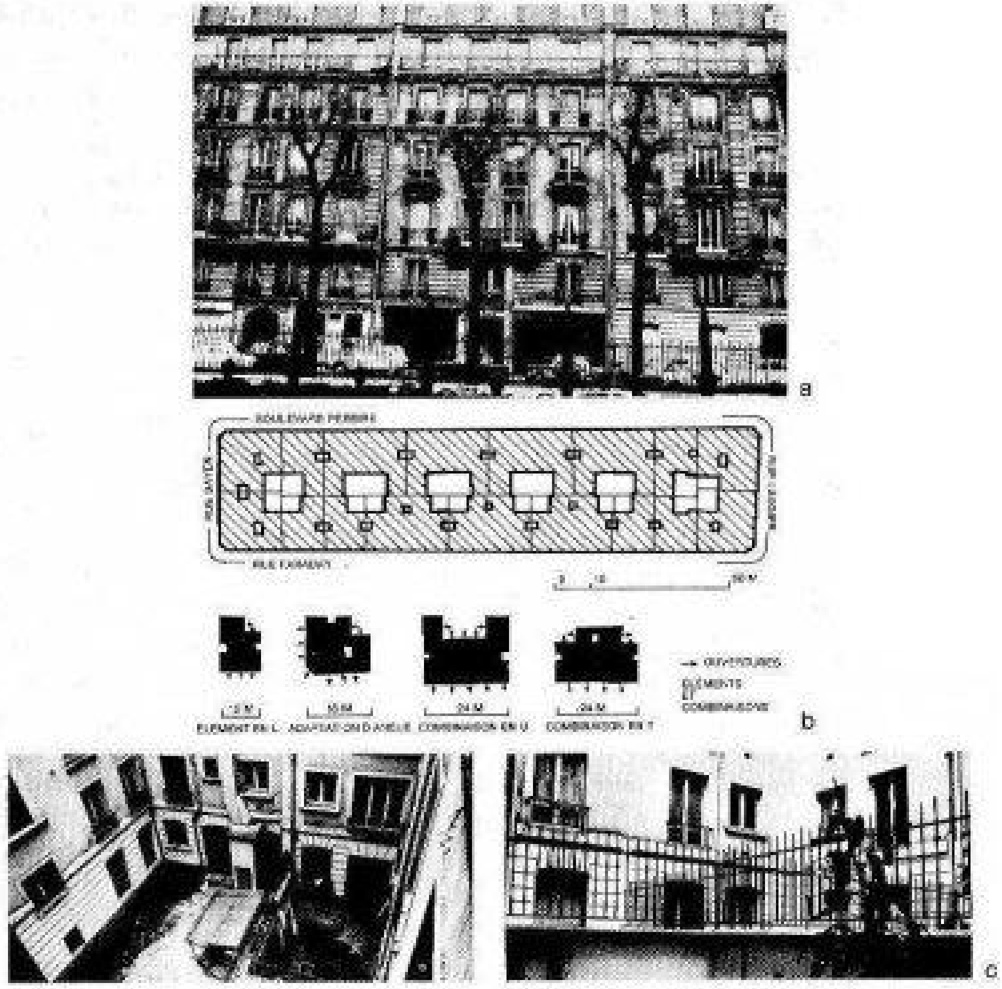


Fig. 5. **Structure de l'îlot rectangulaire BAYEN-FARADAY-LAUGIER,** le long du boulevard Pereire.

a. Composition des façades sur le boulevard Pereire.

b. A partir d'un élément de base en L, qu'on trouve dans les quatre parcelles les plus petites, sont réalisées des combinaisons en U (sur le boulevard Pereire) et en T (sur la rue Faraday), ainsi qu'une adaptation d'angle, ce qui donne à l'îlot sa configuration particulièrement rationnelle, due au regroupement des cours par trois ou quatre.

c. Cour commune à trois parcelles. La limite des parcelles est marquée par des murets qui portent des grilles. La cour se prête à de modestes dépôts et à des aménagements peu nombreux il est vrai, comme cet abri pour les vélos. Les murs sur cour sont simplement enduits; l'irrégularité des formes des fenêtres s'accommode mal d'un souci de composition qui est cependant évoqué par les assises d'appareil du soubassement.

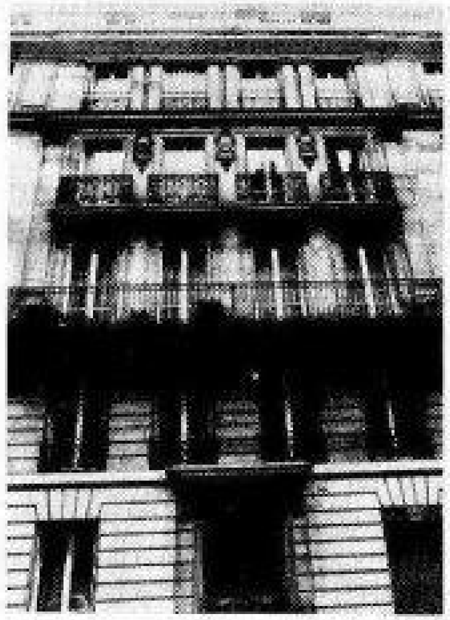
formes variées sinon insolites, qui vont du triangle, parfois très aigu, à des formes en V et au trapèze, et à toutes les combinaisons de ceux-ci, ce qui donne quelquefois des polygones compliqués.

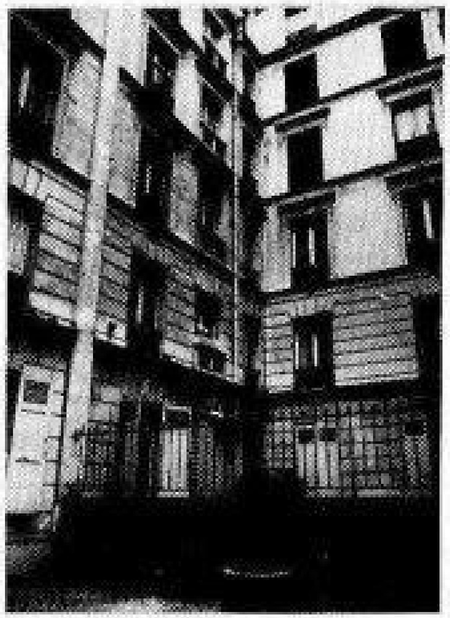
Plus que leur forme, c'est la superficie des parcelles qui varie, pour offrir tout un échantillonnage. Dans l'îlot Moscou-Clapeyron du quartier de l'Europe, on va de 200 à 1100 m², dans l'îlot Moscou-Berne de 135, ce qui est particulièrement petit, à 360 m². Car la profondeur des parcelles varie du fait même de la forme en triangle de l'îlot, mais aussi leur façade sur rue : dans l'îlot Moscou-Berne, on trouve des façades de 9, 11, 12, 19, 21, 28 et 40 m (ces dernières dans la pointe très effilée); ailleurs (près du collège Chaptal) 8, 10, 11, 12, 15, 19, 20 et 23 m. Les îlots rectangulaires n'échappent pas à cet échantillonnage. Le long du boulevard Péreire, l'îlot Laugier-Faraday-Bayen, lié au marché des Ternes qui a été inauguré en février 1867, inclut six petites parcelles de 115 m² chacune, et onze grandes, de 300, 400 et 460 m². Le plan de l'ensemble est exceptionnellement rigoureux, malgré un défaut de parallélisme entre le boulevard Péreire et la rue Faraday. Les parcelles d'extrémité, en angle, font 300 m² pour 18 m de façade sur chaque rue ; puis on intercale une bande de 12 m seulement de large qui permet de loger dos à dos deux petites parcelles; la partie centrale est en quinconce, sur 24 m de façade par parcelle, sauf deux restes de 12 m sur la rue arrière (Faraday). Le tout est quasi symétrique. Cette organisation manifeste à la fois l'autorité unique qui répartit et la variété des postulants, auxquels sont offerts les lots qui vont du simple au quadruple.

Structure du bâti

Le plan coordonné de l'îlot Péreire-Laugier-Faraday-Bayen que nous venons d'étudier va de pair avec une implantation rigoureuse du bâti. On peut même dire que *le découpage du parcellaire est déterminé par la configuration future du bâti et non l'inverse*. Pour 17 parcelles, il n'y a que six cours principales, de taille identique, de plan simplement carré. Ces cours sont communes à trois ou quatre parcelles. Des puits d'aération sont ménagés à l'intérieur des immeubles, et eux aussi sont associés deux par deux, à cheval sur la limite des parcelles. A ce point, on pourrait considérer que l'îlot est un bâtiment unique, un bloc dans lequel ont été évidées des cours. Mais en réalité, ce bloc résulte de l'association d'éléments identiques (identiques dans la limite que permet l'absence de parallélisme exact des rues). L'élément de base est un bâtiment en L, qui

Fig. 6 et 7. **Ilots BERNE-MOSCOU et MOSCOU-CLAPEYRON du quartier de l'Europe.** L'architecture de la cour est soignée : bandeaux d'étage, corniches aux fenêtres, soubassement à bossage. Avec la grille sur le mur auquel s'adosse la fontaine, elle évoque une bonne façade sur rue des époques antérieures. La redondance du « public » propre à l'espace Haussmannien est ici bien apparente : si la cour a tout d'une façade, alors il faut que la façade ait tout d'un monument : elle en affecte la composition avec une pesante insistance.





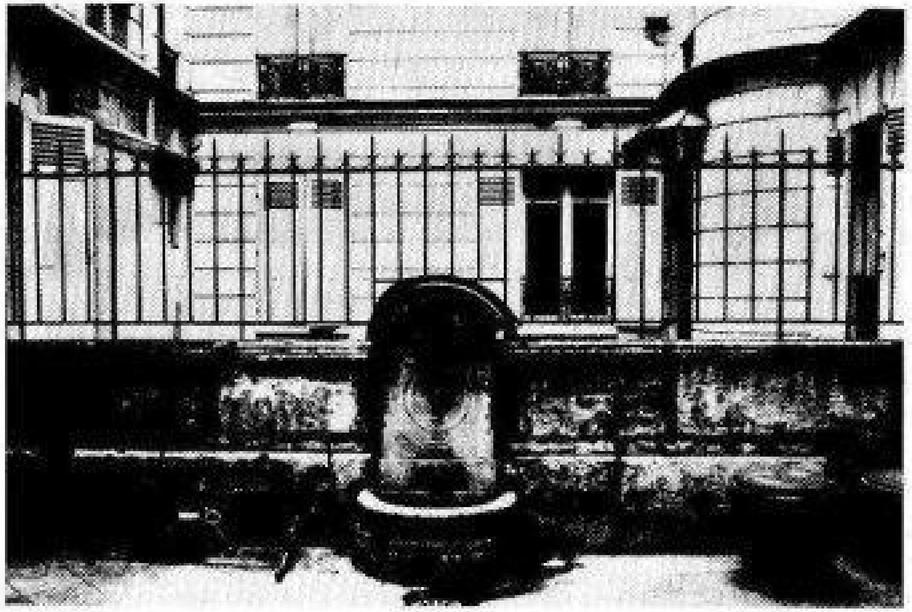


Fig. 7. **Ilot BERNE-MOSCOU.**

est utilisé tel que pour les petites parcelles ; deux L font un U ou un T, ce qui convient pour les grandes parcelles ; aux angles, une légère adaptation du L tient compte, par la surépaisseur de l'une des branches, d'une exposition plus ouverte. Tout part donc de cet élément en L, groupé de telle sorte, en L, T ou U, que les cours soient toujours associées quatre par quatre. D'où les particularités du parcellaire (les bandes étroites de 12 m et le quinconce médian).

Dans des îlots moins rigoureusement organisés que celui-ci, on observe encore la mise en commun, entre deux parcelles, des puits d'aération et des cours : la parcelle n'est donc plus l'unité suffisante douée d'autonomie, et une certaine structuration apparaît, à mi-chemin entre parcelle et îlot. C'est l'aveu de contraintes de densification et de rentabilisation du sol si lourdes, que les parcelles sont devenues trop exiguës en rapport des types bâtis, et ne peuvent plus être traitées comme autant d'unités simples. L'espace collectif de la cour ne coïncide plus avec l'unité close de la parcelle : il accède à un statut hybride, ne relevant plus de la parcelle seule mais pas encore de l'îlot tout entier. Surtout, cet espace collectif flottant a perdu sa capacité à identifier puisqu'au même moment a disparue la valeur d'espace caché (caché à d'autres); au rez-de-chaussée, un mur, d'aspect souvent rébarbatif, continue bien de séparer les immeubles, par contre, le volume de la cour en haut est commun : c'est-à-dire vu par d'autres avec lesquels il n'y a pas de relation de voisinage puisqu'ils n'ont pas accès de ce côté-ci de la cour. Ceci n'est supportable que si « les autres » sont prétendus « mêmes » dans une confusion anonyme des statuts. On voit que cette solution suppose un aplatissement de l'éventail social, une convenance qui fonctionne comme un masque pour interdire la différence. Dès lors, dans la cour, plus de privé où se développent des rapports sociaux, plus d'activités cachées et juste tolérées. Il n'existe aucun autre lieu de la parcelle qui puisse accepter ces rôles désormais rejetés : la parcelle a perdu sa profondeur, la succession des espaces vers le dedans a été tronquée. L'impératif de densification soumet l'espace du dedans de la cour à deux des caractéristiques où l'espace public de la rue se reconnaît dans la netteté d'un code : la convention et la stérilité. La cour est « tenue », « bien tenue », rebelle au dépôt d'objets et de véhicules, à tout marquage qui n'accuse pas la qualité. S'il y a tels aménagements, appentis bien traités, vérandas ou verrières, c'est le fait du propriétaire, le prétexte est fonctionnel (un bureau, par exemple), en tous cas, c'est une amélioration consentie et approuvée.

La séquence des espaces internes a été tronquée, mais une hiérarchie des lieux subsiste, minimisée. Une seconde cour suit quelquefois la première, et n'est cette fois accessible que depuis l'un des appartements du rez-de-chaussée, ou par une porte de service : de toute façon, exclue du passage, elle est vouée au silence. La morphologie de l'îlot montre une périphérie continue, d'épaisseur constante, et un intérieur qui, du premier coup d'œil, apparaît moins ordonné. Rigueur et correction appartiennent à la périphérie : les appartements les plus régulièrement agencés, où la portion ordonnancée des appartements sont sur rue, accessibles depuis le vestibule directement sans qu'il soit besoin de traverser la cour, ce lieu ambigu trop visiblement concédé à plusieurs immeubles. Le fond de la parcelle, sacrifié à la géométrie du triangle et du trapèze, donne des appartements moins bien distribués, à l'orientation fréquemment unique. On lira dans ces différences, l'évidence d'une hiérarchie sociale sous le masque subtil d'une uniformité de convention.

Polyfonctionnalité et propriétés substitutives internes

Le régionnement de l'îlot tel qu'il nous apparaît maintenant doit être comparé avec celui de l'îlot parisien traditionnel, pour mieux mesurer les effets de la réduction dont il procède.

Il n'est pas question de ramener à un type unique les îlots du Paris préhaussmannien ; on peut cependant faire un certain nombre d'observations générales à leur sujet. L'îlot, dans son ensemble, est divisé en une périphérie et un intérieur. La périphérie, dense, est liée directement à la rue, comprise comme le lieu des échanges et comme l'espace de présentation régi par des codes. L'intérieur de l'îlot est au contraire une zone éloignée de la rue, coupée d'elle, qui a les caractères d'un lieu non-vu (non nécessairement vu), voire caché ; il n'a plus les fonctions de représentation globale, il est malléable, transformable, marqué par des codes lâches qui s'opposent aux codes reconnus sur la face publique ; il est offert à l'appropriation.

L'opposition dans l'îlot entre périphérie et intérieur doit se comprendre comme un système de différences qui permet d'ordonner une certaine complexité (celle du tissu). C'est un modèle d'intégration des activités, qui établit la possibilité de distribuer relativement les unes aux autres des fonctions multiples. Il fonctionne comme un système capable, auquel il revient non pas de désigner les fonctions — changeantes et relatives — mais des relations d'association et d'exclusion entre fonc-

tions et lieux. Il s'agit donc de règles d'intégration, mais conçues de telle sorte que les fonctions y sont repérées en termes de substitution (telle fonction est substituable à telle autre), dans une perspective qui prend en compte le changement historique, la modification, le « bricolage » (c'est-à-dire la récupération d'une structure vacante et offerte) voire même le détournement.

Il est fréquent qu'à la périphérie, directement liée au lieu des échanges qu'est la rue, le terrain soit plus mesuré, qu'une densification s'opère qui fait apparaître à l'intérieur de l'îlot comme le domaine d'emprises plus vastes et d'un découpage parcellaire moins serré. Il y a souvent « de l'espace » au cœur de l'îlot, et on peut y rencontrer aussi bien des ateliers lourds, des établissements industriels, des garages, des remises ou des dépôts, des jardins, le parc d'un hôtel particulier, un équipement public qui peut être vaste (autrefois un couvent avec ses cloîtres ou un collège, aujourd'hui une école, un lycée ou un bâtiment administratif). Tous ces éléments ne seront pas présents ensemble, mais ils occupent la même position dans la structure de l'îlot. Ainsi dans l'îlot (dans le même îlot cette fois) se trouvent mêlés, dans un ordre qui assure leur compatibilité dans l'espace, l'habitation, les échanges, le travail, plus, et assez fréquemment, les équipements collectifs.

L'îlot est donc doué d'une complexité interne qui, sans être codifiée de manière explicite, peut être étudiée (26) et testée, surtout à travers les mécanismes d'adaptation et de correction que suscitent des contraintes particulières. La hiérarchie vers le dedans de l'îlot se développe souvent en séquence (première cour, coupure, seconde cour, coupure, etc.) et l'emboîtement des lieux justifie des implantations raffinées. Une hiérarchie verticale, plus ou moins étirée suivant les régions de l'îlot, vient compliquer la hiérarchie horizontale. Enfin cet ensemble dépend tout entier du statut des rues qui le bordent, de leur position dans la hiérarchie symbolique et pratique des voies de la ville ou du quartier, qui donne son sens particulier à telle face « publique » de l'îlot. L'îlot « réagit » très fortement aux déséquilibres hiérarchiques. Dans un quartier où le niveau moyen est peu ou pas représenté, l'îlot compense ce défaut par un élargissement de sa hiérarchie interne : il est percé de passages, de « rues » intérieures, de cours multiples.

Dans la ville haussmannienne, l'îlot n'a plus qu'une modique polyfonctionnalité. De manière très caractéristique, César Daly (27), qui décrit

l'habitation « privée » signale que « le commerce et l'industrie sont également des exigences dont on aura à *tenir compte :* dans telle partie de la ville, c'est le grand commerce, le commerce de luxe qui domine, et *l'agencement* des magasins fastueux dont il a besoin différera nécessairement de l'aménagement des petites boutiques (...) que veut (...) le commerce des objets de pure nécessité ». Par ce texte, nous voyons l'intégration fonctionnelle entrer dans l'espace de l'architecte : il faut en « tenir compte », au moyen d'une opération que semble traduire mieux le mot d'« agencement », suivi en mineure et presqu'en opposition, du mot d'« aménagement ». Le recueil de Daly le montre, malgré ses récapitulatifs sous forme de planches comparatives, l'agencement n'est le plus souvent que l'exploitation, qui flatte l'habileté, de types bâtis extrêmement restrictifs et de peu de ressource, dont l'architecte ne se sort que par des compromis spécifiques à chaque cas, par des coups d'adresse. On pourrait mesurer combien de dispositions se révèlent inclassables, combien se trouve malmenée la logique du type ; il serait alors intéressant de se demander quel contenu conserve le type dans ces cas difficiles, pour constater enfin que le type s'appauvrit de ne pouvoir se prêter à des opérations spatiales où se verrait une syntaxe fonctionnant de manière organique. Dans cet espace qui se veut savant, verrières, pans de fer, colonnes de fonte et poutraisons métalliques, revêtements de céramique, représentent l'intrusion d'un certain positivisme dans le bloc des convenances que respecte l'immeuble haussmannien.

La polyfonctionnalité est à peine évoquée (le commerce et l'industrie), et son contenu est ramené à une *convention* sociale : « industrie », rapprochée de « commerce » et aussitôt déviée vers la sphère du « fastueux » ne sert pas à évoquer le monde du travail et de la production, mais cette convention : on ne « traite » pas (au sens architectural) dans un même bâtiment le lieu de l'habitation privée de la bourgeoisie, fût-elle d'industrie, et le lieu de la fabrication. La règle est absolue pour les « meilleurs milieux », et d'ailleurs la mine et les grandes unités de production ont leur espace propre qui est exclu de la ville depuis le début de la Révolution Industrielle. Restent des ateliers plus modestes, des bureaux, pour lesquels les architectes offrent des dispositions : on utilise tout le rez-de-chaussée, on l'éclaire par des verrières placées au fond des cours. Et là encore la convention domine : l'identité des fonctions est autant que possible masquée.

La polyfonctionnalité ne peut pas être énoncée au niveau de l'îlot, qui

n'est pas une unité d'intervention reconnue : à peine l'est-elle au niveau du type; elle est rejetée au niveau de la ville. Dans la ville haussmannienne, le lieu du travail est exclu de l'îlot résidentiel « privé ». Mais en contrepartie apparaît la spécialisation de certains quartiers : des quartiers résidentiels se développent, libres de tout lieu de production, qui s'opposent à des quartiers qu'on peut désigner globalement comme ouvriers, et où le principe de séparation de l'habitation et du travail n'est pas encore à l'œuvre (Paris reste encore la ville où l'industrie est morcelée en petits ateliers ce qui garde vivante la vieille structure tissulaire là où elle n'est pas touchée par Haussmann). A l'ancien espace (l'espace régionné de la substitution) s'oppose le nouvel espace (espace fonctionnalisé de la séparation). Dans cet espace, les possibilités de combinaison fonctionnelle sont celles qui étaient valables dans la seule périphérie de l'îlot ancien, celle qui est la plus publique (résidence, commerce, bureaux, activités libérales). On peut dire que l'îlot haussmannien, comparé à l'îlot ancien, ne fonctionne plus que comme *une périphérie épaissie*. Sa forme laissait attendre cela : ce que le triangle offre le plus généreusement, c'est le périmètre ouvert sur les rues, au détriment de la surface intérieure protégée et cachée, qui désormais compte moins. Ce qui commence à disparaître avec l'îlot haussmannien, c'est le dedans de l'îlot, avec ses propriétés fonctionnelles et sa richesse d'articulation.

L'îlot dans la combinatoire urbaine

L'îlot haussmannien continue à fonctionner comme l'élément indispensable à la structuration de la ville : comme l'îlot ancien, c'est une unité combinable et la ville ne se conçoit pas autrement qu'une combinatoire d'îlots. L'îlot haussmannien et l'îlot pré-haussmannien sont, par delà leurs différences, compatibles, et le premier effet de cette compatibilité est de maintenir une rigoureuse continuité du paysage urbain. Si l'image de la ville s'identifie à la continuité, à la suite ininterrompue des façades de part et d'autre des voies, alors l'îlot haussmannien contribue à une image éminemment urbaine. Cette image, poussée à la caricature, simpliste, n'est souvent que la réduction de l'image richement polysémique qui fait le paysage urbain ancien. Peu importe : il n'y a pas de hiatus, de trou béant. Les îlots rescindés sont aussitôt refermés sans laisser subsister de coupure. L'espace public est rigoureusement clôturé par le front des façades, il est contenu dans une caisse murale définie avec précision. Il y a même sous Haussmann une tendance à survaloriser le

« public » au détriment du « privé » (nous parlons des espaces extérieurs, bien sûr, et pas de l'habitation privée), et de cela nous avons déjà eu des indications. L'espace public tout entier se réfugie dans la monumentalité, y compris les rues du niveau local. Combien de ces rues résidentielles ont cette apparence indiscrète, cette respectabilité pesante que confère aux façades l'accumulation des références cultivées. Mais surtout leur monumentalité est dans leur impassibilité : les commerces en ont été refoulés (sauf aux deux bouts, et ce n'est pas toujours le cas), la rue est pure de tout accident, libre de toute intrusion du désordre quotidien. Leur espace est étonnamment abstrait, isomorphe, distrait du temps et de la lumière (universel?), définitif dans sa forme et sa pratique : il ne connaît pas la variation. Un avatar caricatural — de récupération en récupération — de l'espace classique? La conséquence en est très grave : au-dedans, l'îlot haussmannien n'est plus capable d'articuler les différences, mais au dehors aussi, l'îlot est placé dans un rapport avec les voies qui gomme les différences. C'est l'espace urbain tout entier qui est homogénéisé dans un projet à long terme — au-delà, bien sûr, de l'apparente monumentalisation qu'il subit sous Haussmann. L'espace qui est institué comme espace dominant — dans cette coupure de la ville qui signifie le rejet de tout le reste — est bien en effet cet espace faiblement articulé, ou du moins, à ce stade de sa mise en place, cet espace qui fait jouer dans le sens minimal les articulations héritées (et obligatoires pour assurer son insertion dans la ville).

Comme l'îlot haussmannien n'est plus capable d'articuler au dedans la variété des fonctions, on voit apparaître des îlots à fonction unique et surtout des îlots-équipement et des îlots-monument. L'îlot-monument, qui n'est pas bien loin de l'îlot-bâtiment qui lui succèdera après la dévaluation définitive du monument, est la règle. Il n'est pas besoin de revenir sur la politique de dégagement préconisée par Haussmann et dont l'île de la Cité est l'accomplissement, avec ces îlots-monuments que sont le tribunal de commerce, la préfecture de police, l'Hôtel-Dieu et Notre-Dame, mis pratiquement sur un même niveau par leur isolement respectif et par la neutralité vide de leur rapport à l'espace des voies et des places : le parvis de Notre-Dame, le Marché aux Fleurs. Privé de relation d'ordre, le système monumental perd toute sa signification. Mais, de même qu'on dégage les églises, on « isole le collège Chaptal » (1867); les magasins du Bon Marché (Boileau 1879) tendent à devenir un îlot; le Printemps de Sédille (1882) en constitue deux; l'Hôtel des Postes de

Guadet (1880) se dissocie par une ruelle de service des bâtiments qui le bordent au sud, et n'a plus avec eux de propriétés associatives directes. L'îlot d'équipement a tendance à devenir un bâtiment isolé.

Ce n'est pas à Paris, où le tissu a une résistance très grande, qu'on observera la poursuite et la conclusion de ce processus de classement, de séparation et de spécialisation qui touche à la fois la constitution de l'îlot et la combinatoire à laquelle il se prête en tant qu'unité minimale du découpage urbain. L'îlot entre dans une phase critique, on devrait dire dans une crise, mais l'atonie de la construction à Paris pendant les quarante années de déflation qui suivent l'Empire masque les aspects aigus d'une crise qui ressurgira, aggravée, dans la faillite urbaine qui s'exprime par l'incapacité d'aménager la banlieue.

Chapitre 2

Londres : les cités-jardins 1905-1925

« Le jour où je serai à la tête d'un royaume, mon ambition sera d'y posséder un cottage. »

Pourquoi Welwyn et Hampstead ?

La cité-jardin satellite, comme processus d'urbanisation et support de croissance, a été réinventée et expérimentée en Angleterre au début du xx[e] siècle. Et, quels que soient la genèse et le contexte de sa production, ce processus d'urbanisation apparaît « théoriquement » en 1898, date de la parution du livre de Howard, *Tomorrow, a peaceful path to real reform*. A partir de cette date, il est facile de jalonner l'histoire de la mise en place de ce processus de moments précis :

1904 : Letchworth, première cité-jardin construite sur le modèle économique d'Howard, et première réalisation marquante d'Unwin et Parker.

1909 : Hampstead, premier faubourg-jardin construit avec les outils de mise en forme d'Unwin.

1919 : Welwyn, première cité-jardin combinant à la fois les théories d'Howard et les méthodes pratiques d'Unwin.

Si nous avons éliminé Letchworth, c'est que Welwyn reprendra les mêmes moyens de production, en profitant des expériences de sa sœur aînée.

Hampstead, c'est la cité expérimentale, tentative de codification de la mise en forme urbaine. Expérimentation qui profitera à Welwyn, où les outils mis au point seront utilisés systématiquement.

Les conditions de l'urbanisme à Londres à la fin du XIX^e^ siècle

De 1840 à 1901, la population de Londres double, celle du grand Londres triple (28). Cette croissance témoigne à la fois de la vitalité de certaines industries de la capitale, notamment l'industrie du vêtement ou du cuir, de la vitalité de la Cité financière, plaque tournante du capitalisme du XIX^e^ siècle, de l'accroissement du trafic portuaire et de l'attrait de la ville sur la population rurale. La croissance de Londres jusqu'en 1870 est essentiellement le fait de l'émigration provinciale ou étrangère, population ne trouvant pas de travail à la campagne ou refoulée par la famine comme les Irlandais entre 1820 et 1850. A partir de 1870, l'émigration continue, mais le nombre des naissances devient supérieur au nombre des décès.

Durant la même période, l'accroissement des activités financières et commerciales conduit à refouler vers la périphérie la population résidente dans la Cité.

La banlieue devient alors le lieu de résidence obligatoire de cette énorme population (en 1901, 6581000 habitants dans le grand Londres dont 2045000 en banlieue).

La mise en place, dès le milieu du siècle, de transports suburbains de grande capacité va faciliter l'étalement de cette banlieue : développement assez important du train à partir de 1863, apparition du métro (underground) qui dépasse rapidement la simple desserte interurbaine, et qui sera à l'origine de l'essor de Hampstead et de Golders Green.

Ainsi, entre 1820 et 1914, Londres voit le rayon de son espace urbanisé passer de 5 à 15 km. Cette croissance est en partie assurée par la construction d'« Estates », ensemble de maisons construit d'un coup par des constructeurs-spéculateurs, processus d'urbanisation déjà mis en place à l'époque Georgienne (29). Cette construction est assez systématique, maisons en bande de type très défini et codifié, ce qui facilite la mise en place de larges zones d'urbanisation. Si les estates des banlieues aisées restent encore assez distinguées, il n'en est pas de même des estates des quartiers populaires, aux mains de spéculateurs dénués de tous scrupules. La banlieue de Londres croît inexorablement, systématiquement et sinistrement.

C'est en 1888 que Londres se dote, par la formation du « London County Council », des structures qui vont lui permettre d'intervenir plus efficacement (30) en superposant à l'initiative privée, spéculative ou philanthropique, une action municipale.

Cette administration a tout de suite une majorité socialiste, et se lance dans la construction de vastes estates. Mais, malgré ses efforts, le LCC ne peut contrôler l'urbanisation de la banlieue.

Commencé au début du siècle, un débat passionné se poursuit dans le milieu intellectuel et parmi les artistes au sujet de Londres et de sa banlieue, et plus généralement vis-à-vis des grandes villes. Il débouche sur la littérature populiste et les descriptions dramatiques de Dickens, aussi bien que sur l'exaltation de la nature et des beautés de la ville médiévale et entraînera les essais de William Morris et du mouvement Arts & Crafts sur l'artisanat et le travail industriel. Ce mouvement ruraliste va s'appuyer sur une culture architecturale vieille d'un siècle. En effet, l'architecture rurale et surtout sa restitution à travers le cottage avait été codifiée par les architectes depuis environ 1780 (31). Le logement ouvrier avait « profité » de cet engouement pour la campagne. Il avait déjà été typifié et avait fait l'objet, avec le logement patronal, d'expériences isolées. Il ne restait plus qu'à l'englober dans un vaste processus d'urbanisation.

Ainsi l'idée de la cité-jardin comme solution au problème londonien avait des bases solides ; ce contexte permet à Howard de publier en 1898 « Tomorrow » (32), ouvrage théorique et personnel qui propose un type de croissance particulier : la ville satellite. Les propositions d'Howard sont essentiellement économiques, examinant le problème de la gestion municipale et du financement de la construction des villes, présentant la cité-jardin comme la solution la plus économique et la plus saine pour assurer la croissance d'une grande ville.

Howard, convaincu de la justesse de ses théories, se lance dans la réalisation d'une cité-jardin. Ne se prétendant pas urbaniste, il fait appel à deux jeunes architectes, Raymond Unwin et Barry Parker. En 1904, les travaux de Letchworth commencent, financés par une société par actions. Cette cité sera une réussite financière et urbaine complètement ignorée de ses contemporains. L'espoir pour Howard de voir son exemple faire tâche d'huile sera ici déçu. Mais le jeune architecte R. Unwin profite de cette expérience pour élaborer une théorie des plans de villes

qu'il expérimentera à Hampstead et qui fournira les outils de l'urbanisme anglais jusqu'à la seconde guerre mondiale.

En 1906, promulgation du Town Planning Act (33) codifiant la densité des îlots et la construction des habitations. Cet Act est révisé en 1909, donnant aux municipalités davantage de pouvoir vis-à-vis de leur urbanisation. A cette occasion, R. Unwin publie *Town Planning in Practice* (34).

Ainsi, la cité-jardin et l'idée des villes satellites apparaissent au cœur du débat des urbanistes anglais de ce début de siècle. Le climat est à la recherche et à l'expérimentation; en 1910 a lieu à Londres, en même temps qu'à Berlin et à Düsseldorf une exposition internationale des plans de villes. Cette exposition, outre les rencontres qu'elle suscite, témoigne de la pertinence des théories d'Unwin, de l'actualité des problèmes qu'il aborde. Elle explique aussi la rapidité de leur diffusion.

L'urbanisme possède ainsi les outils législatifs et théoriques pour un meilleur contrôle de la croissance londonienne. Mais il va falloir attendre la fin de la guerre de 1914 pour les voir mettre en pratique systématiquement.

L'entre-deux guerres va être l'époque déterminante de la croissance suburbaine. L'énorme banlieue londonienne, qui va supporter l'émigration massive que provoque la crise économique, se structure suffisamment bien pour devenir un lieu de résidence commode et recherché, produisant ainsi des pôles d'attraction. Pendant ce temps, la Cité financière et commerciale continue son épuration, et les plans d'aménagement de Londres prennent bien en charge l'ensemble de cette croissance.

Les transports vont encore jouer un rôle déterminant. Il y a d'abord le métro, dont le prolongement des lignes assez loin dans la banlieue provoque, autour de chaque station, des pôles de croissance, pôles dont l'origine pouvait être la compagnie concessionnaire, qui allait jusqu'à créer des lotissements et à consentir des tarifs réduits pour les futurs résidents (« metroland »).

Il y aussi la percée de larges voies routières de dégagement, structurant linéairement cette croissance, reliant entre eux d'anciens bourgs, et donnant à la banlieue cet aspect spécifique de succession de centres et de zones moins denses à caractère résidentiel.

Si cette croissance fait appel à deux modes de financement, d'une part le capital privé par l'intermédiaire de spéculateurs, d'autre part les municipalités par l'intermédiaire des *Housing estates* (35), l'existence de réglementations précises sur la construction et la codification extrême des maisons individuelles (typification), donnent à cette banlieue une unité rassurante. Mais au-delà de cette banlieue, l'idée des villes satellites et de la cité-jardin n'était pas abandonnée.

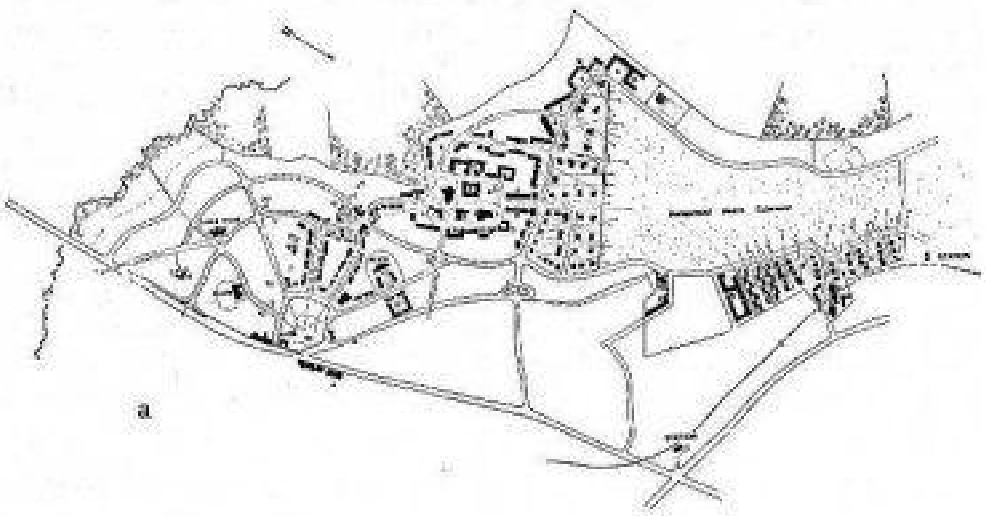
Dès 1919, Howard s'acharne à réaliser une deuxième cité-jardin : c'est la création et la réalisation de Welwyn-garden-city.

Welwyn fait partie d'un ensemble de villes qui devaient ceinturer Londres, et devenir supports de croissance. Bien reliées à la capitale par le chemin de fer, ces villes devaient posséder une certaine autonomie productive.

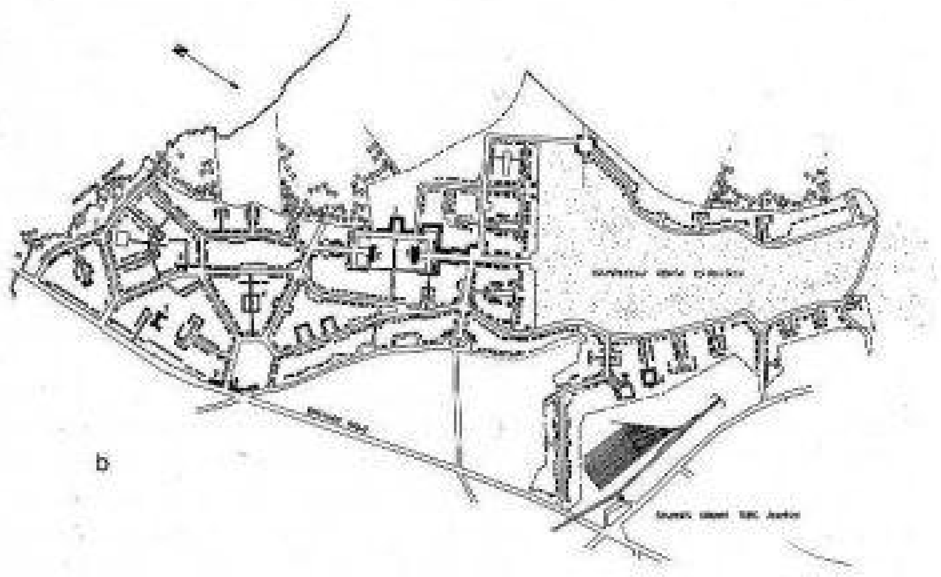
L'intérêt de Welwyn est que s'y superposent l'idée de la ville satellite, l'idée de la cité-jardin d'Howard (gestion autonome, rapport avec la campagne), et la mise en forme des idées d'Unwin. Mise en forme systématique, faite par d'autres, ce qui était son ambition. Concrètement, une partie seulement de ces idées passera dans la réalisation : les esprits autant que les techniques n'étant pas prêts à les prendre en charge intégralement. Les vingt-cinq cités-jardins construites autour de Londres, par l'entreprise privée ou par les municipalités portent toutes, plus ou moins, la marque de cette réduction. Pourtant ces expériences vont déboucher après 1945 sur la politique des new towns et des ceintures vertes.

Hampstead garden suburb

Hampstead fait maintenant partie intégrante de la banlieue de Londres. Rejoint par la croissance des faubourgs-jardins environnants, ayant lui-même proliféré, il est maintenant difficile d'isoler le noyau expérimental d'Unwin et Parker du proche tissu. Si, en venant du centre de Londres (Marble Arch), on prend la route d'Hatfield, et plus loin celle d'Oxford, on doit, le long de Finchley road (route qui prolonge Wellington Park Avenue), parmi cette succession de centres denses et commerciaux et de lieux de résidences, reconnaître la porte qui marque l'entrée d'Hampstead : deux bâtiments symétriques, reconstitution pittoresque du bâtiment médiéval, de l'Hôtel de Ville (signe) à la porte fortifiée (36).



a



b

Fig. 8. **R. UNWIN ET B. PARKER : HAMPSTEAD GARDEN SUBURB.**
a. Premier plan pour le faubourg jardin (février 1905). La disposition des bâtiments, notamment autour de Hampstead Heath, est étudiée de façon à aménager le maximum de vue sur le parc.
b. plan définitif (1909).

A l'origine du faubourg-jardin d'Hampstead, on trouve, au-delà du mouvement historique de la cité-jardin, l'action de Henrietta Barnett. Henrietta Barnett était la riche héritière d'une affaire de produits de beauté. Mariée avec le pasteur Canon Barnett, elle passe trente années de sa vie parmi les pauvres, à Whitechapel, pendant lesquelles son mari fonde plusieurs œuvres charitables.

En 1896, Henrietta et Canon Barnett ont vent du projet d'extension du métro jusqu'à Golders Green et de l'implantation d'une station juste au nord du parc de Hampstead Heath, à proximité immédiate de leur propriété de campagne. Au début de 1905, Henrietta Barnett achète au collège d'Eton un terrain (80 acres) pour en faire don au LCC afin d'y aménager un espace vert public.

Ses années passées dans le milieu charitable lui avait donné l'idée que toute communauté doit être basée sur les relations de voisinage, et sur le mélange des classes sociales. Elle rêve d'une communauté idéale.

Elle lit alors un ou plusieurs articles de Raymond Unwin, va le rencontrer à Letchworth et discute avec lui de son projet de communauté. Elle demande quelques esquisses (plan de Raymond Unwin de février 1905).

Elle achète alors deux terrains supplémentaires au collège d'Eton, afin qu'il soit possible de construire le faubourg-jardin. Elle fonde le Hampstead Garden Suburb Trust (le 6-3-1906), avec pour règles :

1) Que les personnes de toutes les classes de la société et de toutes catégories de revenus puissent y habiter, et que les handicapés y soient les bienvenus.

2) Que les cottages et les maisons y soient limités à une moyenne de 8 à l'acre (20 logements à l'hectare).

3) Que les rues aient 40 pieds (13,2 m) de large et que les façades des maisons soient au moins à 50 pieds (16,50 m) les unes des autres, avec des jardins dans l'espace entre.

4) Que les divisions parcellaires ne soient pas des murs mais des haies ou des taillis, ou des clôtures en fil de fer.

5) Que toutes les rues soient bordées d'arbres en essayant d'harmoniser leurs couleurs avec celles des haies.

6) Que les bois et les jardins publics soient gratuits pour tous les occupants sans aucun rapport avec leur loyer.

7) Que le bruit soit évité, même les cloches des églises ou des chapelles.

8) Qu'il y ait des bas loyers pour permettre aux travailleurs payés à la semaine de pouvoir habiter le faubourg.

9) Que les maisons soient conçues de façon à ce qu'aucune ne gâche la vue de l'autre ni même sa beauté.

Henrietta Barnett nomme Raymond Unwin et Barry Parker architectes en chef, et Edwin Lutyens architecte consultant.

Hampstead n'étant qu'à 8 km du centre de Londres, sa réalisation en tant que faubourg-jardin était extrêmement compromise par la législation en vigueur sur la banlieue. Si les réalisations précédentes d'Unwin, Letchworth, et auparavant New Earswick, pour la famille Rowntree, situées en pleine campagne, n'avaient eu aucune contrainte administrative, par contre à Bournville, construit par Cadbury dans la banlieue de Birmingham, les difficultés avaient été nombreuses. Aussi, en 1906, Mr Henry Vivian présenta au Parlement, au nom de Hampstead Garden Suburb Trust, un projet de loi permettant des amendements à la législation. Ce projet fut adopté et voté sous le nom de Hampstead Garden Suburb Act. Ce fut d'ailleurs ces principes qui furent repris pour former les premiers éléments du Housing and Town Planning Act de 1909 (avec la participation de R. Unwin).

L'esquisse de Raymond Unwin de février 1905 tient compte du désir exprimé par Henrietta Barnett que « ... de tous les endroits du faubourg on puisse avoir des panoramas ou des aperçus sur la campagne environnante ». La plupart des maisons sont donc groupées autour du parc d'Hampstead, et disposées de façon à voir le parc (37). Unwin a concentré en un centre dense la plupart des équipements de niveau global, constituant de petits centres locaux avec les équipements de quartiers. Mais l'esquisse reste au stade de la localisation, Unwin naviguant entre ses propres théories et les désirs de sa cliente.

Le plan de 1909

Après quelques péripéties, l'accord se fait sur un nouveau plan. L'ensemble est beaucoup plus structuré. Apparaissent-là les grands thèmes d'Unwin : la structure globale, un centre dense et des lieux de résidence diversifiés, la hiérarchie de l'espace, la notion de limite : le

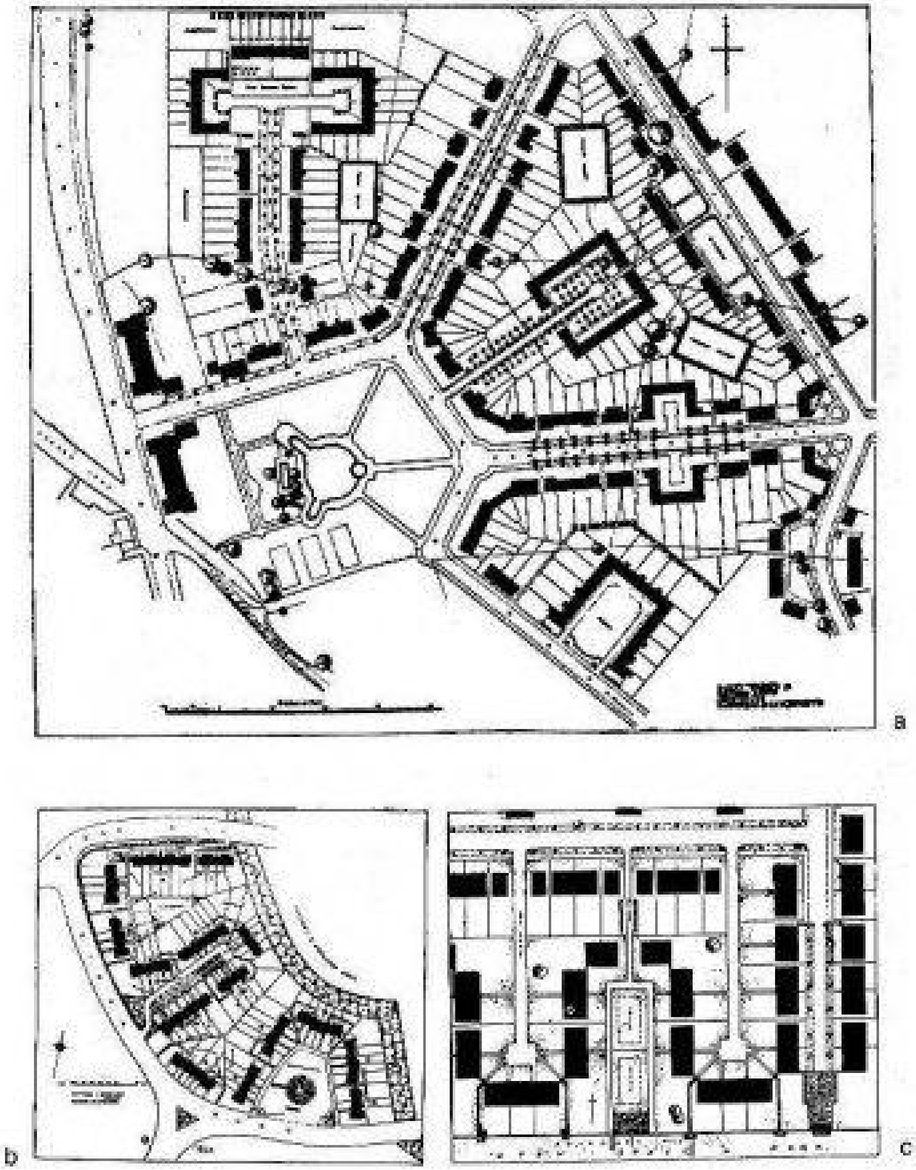
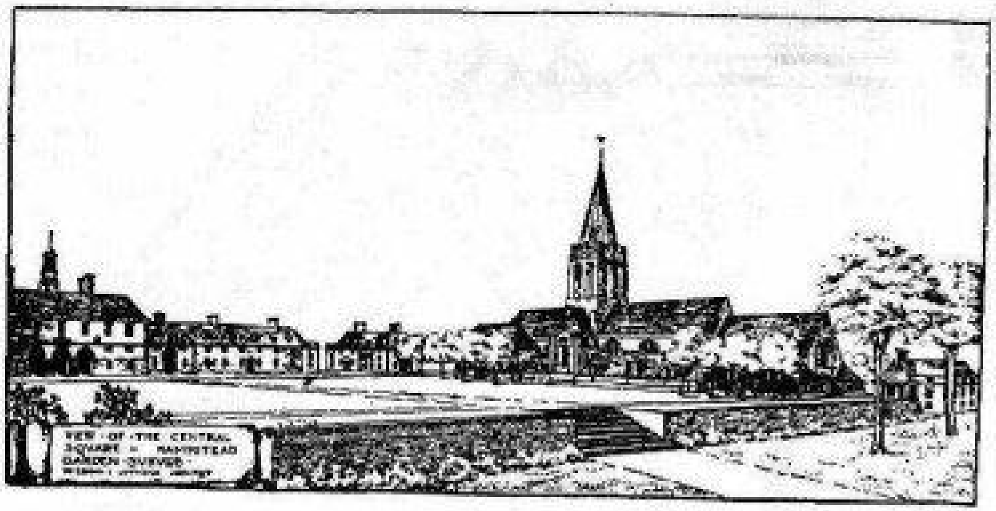


Fig. 9. **R. Unwin : le rôle des vues dans la formation du close** (d'après « Town-Planning in Practice »).

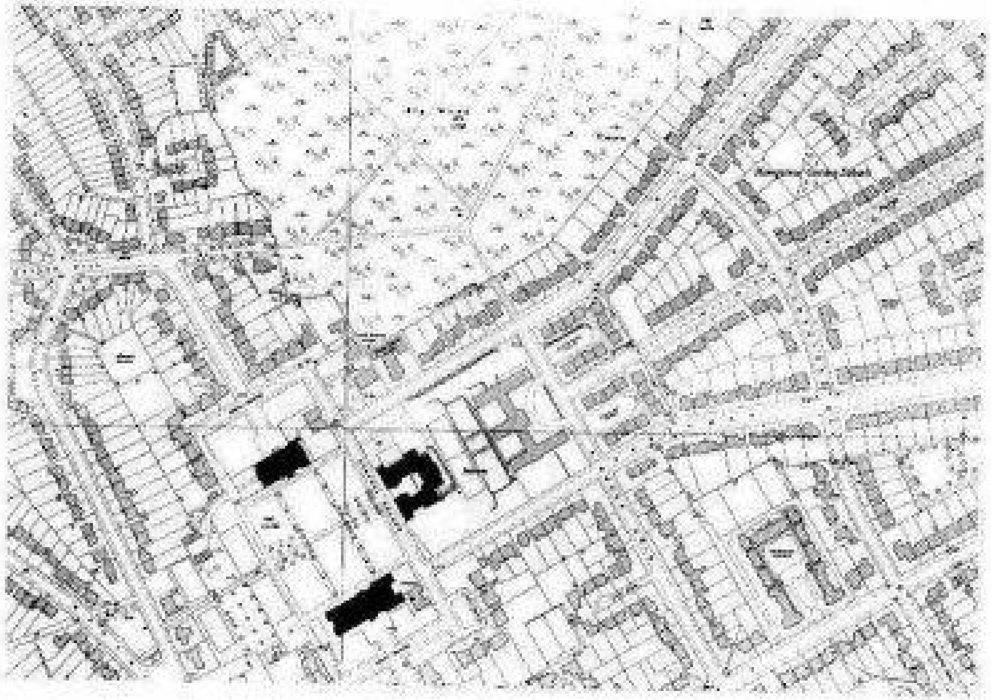
a. Hampstead : place d'accès sur Finchley road.

b. Letchworth : domaine de Bird's Hill.

c. « Plan théorique montrant comment il est possible, par une disposition particulière, d'assurer la vue sur un espace libre ou un parc à un grand nombre de maisons ».



a



b

Fig. 10. **HAMPSTEAD : Central Square.**
a. Dessin de E. Lutyens.
b. Cadastre de 1975 montrant, au-delà des limites du plan d'origine, le tracé en patte d'oie qui prolonge la composition classique de la place.

parc d'Hampstead, zone tampon avec la banlieue londonienne, le mur entre le parc et la ville, le marquage assez net et spécifique des entrées. Au-delà de cette structure globale, le traitement des détails fait plus de concessions au pittoresque (concessions qui font le jeu même de la différence des niveaux d'analyse et de projetation). Hampstead ressemble alors à un catalogue de traitements pittoresques. Mais la diversité de ces traitements, et la diversité des architectes qui les mirent en forme témoignent d'une idée forte d'Unwin : seule l'existence de niveaux de structures et de lectures différents et hiérarchisés témoigne de la réalité urbaine. Et Unwin, à partir d'analyses de plusieurs structures urbaines européennes, dicte des règles précises : structure globale claire, faite de centres denses et facilement repérables, de quartiers différenciés morphologiquement, limite et barrière à la croissance de la ville, axe, point fort (exceptionnel : entrée, etc.) puis structure locale plus pittoresque, reprenant à ce niveau des idées de Camillo Sitte.

Le plan de 1909 a été réalisé dans son ensemble. Mais les problèmes de financement ont transformé cette cité sociale en cité résidentielle (38). Si ce décalage n'est pas visible à la simple lecture du plan, il joue un grand rôle dans la perception globale du visiteur et dans la pratique de ses habitants.

Par la suite, Hampstead s'est développé de façon importante au nord-est dépassant le plan d'origine. On assiste alors à l'emploi systématique des outils d'Unwin : close, retraits,... Mais avec une réduction considérable du traitement pittoresque, ce qui donne sa mesure au système.

De plus, le monumentalisme classique latent à Central Square produit une composition majestueuse en patte d'oie, composition qui devient dérisoire à l'échelle des petites maisons en bande qui la bordent. Ce phénomène traduit clairement tout ce que l'axialité et la symétrie de Central Square contenaient comme références, et témoigne sans doute des différences de conception entre Unwin et Lutyens.

Heathgate : du parc au centre

« ... Maintes villes anciennes doivent leur beauté exceptionnelle à l'enceinte des remparts ou des murs qui les enserrent ; l'espace limité a fait rechercher une utilisation attentive de chaque mètre de terrain à bâtir ; bien des effets pittoresques que présentent ces villes n'ont pas d'autre origine. On doit également à cette circonstance l'absence de cette

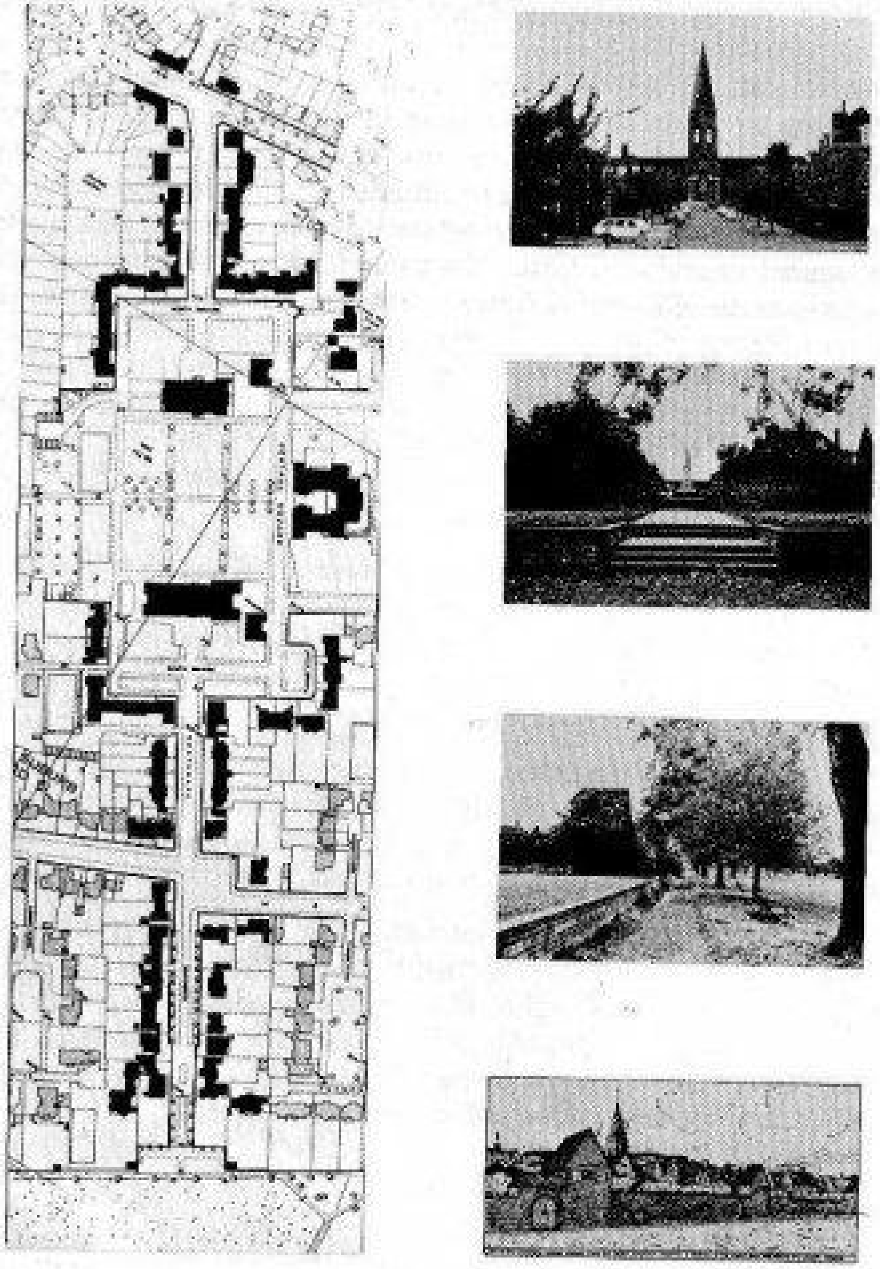


Fig. 11. **HAMPSTEAD : du parc à Central Square, les séquences de Heathgate.** La disposition relâchée des bâtiments qui ne déterminent pas réellement l'espace de la rue compromet les intentions du plan.

zone irrégulière des faubourgs, à moitié construite, qui forme une ceinture si hideuse, si déprimante autour des villes modernes en voie de développement. » Raymond Unwin, qui ajoute : « ... il faudrait créer par quelque moyen intéressant une ligne jusqu'à laquelle la ville et la campagne pourraient chacune de leur côté s'étendre et s'arrêter nettement ». A Hampstead, il y a entre le parc et la ville, un long mur. Ici commence et finit la ville. Cette réplique symbolique de la fortification, c'est l'allégorie en pierre de la nécessité d'une limite/barrière. Ici est formalisée avec clarté la différence ville-campagne. Et si ce n'est qu'une allégorie, (ce n'est pas le mur qui arrête la ville, mais le statut du parc), le lieu créé renvoie aux promenades sur les boulevards ou les fortifications. Le message est clair et précis. Le long du mur, une allée plantée d'arbres, dernier empiètement de la ville sur la campagne; en ce lieu ambigu où l'on ne sait pas si l'on est dehors ou dedans, la ville offre sa structure et la campagne ses arbres.

Du parc en contrebas, il faut franchir une porte pour pénétrer dans la ville. Quelques marches et un parvis, un renfoncement et un étranglement, et l'on débouche dans Heathgate. Souci du cheminement, des séquences. Puis, de la porte à Central Square, tout un jeu subtil de retraits, décalages, avec pour bloquer l'axe, l'église de Lutyens.

Heathgate est ainsi une belle démonstration des théories d'Unwin : pensée globale sur la ville (limite, barrière, porte, axe...), et traitement pittoresque des détails.

Vers Central Square, la densité augmente : maisons en bandes, façades continues; la centralité a ses lois morphologiques : jeu de la différence, tradition historique; l'aspect exceptionnel du centre a influencé Lutyens : il y a des relents de classicisme dans le traitement de sa place. (Mais il n'échappe pas toutefois à l'influence pittoresque médiévaliste dans son église : de « l'Arts and Crafts » roman. Hiérarchisation de la mise en forme : les lois d'intervention globale ne sont pas les mêmes que les lois d'intervention locale.)

Au-delà de ce morceau de bravoure pédagogique que constitue Heatergate et Central Square, Hampstead apparaît comme un catalogue de solutions à deux problèmes : le cheminement et l'unité de voisinage dont la réponse formelle est le close.

L'essai de réponse systématique au premier problème s'inspire de Camillo Sitte : l'aménagement des rues, places et carrefours obéit tou-

jours à cette loi du pittoresque médiéval : une vue doit toujours s'arrêter, et ce blocage doit être signifiant.

Le close : c'est un groupement de maisons autour d'une impasse. Cette impasse débouche généralement sur une rue, et on peut considérer comme faisant partie du close les maisons qui, situées sur la rue, annoncent ou ferment ce close. Une fois ce système défini, il existe une infinité de closes possibles, et Hampstead est un essai de typologie concrète du système, ou du moins de sa mise en forme.

L'espace particulier d'un close ou les particularités du close

L'expérimentation systématique du *close* que tente Unwin à Hampstead nous permet d'avoir sous la main un grand nombre de variations sur ce système particulier de mise en forme de l'îlot. On passe ici du close extrêmement fermé et unifié tel que Waterloo Court à celui plus complexe, à la limite de la rue et de l'impasse, tel que Asmuns Place.

Waterloo Court, la seule réalisation importante à Hampstead de l'architecte Bailly Scott, qui avait fait trois projets de closes, se présente comme une cour carrée fermée faite de maisons en bande réunifiées dans un bâtiment unique. Cet ensemble à la limite de la cour, restitue plus les bâtiments de l'architecture rurale qu'il n'institue une nouvelle mise en forme de l'îlot.

Le close sur Hampstead Way se présente comme un rectangle fermé sur trois côtés par les bâtiments. Les deux maisons qui terminent les côtés vers la rue sont retournées à 90°, pour ouvrir le close et bloquer les côtés. En face, de l'autre côté de la rue, un groupement particulier de dix maisons (trois, puis une isolée, deux dans l'axe du close, avec une légère avancée, puis une isolée et de nouveau trois), annonce le close. Ce close apparait comme une cour ouverte sur la rue, variation par rapport au thème de la « cour de ferme » repris pour Waterloo Court.

La variation continue avec un close non réalisé, même rectangle, fermé sur trois côtés, mais où la bande de maisons n'est plus continue, mais formée de groupes de deux maisons accolées. Dans Morland close et Romney close, le rectangle se dégrade de plus en plus, mais un mur entre les maisons assure la continuité de la façade sur la cour, préservant ainsi l'opposition entre l'espace de devant et l'espace arrière et peut être aussi préservant, à travers l'image de la cour, la référence architecturale (39).

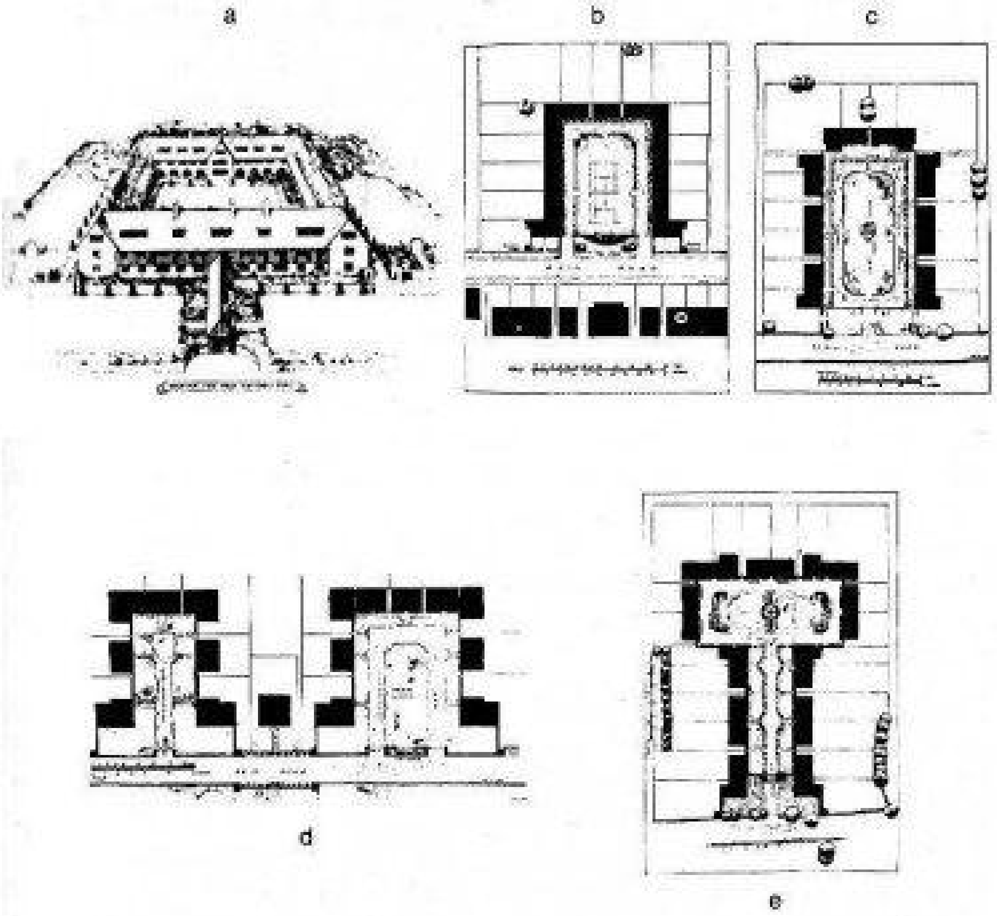


Fig. 12. **R. UNWIN : variations typologiques sur le thème du close** présentées dans « Town-Planning in Practice ».
a. Waterloo Court (Baillie Scott arch).
b. Close sur Hampstead Way.
c. Close sur Main Road.
d. Closes associés sur Main Road (Morland close et Romney close).
e. Close en T non réalisé dont le principe sera repris pour Asmun place.

Puis, variation du type, avec l'abandon du rectangle au profit de la forme en T. Dans un même projet non réalisé, on trouve, en partant de la rue, deux maisons en L, en retrait par rapport à la rue, permettant ainsi la réalisation d'une petite place, puis la mise en place d'une entrée dans l'étranglement produit. Six groupes de deux maisons accolées forment alors une rue, rue qui débouche sur une cour rectangulaire, fermée sur trois côtés par des maisons accolées deux à deux. Entre les maisons, un mur assure la continuité du close. Ce type de close, beaucoup plus long que les précédents, semble privatiser davantage l'espace de la cour en lui faisant prendre un recul important par rapport à la rue.

Asmuns Place se présente comme une variation sur ce type. Sur la rue (Hampstead Way), un retrait de la bande annonce le close. L'impasse monte légèrement, puis après deux maisons accolées, fait un petit coude. On entre alors vraiment dans le close. La partie droite du T est bordée de deux fois dix maisons, réunies en deux groupes, le premier de six, le deuxième de quatre maisons. L'interruption dans la bande annonce la cour, lui attribuant les deux fois quatre dernières maisons. On débouche alors sur le fond du close, rectangle bordé sur les trois côtés avec un retrait sur le côté opposé à l'entrée. Un mur assure ici la continuité de la façade. Cette façade différencie deux espaces : celui qui est devant, sur l'impasse, celui qui est derrière, que l'on ne voit pas si l'on est simple passant.

L'espace de devant : l'impasse, comme son nom l'indique, est un lieu où l'on ne peut pas passer par hasard, puisqu'il ne mène nulle part ailleurs que dans les lieux privés. Cette restriction, réduction de la rue à une desserte, particularise nettement cet espace de devant : il est propre aux habitants l'entourant, et ne renvoie à aucun autre niveau plus global. Il est tentant de le qualifier de semi-public, puisque le public qui le pratique est celui qui y habite. Il y a néanmoins, à l'intérieur de cet espace de devant, une nouvelle distinction à faire : d'une part la rue et le trottoir, d'autre part l'espace en contact direct avec la maison. Une bande, de la largeur de la parcelle, est sous la responsabilité de l'habitant. Mais, et ceci peut être attribué à une particularité de la culture anglaise, il est difficile de repérer où commence et où s'arrête chaque terrain. Il y a une appropriation globale, appropriation qui transforme ce devant en jardin commun dans lequel de subtils marquages permettent de discerner où habite qui. Cette socialisation de l'appropriation n'est pas générale, et doit suivre les péripéties et avatars de l'histoire complexe des groupes

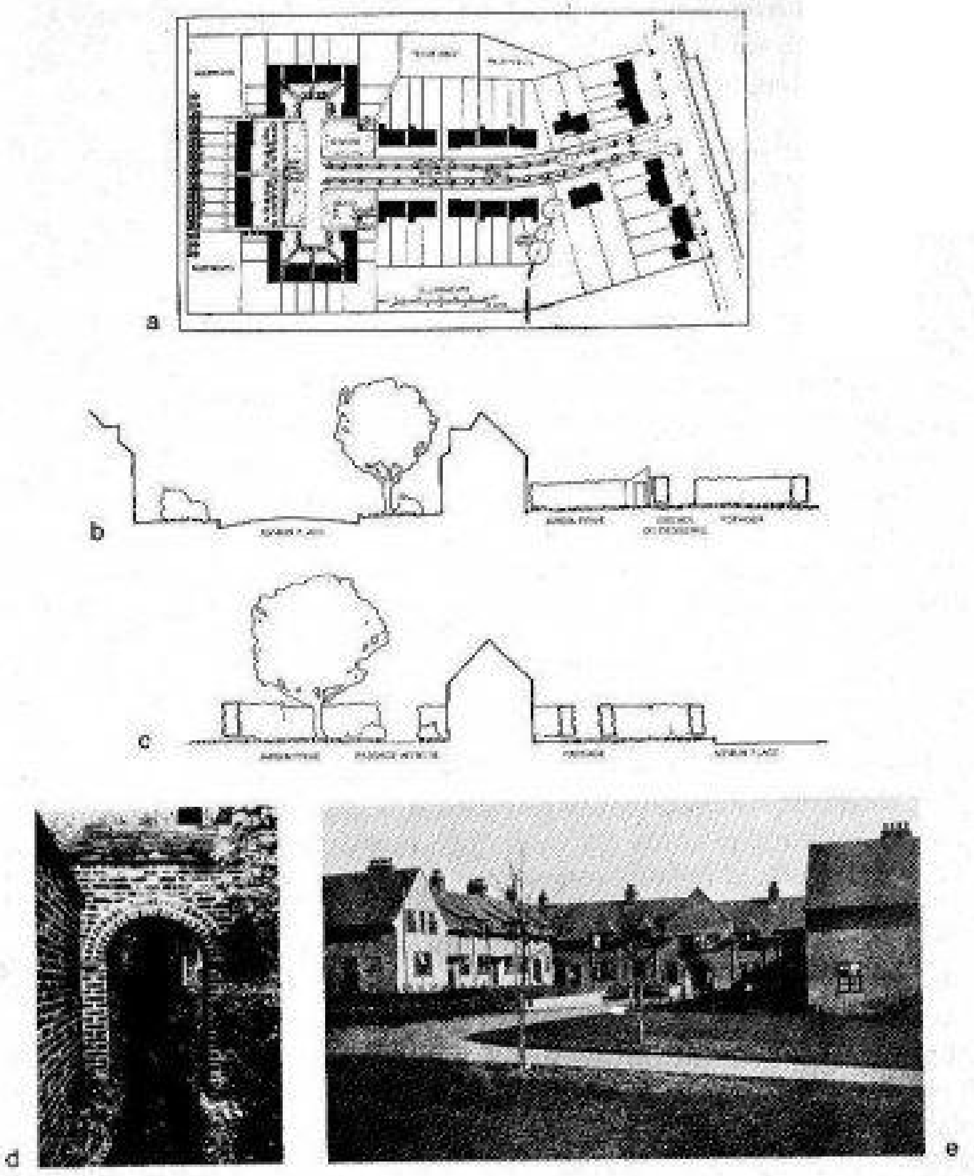


Fig. 13. **HAMPSTEAD : Asmun Place.**
a. Plan du close publié par R. Unwin dans « Town-Planning in Practice ».
b. Coupe schématique perpendiculaire à la voie ; la disposition favorise une opposition nette entre le devant et le derrière.
c. Coupe schématique sur l'axe de la voie montrant la coupure créée sur l'arrière par le passage commun entre les cottages et leurs jardins.
d. Entrée des passages arrières.
e. L'intérieur du close à l'époque de la construction.

sociaux qui particularisent la culture anglaise. L'espace de devant est la scène fleurie où l'œil averti lit l'histoire des ententes et mésententes à l'intérieur de ces groupes.

L'espace de derrière : les jardins de derrière sont, pour la plupart, bien isolés du devant. Si certains ne sont accessibles que par les maisons, on peut, par endroit, passer au fond du jardin par un petit chemin desservant des jardins potagers - 1 -, et même passer entre le jardin et la maison -2-.

Dans le premier cas, l'accès au chemin se fait par une petite porte ménagée dans le mur (privatisation du lieu); ce chemin est entouré de hautes haies, interrompues par moments par une petite porte; chaque jardin est séparé de l'autre par une haie. La différenciation devant/derrière est ici facilement observable : linge séchant, petit appentis, espace de rejet où s'entassent quelques vieux débris, coin de jardin où l'on entretient un petit bout de pelouse pour y mettre des chaises et une table. L'espace de socialisation de devant fait accumuler ici toutes les fonctions familières du jardin. Le schéma est proche du pavillonnaire, décrit par les travaux de l'I.S.U. pour la France (40), avec les différences qu'implique un devant renvoyant moins à un espace de représentation privé qu'à un espace de représentation collectif.

Dans le second, l'existence d'un chemin semi-privé traversant les jardins de derrière contraint ces jardins à une image de marque collective. L'appropriation est plus discrète, obéissant du moins à des règles communes. On peut d'ailleurs remarquer que les petits bouts de parcelles de devant sont beaucoup plus marquées du sceau du privé que ceux des maisons qui possèdent des jardins de derrière privés. Ainsi l'ensemble de ces observations témoigne du rapport existant entre des espaces différenciés et une pratique différenciée de ces espaces. Le close, s'il nie la rue comme espace public, espace de devant de l'îlot, reproduit au moins l'opposition devant/derrière familière à l'îlot traditionnel, même si ce devant ne renvoie pas à la ville, mais à une « communauté de voisinage ». A l'opposition spatiale, que le mur reliant les maisons et le jeu subtil des entrées des chemins de derrière concrétisent, correspond une opposition des pratiques. Si l'on s'en tient à cette hypothèse, on voit alors bien comment dans ce groupement, le chemin de derrière provoque une inversion du schéma, l'espace approprié se retrouvant sur le devant du close, l'espace de représentation étant assuré par les jardins. Un espace public neutre assure l'image de marque de l'ensemble sur le *close*.

Welwyn Garden City

Welwyn est situé à 22 km de Londres, juste après Hatfield New Town quand on se dirige vers le nord par la A1. Desservi par le train (gare de King's Cross à Londres), elle fait partie de la couronne de villes nouvelles qui, dans le plan d'aménagement du grand Londres, devait assurer la croissance de la capitale anglaise.

Après la guerre de 1914-18, une campagne est menée par Howard et ses amis : Osborn, Purdom ou Taylor (41) pour la création de nouvelles cités-jardins, financées cette fois-ci par le gouvernement. L'argumentation de cette campagne repose sur la réussite de Letchworth (1904), et sur la nécessité de construire rapidement des logements autour de Londres. En 1919, le Parlement vota les crédits de reconstruction, à l'intérieur desquels le financement des nouvelles cités-jardins était désormais possible. Mais le ministère, convaincu de la nécessité de construire rapidement le plus de maisons possible, ne s'intéressa pas aux cités-jardins.

Howard, certain qu'il fallait engager la construction d'une deuxième cité-jardin sans attendre l'aide de l'État, entreprit, à la fin de l'été 1919, d'acheter les terrains nécessaires. Avec l'aide d'amis, il achète alors 1 458 acres au prix de 51 000 £. Comme ce terrain paraît insuffisant, il fonde une société par actions appelée Second Garden City Limited, le 15 octobre 1919, ce qui lui permet d'acheter le terrain manquant, notamment Sherrards Woods.

Le 29 avril 1920, Welwyn Garden City Limited est fondée, avec un capital de 250 000 £, constitué d'actions vendues à des industriels essentiellement.

Un premier plan est dessiné par Crickmers, mais Howard préfère fonder une agence dépendant de la compagnie, et nomme Louis de Soisson, un jeune architecte que l'on disait le plus talentueux de la nouvelle génération, architecte en chef.

La construction commence aussitôt. Des travaux de voiries et réseaux sont effectués sur les chemins existants, on trace la grande avenue et quelques autres rues, on viabilise et équipe la zone industrielle.

Les premières maisons construites pour les ouvriers de la ville, sont occupées à Noël 1920, puis suivent 50 maisons en novembre 1922, 95 nouvelles en mai 1924, etc. (42).

Les premières maisons sont construites sous le Addison Act de 1919 ; mais le Housing Act de 1921 va assurer la majorité du financement (43).

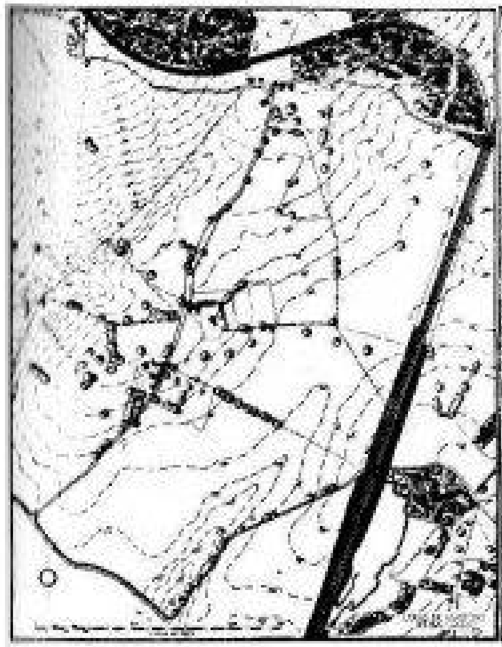
Le plan d'ensemble

« ... Celui qui est appelé à dessiner une ville doit d'abord parcourir en tous sens son terrain... au cours de ses randonnées, il esquisse ce que serait la croissance naturelle de la ville livrée à elle-même. Il essaye de se représenter la direction que prendraient les voies consacrées au trafic, quelle position serait attractive pour les villas, et quelle autre conviendrait le mieux aux boutiques et aux fabriques... peu à peu s'ébauche en son imagination une vision de la communauté future avec ses besoins et ses tendances... » (Raymond Unwin).

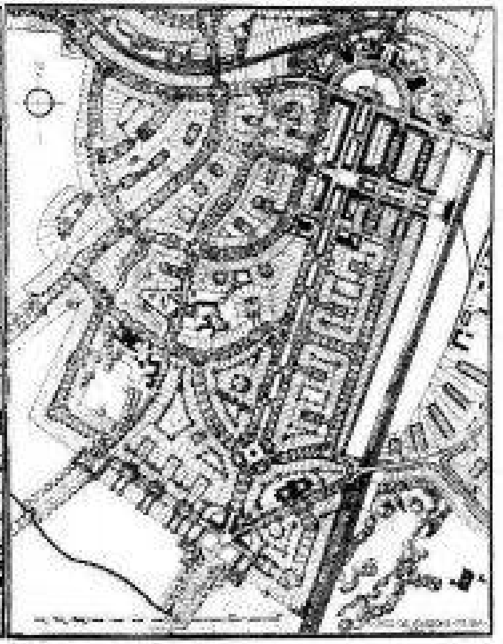
Cette position vis-à-vis du terrain considéré comme support possédant des éléments pouvant structurer la croissance est assez nette à Welwyn. Il y a d'abord l'utilisation des chemins existants, comme Handside Lane ou Bridge Road, qui au début ne furent que des chemins ruraux empierrés, sur lesquels furent implantées les premières constructions (reconstitution historique de la croissance), l'utilisation de certains arbres comme les deux arbres qui bloquent l'axe de Guessen Walk, ou le magnifique châtaignier autour duquel s'organise The Quadringle (dessiné par Louis de Soisson). Il y a aussi l'examen global du terrain qui a déterminé l'emplacement des lieux de résidence et ceux de l'industrie, il y a enfin la courbe du chemin de fer qui permet une magistrale composition axiale de la part de Louis de Soisson (44).

La notion de quartier

La simple analyse morphologique du plan permet de repérer facilement les différences entre quartiers : le centre commercial, dense avec un maillage orthogonal, le centre administratif, clef de l'axe monumental, la gare qui induit une large pénétrante dans la ville, les quartiers résidentiels, quartiers de maisons isolées, composés avec les outils définis par Unwin : le close et l'arrangement de séquences visuelles. Cette lecture, réalisée au niveau d'une des quatre zones que dessine à Welwyn le chemin de fer, peut être faite au niveau global : cette zone apparaît alors comme le centre, puis on trouve une zone industrielle et deux autres zones résidentielles périphériques. La notion de hiérarchie est respectée, au prix d'un plan plus ou moins ségrégatif. La grande idée de communauté disparaît au profit de l'efficacité de la logique urbaine.



a



b

c

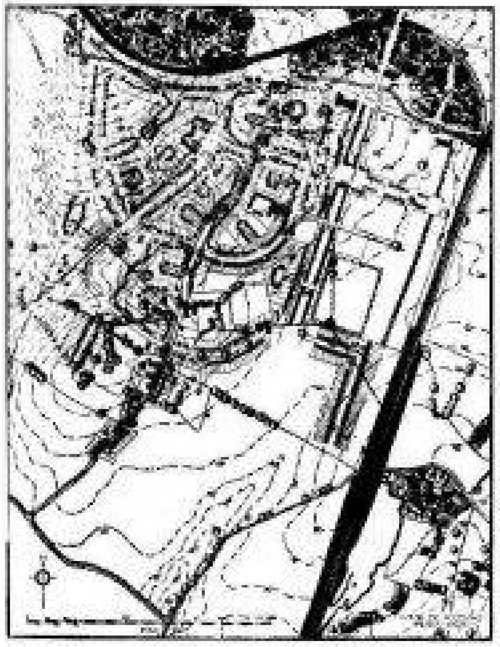
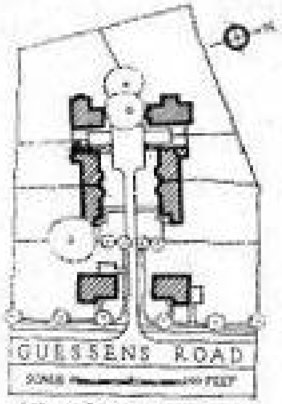
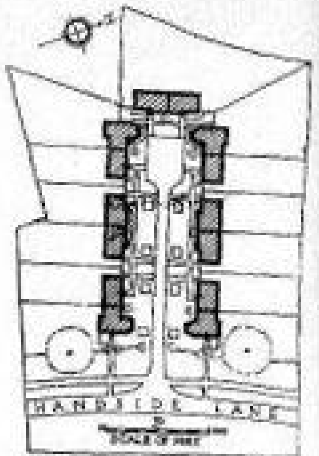


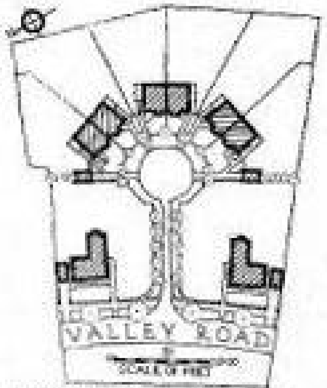
Fig. 14.
WELWYN GARDEN CITY : la prise en compte du site dans le plan de Louis de Soissons.
a. Le site initial caractérisé par la coupure de la voie ferrée à l'Est, la rupture du relief à l'Ouest, les bois et l'arc de cercle des voies au Nord. Un chemin dessert deux fermes.
b. Le plan de Louis de Soissons. La grande composition « Beaux-Arts » marquée par la séquence porte de ville/rond-point/ Parkway/centre et ramenant à l'Est sur la gare se combine, selon les principes d'Unwin, avec l'aménagement pittoresque des rues secondaires et des closes. Le tracé des anciens chemins, les haies d'arbres, les bâtiments des fermes sont conservés et intégrés à la cité-jardin.
c. La réalisation en 1924. Dès le début de la construction l'incapacité à traiter le centre apparaît, de même que le dérapage du grand axe qui ne joue toujours pas le rôle structurant que lui accordait la composition initiale.



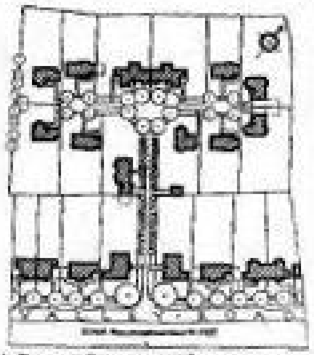
A Small Cul-de-sac with existing Trees as a Terminal Feature



Closed Quadrangle Treatment of Pairs of Houses, with Open Development in Front



A Small Cul-de-sac with an Open Effect



A T-shaped Cul-de-sac on Land higher than the Road in which a certain Picturesque Effect is aimed at

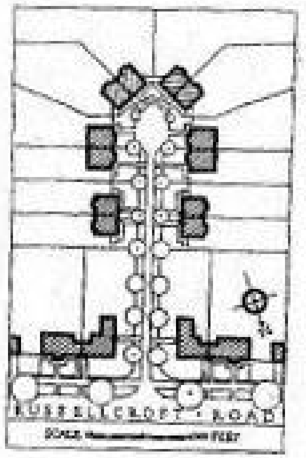


Fig. 15. **WELWYN GARDEN CITY : variations typologiques sur le thème du close.** La comparaison avec les variations présentées par Unwin met en évidence l'éclatement de l'espace central. Le close n'est plus la réinterprétation de la cour du manoir ou de la ferme, mais une manière de grouper une série de pavillons jumelés.

Barrière, limite, borne

Comme à Hampstead, la ville est bornée. Le passage de la campagne à la ville s'effectue par des portes au traitement spécifique : rangée d'arbres signalant l'approche de lieux habités, puis place et bâtiments denses annonçant la ville.

Ainsi Louis de Soisson utilise systématiquement les outils de mise en forme urbaine qu'Unwin avait expérimentés à Hampstead. Et, en évitant de multiplier les effets pittoresques et les essais sur les closes, il superpose deux visions de la ville : celle de la ville « médiévale », et sa grande variété, et celle de la ville « classique », avec sa rigueur et son unité rassurante. Cette superposition opère ainsi la hiérarchie nécessaire entre le centre et les quartiers d'habitations. Le quartier Sud/Ouest (quartier du côté de la gare), formalise clairement ce jeu entre deux discours urbains et les conflits qu'il fait apparaître; l'avenue centrale (the Parkway), coupure verte entre des éléments n'ayant pas les mêmes systèmes de référence, est ainsi un espace tampon, zone de relation ou d'opposition entre deux « quartiers ».

Ce système d'opposition aurait pu être efficace si une erreur d'échelle n'avait pas transformé l'avenue en parc. Il y a maintenant plusieurs villes, ou plutôt une ville aux éléments éclatés. L'application brutale du schéma, avec comme conséquence l'absence de superposition entre « zone » (c'est déjà du zoning), rend dérisoires les efforts pour créer une hiérarchie morphologique claire.

La réalisation opère encore une réduction importante : d'abord l'extension au-delà des limites décidées par Louis de Soisson et Howard, extension qui pour des raisons économiques se fit rapidement et sans tenir compte de la logique originelle, rend caduque la notion de barrière et d'entrée. Mais le plus regrettable est la disparition, au cours de la réalisation, d'un niveau de la mise en forme dans l'utilisation lourdement systématique du close comme unité d'intervention. Ainsi, le manque d'attention porté au niveau local (privé) réduit le close à une impasse, souvent soumis à des considérations de géométrie globales, et la plupart du temps mutilé de sa caractéristique principale : l'existence d'un espace semi-public fortement marqué par rapport à l'espace public et par rapport à l'espace privé. Le close ne témoigne alors plus que de la disparition de la rue.

Le close : poursuite et réduction d'un type

Deux closes dessinés par Louis de Soisson : Handside Walk et The Quadringle. Ces deux closes forment avec la petite place triangulaire sur laquelle ils débouchent, l'ensemble qui, à Welwyn, fait le plus de concession au pittoresque. Pittoresque qui est peut-être la conséquence de l'utilisation par Louis de Soisson du chemin et des arbres existants.

— Handside Walk est un *close* rectangulaire, bien ouvert sur la rue, formé de maisons accolées deux à deux et fermé au fond par deux maisons situées de chaque côté de l'axe médian. Les maisons sont séparées par des jardins.
— The Quadringle est un rectangle organisé autour d'un très bel arbre qui existait avant la construction de la cité-jardin. Ce rectangle est formé de maisons isolées, séparées par des jardins, et est fermé par deux groupes de deux maisons accolées.

Ici, contrairement à Hampstead où une attention particulière avait été portée à la différenciation devant/derrière, il existait à l'origine une certaine perméabilité de l'espace. En effet, aucun mur ne venait lier les maisons dans the Quadringle, et même les jardins de derrière des deux premières maisons de Handside Walk étaient vus directement de la route. Les modifications que vont provoquer ces lacunes nous semblent significatives.

The Quadringle : toute la façade intérieure a été rendue continue par la construction de garages, appentis et murs. Si la construction de garages peut s'expliquer facilement par l'apparition et la généralisation de l'automobile dans l'ensemble de la population anglaise, l'origine des appentis et surtout des murs ne peut être de même nature. L'espace de devant ainsi délimité semble être l'enjeu du même type d'appropriation collective que celle déjà observée à Hampstead, avec le glissement qu'induit la différence de population. Ceci est d'ailleurs plus manifeste à Handside Walk (45).

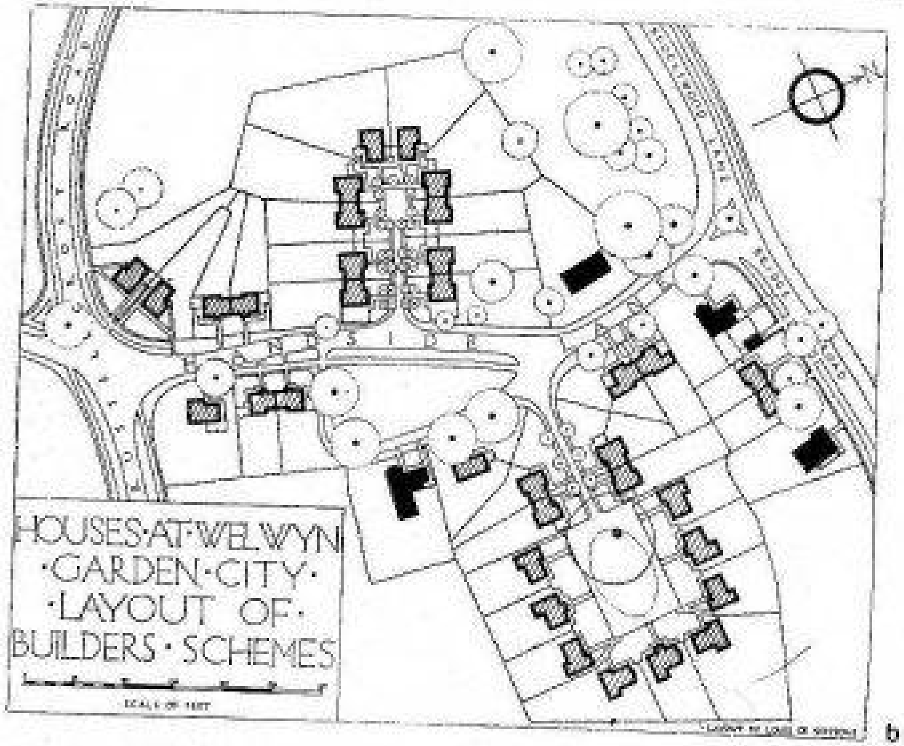
Handside Walk : on observe à Handside Walk le même phénomène de fermeture de l'espace qu'au Quadringle. Il est même assez remarquable de voir comment une haie d'arbrisseaux empêche toute communication visuelle entre la rue et les jardins de derrière des deux maisons formant l'entrée du *close*. Cette haie a pour effet secondaire de fermer tout le *close*, et l'espace intérieur semble être le lieu d'une très forte appropriation collective. (A titre anecdotique, l'auteur de ces lignes n'a pas osé

pénétrer dans ce close, ayant l'impression de déranger une intimité particulière.) Cette observation est à rapprocher de celle que fait Wilmott pour Dagenham, où il met en évidence l'existence de certaines pratiques collectives à l'intérieur de certains closes (46). Il est alors tentant de mettre en relation la morphologie particulière du *close* avec ce type de pratique collective. L'espace fermé du *close* forme du moins un support particulièrement apte à focaliser ces pratiques de groupe en latence dans la culture anglaise (voir à ce propos les études de Wilmott sur la matrilocalité).

Ce qui est ici assez clair, et qui confirme les observations faites à Hampstead, c'est la nécessaire existence d'une différenciation spatiale permettant une pratique différenciée (de type privé/public). Lorsque l'espace ne tient pas compte de cette nécessité, l'habitant modifie son espace en conséquence, lorsque cela est possible. Cela veut dire aussi que l'une des qualités de l'espace proposé à Welwyn, c'est de permettre ces modifications.

Le close : de l'espace public à l'espace privé

Réduire l'îlot au close peut paraître arbitraire : en effet, aussi bien à Welwyn qu'à Hampstead, l'îlot existe au-delà du close. Mais le close introduit une nouvelle hiérarchie par rapport à l'îlot traditionnel : l'espace semi-public de l'impasse produit un niveau de relation et des pratiques inhabituelles. Le recul que prend l'espace de devant vis-à-vis de la ville est fondamental : le close a une certaine autonomie, et il est tentant de le considérer comme une unité. A Hampstead comme à Welwyn, l'îlot est la combinaison de parcelles individuelles et de closes. Cette combinaison obéit en premier lieu aux règles générales : la densité, le cheminement. En deuxième lieu, elle tente de respecter la différenciation public/privé. C'est à ce niveau que le close opère sa division : fonctionnant comme unité, l'espace intérieur du close s'oppose à l'espace spécifiquement public de la rue par une fermeture particulière : rétrecissement, haie ou même porte. Et l'opposition public/privé fonctionne de nouveau à l'intérieur du close, mais avec les réductions qu'impose une appropriation collective de cet intérieur. Ainsi le close soustrait à la rue toute une série de pratiques signifiantes, la réduisant au rôle technique de voirie permettant les déplacements. (D'ailleurs les outils que développe



b

Fig. 16. **WELWYN GARDEN CITY : the Quadringle et Handside walk.**
a. The Quadringle, vue intérieure du close.
b. Plan initial.

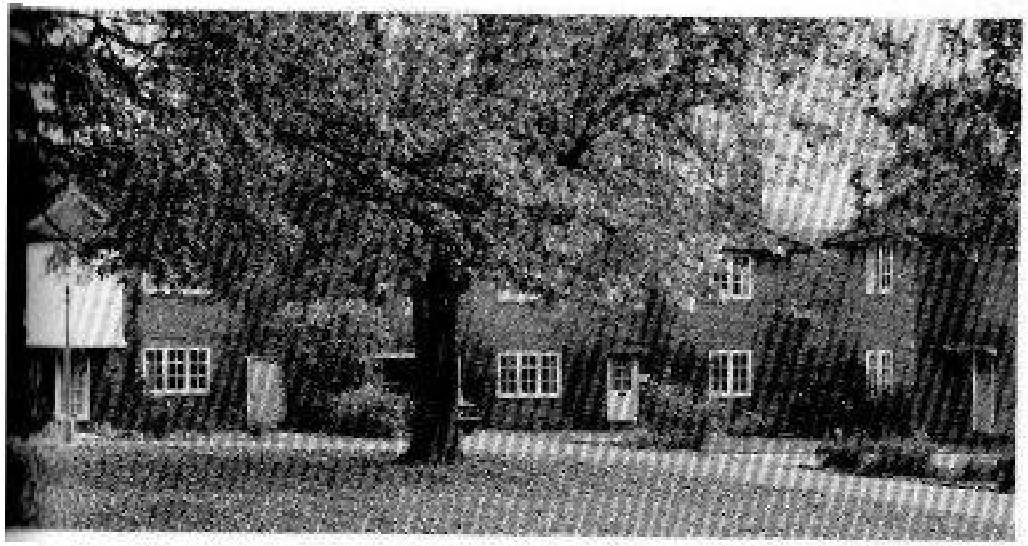


Fig. 17. Schéma de l'état actuel mettant en évidence les additions. La construction, entre les maisons, de garages, d'appentis ou de murs (en noir) restitue la continuité de la clôture entre l'espace du close et les jardins arrières.

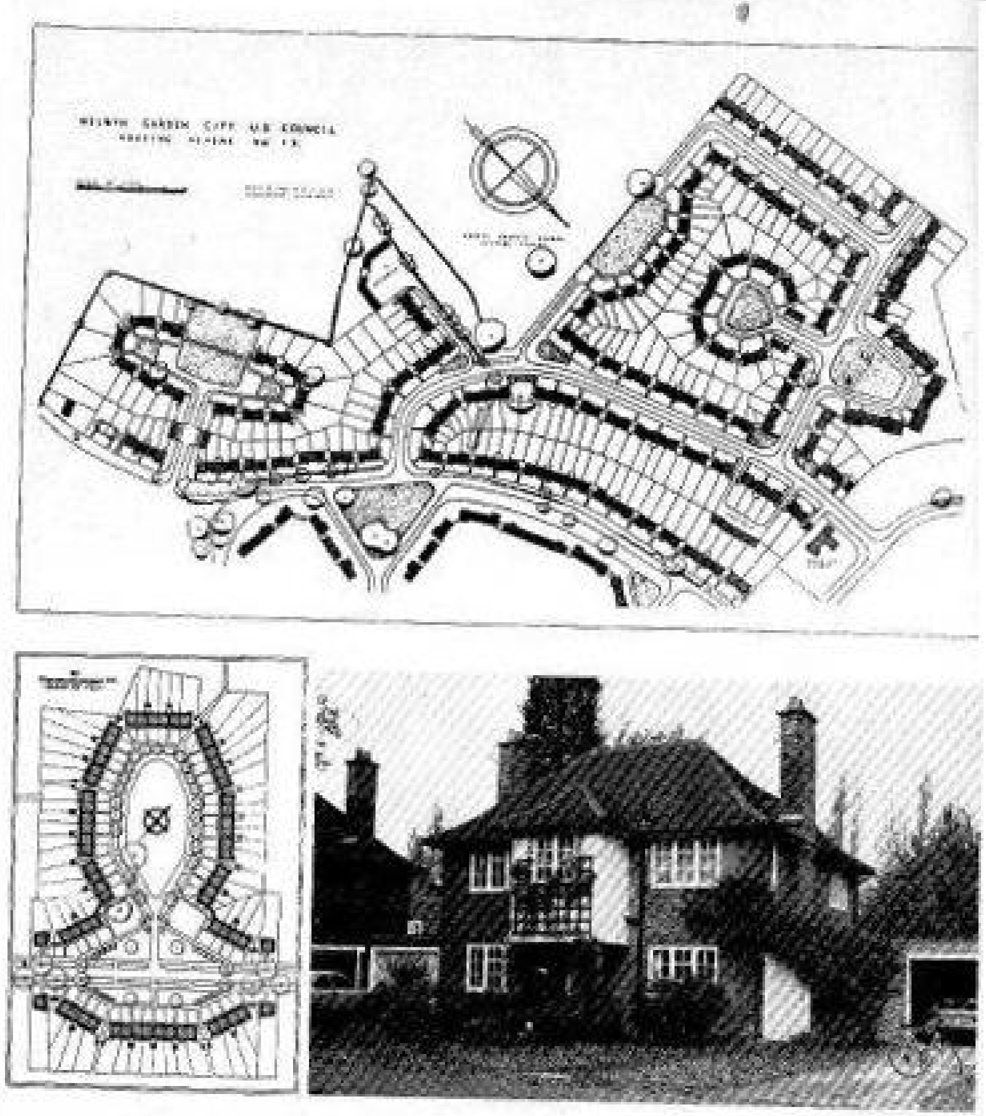


Fig. 18. WELWYN GARDEN CITY : le close,poursuite et réduction du type. L'accroissement des dimensions et la répétition de groupements de maisons identiques, les mêmes dans les closes que sur les rues voisines, fait perdre à ce dernier son caractère spécifique. La cité-jardin dérape dans le lotissement pittoresque de maisons jumelées.

Unwin pour la mise en forme de la rue font essentiellement référence au déplacement-cheminement : blocage des vues, retraits, animation de la rue : le plus souvent l'espace de devant est introduit dans une composition globale.) Si cette réduction n'est pas le fait du close, on peut remarquer qu'il en est le témoin le plus ostensible. Accaparant un certain nombre de pratiques, les réduisant et les transformant, le close formalise bien cette privatisation de l'espace qui suit la privatisation des modes de vie, aussi bien en Angleterre qu'en France. Et les regroupements qu'il induit, surtout d'ailleurs parmi les classes les plus défavorisées, où le groupe est une extension pratiquement et culturellement vitale de la famille, ne contredisent pas cette affirmation : limités au close, ils sont plutôt le reflet de son autonomie particulière.

Mais, au-delà du close ou plutôt avec le close, Hampstead et Welwyn respectent les schémas d'opposition traditionnels : l'espace est encore différencié, il est encore appropriable et modifiable.

La cité-jardin accomplit à merveille la transition entre un espace privilégiant les lieux publics où le privé avait besoin de fortes structures et un espace privilégiant les lieux privés où l'espace public doit être organisé.

Ainsi la cité-jardin, par une mise en forme savante, exacerbant au sein de la culture anglaise le culte de la nature et sa réduction dans le jardin (et le jardinage), reportant sur la communauté de voisinage la vitalité des groupes, répond au besoin de l'urbanisation capitaliste, fournissant à la fois la réponse technique à la croissance urbaine et la réponse sociale à la nécessaire reproduction des modèles culturels bourgeois.

Chapitre 3

Les extensions d'Amsterdam 1913-1934

« La construction de maisons relève de la production en série. Pour trouver une solution valable, on doit recourir de nouveau aux îlots d'habitation, mais à une plus grande échelle qu'autrefois. »

H.P. BERLAGE

En fixant notre choix sur Amsterdam, nous poursuivons un double but : d'une part, saisir un des derniers moments de l'urbanisme traditionnel, d'autre part, mesurer la place prise par l'architecture dans cet urbanisme.

Urbanisme « traditionnel » qu'il ne s'agit pas d'opposer à « moderne » comme le fait Siegfried Giedion (47) prompt à rejeter tout ce qui ne porte pas la marque des CIAM. Moderne et même progressiste, le développement d'Amsterdam l'est par son objectif : la réalisation du logement de masse (le plan Sud à lui seul représente environ 12 000 logements), autant que par les moyens mis en œuvre : municipalisation des sols, planification à long terme, etc. Mais ces nouveautés ne se font pas au mépris de la ville existante. Ni dans les plans d'ensemble, ni dans le traitement du détail, la référence à la ville n'est oubliée.

La part de l'architecture est ici primordiale, obsédante parfois. Cet aspect généralement négligé vaut que l'on s'y arrête. Plus que le plan de Berlage abondamment commenté, c'est « l'école d'Amsterdam » qui nous intéresse, ce mouvement décrié par le Stijl et oublié par les historiens qui n'y voient que la version hollandaise et attardée du Jugendstijl (48).

Au-delà des jeux de briques et du décor, le travail de l'école d'Amsterdam nous apparaît bien plus comme une suite d'expérimentations sur l'îlot à partir d'une réflexion sur les cellules d'habitation et leur combinaison (49). Ainsi posée, l'étude ne se réduit plus à une discussion stylistique, mais met en lumière le problème d'une architecture urbaine où la façade n'est pas la simple révélation d'un dedans mais le lieu d'un conflit, d'un compromis entre deux échelles, celle du logement et celle de la ville.

Pour illustrer notre recherche, nous avons résolu, après une investigation assez complète des réalisations urbanistiques de la période 1910-1940, de nous limiter à ces deux secteurs.

L'un, modeste, est celui de Spaarndammerbuurt, l'autre plus vaste est l'extension Sud réalisée d'après le plan de Berlage de 1917.

En effet, les quartiers Est (Insulinde) et Ouest (Mercator plein, Hofweg) ne font que confirmer avec des particularités les observations recueillies dans les secteurs choisis. Quant aux cités-jardins Nord (Buiksloterham, Nieuwendammerham) ou Sud-Est (Watergraafsmeer) bien qu'offrant l'intérêt de comparaison avec celles de Londres, elles nous ont semblé en marge de l'interrogation sur l'ilot qui est la nôtre ici et ne présentent pas le caractère d'expérience historique des cités-jardins anglaises dont elles sont issues.

Les particularités de l'Urbanisme à Amsterdam

Démographie et logement à Amsterdam au XIX^e^ siècle

De 1850 à 1920 et sortant d'une grande période de stagnation économique, Amsterdam voit sa population multipliée par trois, passant de 230 000 à 690 000 habitants. Le redéveloppement du commerce colonial se conjugue aux premiers effets de l'industrialisation pour rendre aux Pays-Bas une prospérité que le siècle précédent, dominé par les guerres maritimes avec l'Angleterre, puis par le blocus de Napoléon I^er^, lui avait refusée (50).

Pour profiter de cet essort, la ville d'Amsterdam devra d'abord moderniser son port que l'ensablement du Zuiderzee rend difficilement praticable. Si le canal de la Hollande septentrionale (canal du Helder)

achevé en 1825, mais réalisé avec un gabarit trop petit, ne produit pas les effets escomptés, celui de la mer du Nord (d'Amsterdam à Ijmuiden), réalisé de 1865 à 1875, marque véritablement le point de départ de la modernisation de la ville, sanctionné par le plan de l'ingénieur Kalf en 1875, premier plan d'extension depuis les trois canaux (51); en effet, la ville n'a pratiquement pas augmenté de population depuis le XVII^e^ siècle, et celle-ci se loge toujours dans le périmètre de la ville ancienne. Compte tenu des contraintes propres à la Hollande, Kalf prévoit un développement en couronne autour de l'agglomération et utilise largement pour le tracé des voies la trame d'irrigation du parcellaire rural préexistant, sanctionnant l'abandon du dessin radioconcentrique au profit d'une opposition entre deux directions orthogonales. Exclusivement préoccupé de viabilité, il laisse la construction des bâtiments aux mains de spéculateurs. La conséquence en est une opposition entre les quartiers de la bourgeoisie principalement localisés autour du Vondelpark (entrepris par initiative privée en 1863) et les quartiers ouvriers.

Ceux-ci, malgré quelques parcs nettement plus petits : Oosterpark, Sarphatipark, représentent des lotissements spéculatifs où la rentabilité maximum est recherchée, avec, comme conséquence, des logements très exigus (20 m² au total) : une pièce par famille, à simple orientation avec des boxes où sont placés les lits, avec un recoin pour la cuisine, connus sous le nom de logements « à alcôves ».

Les quartiers de Spaarndammerbuurt, Staatliedesbuurt, Kinker, Dapperbuurt, Pijp et Oosterparkbuurt, édifiés ainsi, occupent peu à peu toute la surface restée libre entre l'enceinte des trois canaux et la limite du territoire communal. L'accroissement démographique se poursuivant, la densification des logements populaires devient extrême, avec, comme conséquence, dans les vieux quartiers, la réalisation de logements de fortune dans les cours (logements intercalaires), dans les nouveaux, la surpopulation de cellules déja exiguës, dans les deux cas, l'utilisation de tous les espaces disponibles : combles, caves, etc.

Quelques sociétés philantropiques à partir de 1852, puis des coopératives ouvrières à partir de 1868 tentèrent de remédier à ces conditions. Parmi elles, les coopératives « Rochdale », « Eigen Haard », « Eigen Woningen », « De Dageraad » que l'on retrouvera dans le plan Sud. Mais malgré une aide de la municipalité, les réalisations ne devaient pas atteindre un volume en rapport avec l'ampleur du problème.

Cette situation qui se retrouve dans les principales villes hollandaises à la même époque ne pouvait trouver une solution sans la prise en charge par les pouvoirs publics. Celle-ci intervint sous deux formes.

Par une action municipale à partir de 1896; en même temps qu'elle accroît son territoire, notamment dans la zone Sud de la ville, la municipalité prend des mesures en faveur du logement social : dons de terrains pour la construction d'habitations populaires, études de projets par les services techniques et l'architecte municipal. Cette action va de pair avec un ensemble de décisions destinées à freiner la spéculation foncière, notamment la ville engage l'acquisition systématique de terrains de façon à pouvoir peser sur le marché immobilier, et elle instaure à l'exemple de l'Angleterre un système de bail emphytéotique.

Par une action gouvernementale et parlementaire qui aboutit en 1901 au vote de la *Loi sur l'habitation : la « Woningwet »* accompagnée des crédits nécessaires à son application immédiate. Dès 1902, les communes de plus de 10 000 habitants ont le droit, le devoir et les moyens sous forme de prêts à 50 ou 75 ans et de subventions de l'État :

— d'établir des plans d'extension,
— d'exproprier les terrains occupés par des logements insalubres, et d'acquérir les superficies nécessaires à la construction de logements populaires;
— de construire directement ou par l'intermédiaire d'associations reconnues (coopératives ouvrières, sociétés d'habitations à bon marché), et de gérer les logements sociaux (52).

Parallèlement, des mesures furent prises à Amsterdam pour aider les sociétés de construction de logements populaires sous forme de subventions à la construction et de subventions à la gestion (1916). Malgré ces mesures, et malgré la construction de 40 000 logements en dix-huit ans (1906-1924), la municipalité estimait un manque de 15 000 logements en 1924, soit près de 10 % de la population continuant à utiliser les « logements à alcôves » ou les « logements-caves ».

Contraintes techniques et conditions foncières de l'urbanisme à Amsterdam

La pression démographique et la prise en compte du logement populaire par les pouvoirs publics sont à l'origine, nous l'avons vu, de la Loi sur l'Habitation. Si cette loi dont tout le monde s'accorde à noter le

caractère progressiste, définit un cadre favorable à la construction de logements et à la maîtrise du développement urbain, on ne peut comprendre les modalités pratiques de son application sans prendre en compte les contraintes techniques propres à l'urbanisme hollandais, contraintes qui ont, à Amsterdam, donné aux problèmes fonciers un caractère particulier.

Le problème du sol vient en premier : Amsterdam comme de nombreuses autres villes des Pays-Bas, est située au-dessous du niveau de la mer. C'est-à-dire que non seulement la construction des bâtiments, mais l'existence même du sol passe par des techniques particulières. Le terrain est gagné petit à petit par drainage et asséchage des marécages (polders) en isolant successivement des parties par des digues (dams). Ces terres d'abord cultivées, puis, dans la période qui nous intéresse, construites, portent la marque de leur patiente stabilisation inscrite dans le tracé des canaux et des rigoles de drainage (53). La sécurité d'un territoire dépend de la solidité de chaque élément; elle nécessite un contrôle rigoureux de la part des autorités municipales. Il faut surveiller constamment les digues dont la rupture entraîne en quelques heures, l'inondation de centaines d'hectares. Il faut contrôler avant la construction que les sols sont suffisamment stabilisés; un minimum de cinq années est indispensable entre la mise hors eau et la construction de bâtiments.

Le problème de l'eau et de l'assainissement vient ensuite. Il faut assurer quotidiennement au moyen d'un système d'écluses compliqué le renouvellement des eaux de la ville : à Amsterdam, les canaux qui recueillent les eaux usées et les ordures ménagères sont assainis chaque jour par l'eau du Zuiderzee. Le premier système d'égoût, réservé aux eaux vannes date de 1870 et ne concerne que les quartiers neufs; la décision d'établir un réseau d'ensemble pour toutes les eaux usées et de raccorder à ce réseau les canaux du vieux centre date de 1907. Jusque-là, il faut à chaque marée coordonner l'action de multiples écluses de façon à retenir l'eau fraîche au moment du flux, à l'introduire progressivement dans les canaux selon un circuit déterminé, puis à rejeter l'eau polluée dans l'Ij au moment du reflux. De plus, il faut isoler l'Amstel pour empêcher que l'eau salée du Zuiderzee ne remonte à marée haute dans le fleuve et n'atteigne en amont de la ville les terrains maraîchers et agricoles (la fermeture du Zuiderzee n'est achevée qu'en 1932, l'écluse qui isole l'Ij du Zuiderzee à la suite du plan Kalf).

Tout ceci a exigé la création de services techniques compétents pour assurer l'entretien des ouvrages; par le biais de ces services, la municipalité contrôle, depuis plusieurs siècles, le sol. La nature du terrain oblige à l'organisation et interdit de laisser à l'initiative individuelle la décision de l'implantation des bâtiments. Les difficultés rencontrées pour viabiliser le sol incitent à concentrer les constructions, leur groupement garantissant leur solidité.

La structure urbaine qui en résulte est très claire : tissu dense découpé par un réseau de canaux fortement hiérarchisés permettant une distribution économique et logique de l'espace. La typologie des bâtiments est simple. Hormis quelques édifices publics bâtis en pierre, la construction utilise les matériaux locaux : bois et brique. La trame des bâtiments, fixée par la portée d'une poutre en bois, est étroite (entre 4 et 5 m). Le bon sol est atteint à travers une dizaine de mètres de sable et de vase, les fondations par pieux permettent la concentration des charges. On voit donc apparaître très tôt un type de construction en hauteur qui se perpétuera, à quelques variations stylistiques près, jusqu'au début du XXe siècle. Il répond à l'ensemble des fonctions courantes : habitation, négoce et entrepôts de marchandises, commerce et artisanat. Le pignon sur la rue avec sa poutre et sa poulie permet l'accès des marchandises dans les greniers aussi bien que celui des objets et des meubles dans les logements, les escaliers étroits et raides ne servant qu'aux personnes. Comme la stabilité de chaque bâtiment dépend de la solidité de ses voisins, la construction et en particulier les fondations font l'objet depuis le XVIIe siècle d'un contrôle de la part d'une commission municipale.

Les bâtiments plus particuliers : grands docks au XVIIIe et au XIXe siècles, logements des collectivités (les béguinages) n'échappent pas à la règle et procèdent par addition d'éléments identiques. Le même processus engendre aussi bien les réalisations banales que les équipements plus spécialisés à l'exception des édifices de prestige; et il n'y a pas de différence de structure entre une somme de bâtiments relevant de l'initiative privée et un ensemble projeté d'un seul bloc. Les logements spéculatifs de la fin du XIXe siècle, les « revolutiebouw » que l'on peut encore observer dans les quartiers de Pijp et de Dapper en offrent un exemple.

On comprend que dans un tel contexte, l'application de la loi de 1901 ait pu se faire relativement rapidement, les esprits étant préparés plus qu'ailleurs à accepter une autorité municipale qui ne faisait qu'accroître son rôle traditionnel. D'ailleurs avant même la promulgation de la loi, la municipalité d'Amsterdam avait pris des mesures qui devaient en faciliter l'application, en passant progressivement du contrôle des travaux de viabilisation des terrains à la prise en charge complète de leur exécution.

L'année 1896 est importante à cet égard. Devant l'ampleur des travaux à effectuer, conséquence du développement économique et démographique, Amsterdam augmente son territoire. Le 1er mai 1896 avec l'annexion de Nieuwer-Amstel, la superficie d'Amsterdam passe de 3 250 à 4 630 hectares. (Le « plan de Berlage » dont l'étude commence en 1903, correspond d'abord à l'urbanisation de ce nouveau territoire) (54). La même année, la ville introduit le système du bail emphytéotique. C'est-à-dire qu'elle conserve la propriété des sols qu'elle a contribué à rendre constructibles, jugeant que dans une période d'augmentation du prix des terrains, la valorisation apportée par les travaux de viabilisation doit profiter à la collectivité, représentée par la municipalité, plutôt que contribuer au profit privé. Dans le même temps, la ville prend en gestion directe un certain nombre d'entreprises, jadis exploitées par des particuliers, comme les services de distribution des eaux, du téléphone, du gaz et les compagnies de transport en commun. C'est dire que la décision pour l'autorité municipale de gérer directement l'urbanisation sous toutes ses formes, se trouvera confirmée par la possibilité, avec la Loi sur l'Habitation, de prendre en charge également le logement.

Spaarndammerbuurt : une expérience exemplaire

Le quartier de Spaarndammerbuurt représente, dans l'extension d'Amsterdam à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle, un exemple intéressant.

Triangle enclavé entre les docks Ouest du port et la voie du chemin de fer d'Amsterdam à Harlem (1839), il s'inscrit dans le développement des quartiers ouvriers lié au plan de 1875. La première partie construite, au sud de Spaarndammerstraat reproduit le type habituel des immeubles ouvriers de l'époque, assez semblables à ceux que l'on peut observer dans les autres quartiers ouvriers (Dopperbuurt, Pijp, etc.), la municipalité fixe les voies, selon le plan de Kalf, tandis que la réalisation des bâtiments, laissée à l'initiative privée, est le domaine des « revolutie-

bouwers », petits entrepreneurs qui assurent dans la seconde moitié du XIXe siècle la majorité de la construction de logements populaires sur la base d'une spéculation maximale. Pendant plusieurs années, la partie Nord-Ouest du triangle reste vide. En 1881, la création de la gare centrale par P.J.H. Cuypers (1827-1921), l'architecte du Rijksmuseum, et A.L. van Gendt entraîne la prolongation de la ligne et accentue l'isolement du quartier qui pouvait jusque-là être considéré comme un prolongement du Jordaan et c'est vraisemblablement la réorganisation du port d'Amsterdam en 1910 et son extension vers l'ouest qui entraînent l'achèvement de l'urbanisation du quartier. Cette partie, la seule qui nous intéresse ici, se réalise dans des conditions très différentes des îlots antérieurs puisque la « Woningwet », la Loi sur l'Habitation, votée en 1901, est appliquée depuis 1905. Il semble que l'on ait profité, consciemment ou non, de cette occasion pour expérimenter à une échelle modeste les solutions qui seront appliquées massivement par la suite dans la réalisation du plan de Berlage. Le premier indice de ce que nous avançons est le choix des architectes.

Deux sont dans la lignée directe de Berlage et appartiennent au groupe Architectura et Amicitia, H.J.M. Walenkamp (1871-1933) qui construit en 1919 l'ensemble de Zaanhof et K.P.C. de Bazel (1869-1923), architecte expérimenté qui apparaît comme le second de Berlage dans la lutte pour imposer une architecture moderne à Amsterdam et construit l'ensemble de logements de Spaarndammerdijk/Uitgeestraat et Zaandammerplein.

Mais l'ensemble réalisé en premier autour de Spaarndammerplantsoen est l'œuvre d'un architecte beaucoup plus jeune dont c'est la première grosse commande : Michel de Klerk (1884-1923). Celui qui deviendra le chef de file de « l'école d'Amsterdam » a déjà retenu l'attention par sa participation au projet de la Scheepvaarthuis (1911) avec J.M. van der Mey (1878-1948) et P.L. Kramer (1881-1961).

Il a réalisé pour un client privé un petit immeuble de rapport près du Vonderpark (J. Vermeerplein). C'est pour ce même client, l'entrepreneur K. Hille qu'il dresse en 1913, les plans d'un immeuble de logements sociaux en bordure de Spaarndammerplantsoen, première partie d'un ensemble plus vaste. Les difficultés économiques dues à la guerre de 1914 amèneront la coopérative Eigen Haard à reprendre et à poursuivre l'opération, mais elle conservera comme architecte M. de Klerk. Dans sa désignation, apparaît donc le dessein de lier la réalisation du logement

social, dans les conditions prévues par la loi de 1901, et l'expérimentation en architecture.

De fait, davantage encore que la Scheepvaarthuis qui reste marquée par les influences du Jugendstijl, les réalisations de Klerk à Spaarndammerbuurt constituent le premier *manifeste construit* de « l'école d'Amsterdam », sa première référence. Et c'est à l'équipe de Klerk, Kramer, que sera confié dès 1920 un des tous premiers ensembles du plan sud : de Dageraad, ce qui marque là encore la volonté de Berlage et des autorités municipales, d'associer, cette fois à grande échelle, le développement de la ville et la réalisation de logements sociaux à la définition d'une architecture nouvelle. Il faut rappeler ici le rôle joué par le cercle théosophique « Architectura et Amicitia » dont la direction est assurée de 1893 à 1917 par Bauer, Kromhout, de Bazel, Walenkamp et Lauweriks. Cette génération, de quinze à vingt ans plus âgée que l'École d'Amsterdam est souvent qualifiée d'École de Berlage. Imprégné des idéaux socialisants des Arts and Crafts, lié aux mouvements théosophiques allemands et américains, ce groupe mène une triple action :

- de diffusion de la culture architecturale, à travers son journal « Architectura » dont « Wendingen » prendra la suite en 1918, par l'organisation de conférences, voyages, débats, etc ;
- de réorganisation de la profession avec la création du BNA (Union des Architectes Néerlandais) dont de Bazel sera le premier président ;
- d'entrée dans les institutions municipales (services techniques et commissions d'architecture), favorisée par l'arrivée du SDAP (socialistes) à la mairie en 1902.

Les architectes de l'École d'Amsterdam dont les leaders sont également théosophes, tout naturellement, prendront progressivement ces places à partir de 1912-1917 (55).

Architecture et espace urbain

L'examen des étapes de réalisation du quartier est riche d'enseignements. Le plan de Kalf, sommaire, reprenait pour le tracé des voies principales les directions des canaux du parcellaire rural (irrigation, drainage) et définissait le cadre du lotissement spéculatif, réalisé de 1875 à 1877 en même temps que l'extension des docks. L'axe du quartier, la

Spaarndammerstraat, construit sur la partie nord-est de la digue, sépare le quartier en deux parties, docks au nord auxquels se mêlent quelques habitations et lotissement au sud.

Avec l'extension du port en 1910, la municipalité décide d'achever la construction du quartier afin d'y réaliser des logements pour les classes les plus défavorisées (56).

Le terrain disponible, limité au sud-ouest par la voie ferrée et au nord par la digue, sera occupé d'une façon tout à fait différente du lotissement de 1875. A la répétition d'îlot minimum sur une trame régulière est opposée une réflexion des architectes pour marquer dans l'espace urbain des différences, pour signifier les lieux.

Un premier niveau de cette réflexion touche l'organisation des voies et la répartition des équipements. Le nouveau centre du quartier est marqué par une place (Spaarndammerplantsoen), réalisée par de Klerk entre 1914 et 1917. Axée sur la Knollendamstraat, elle introduit une direction perpendiculaire à l'axe d'origine (Spaarndammerstraat) (57) et amorce un déplacement du centre de gravité du quartier. L'implantation des commerces (sur Oostzaanstraat) et de nouveaux équipements (sur Oostzaanstraat, Hembrugstraat et Wormerstraat) confirme, au plan de la pratique, la modification de la structure du quartier.

Les différences peuvent se résumer dans le tableau suivant :

vieux centre	nouveau centre
rue	place
prédominance des commerces	prédominance des équipements publics (poste, école)

Un second niveau de réflexion concerne la qualité des espaces urbains ainsi déterminés. Par rapport aux constructions de la fin du XIXᵉ siècle, les réalisations de la période 1913-1921 représentent une innovation typologique certaine. L'îlot n'est plus pensé comme une unité interchangeable, conséquence d'un découpage basé sur l'assemblage de parcelles

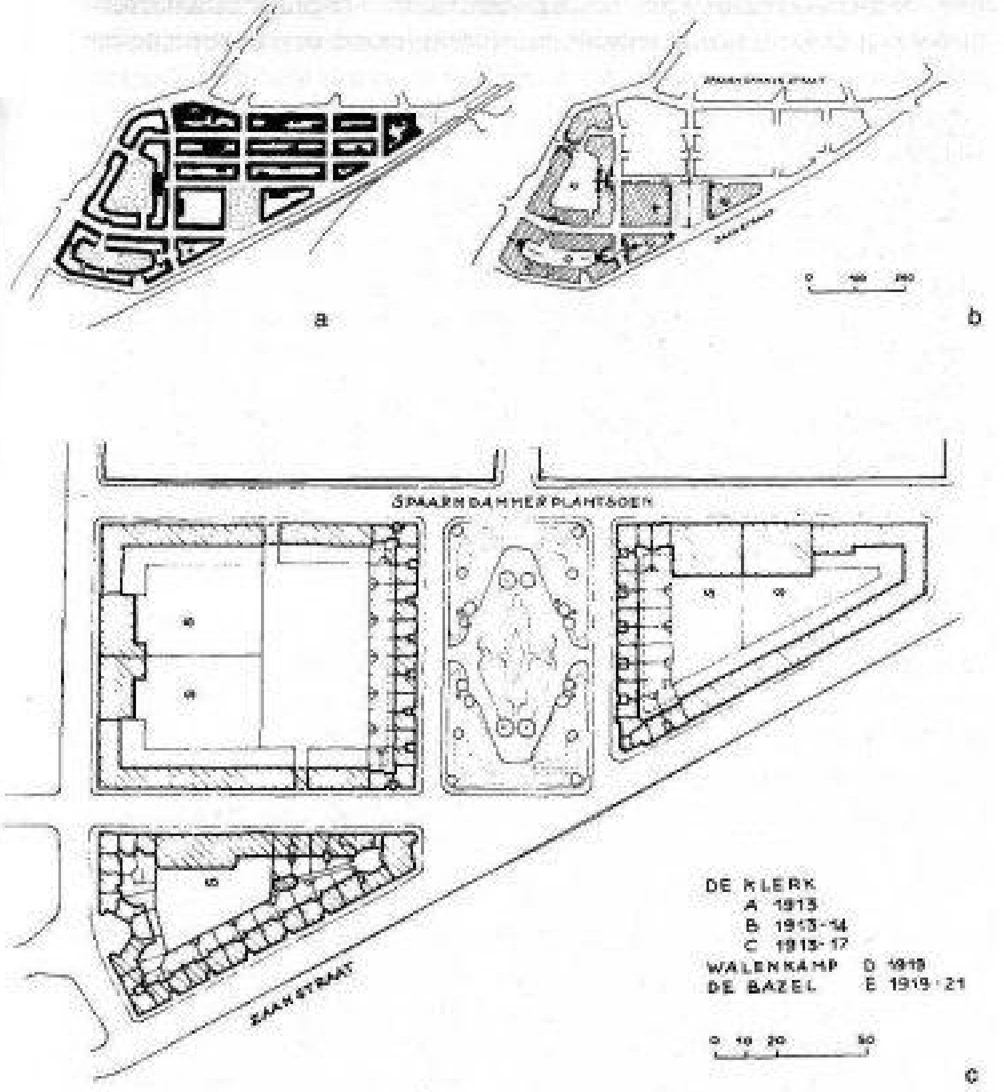


Fig. 19. **AMSTERDAM : Spaardammerbuurt.**
a. Ensemble du quartier, l'opposition entre la partie nord urbanisée au XIXᵉ siècle, et les îlots construits après 1913 révèle un changement important des conceptions en matière d'architecture urbaine.
b. Partie réalisée par les architectes M. de Klerk (A 1913, B 1913-1914, C 1913-1917) H.J.M. Walenkamp (D. 1919) et K.P.C. de Bazel (E 1919-1921).
c. Détail des îlots construits par M. de Klerk.

minimales affectées uniformément à des logements « à alcôves » avec éventuellement des rez-de-chaussée commerciaux (Spaarndammerstraat). Il devient l'organisation plus complexe d'une portion de territoire urbain assurant au plan morphologique la continuité du tissu marquant les points singuliers, permettant l'intégration de fonctions différentes (habitat, commerce, équipements) et créant des espaces variés.

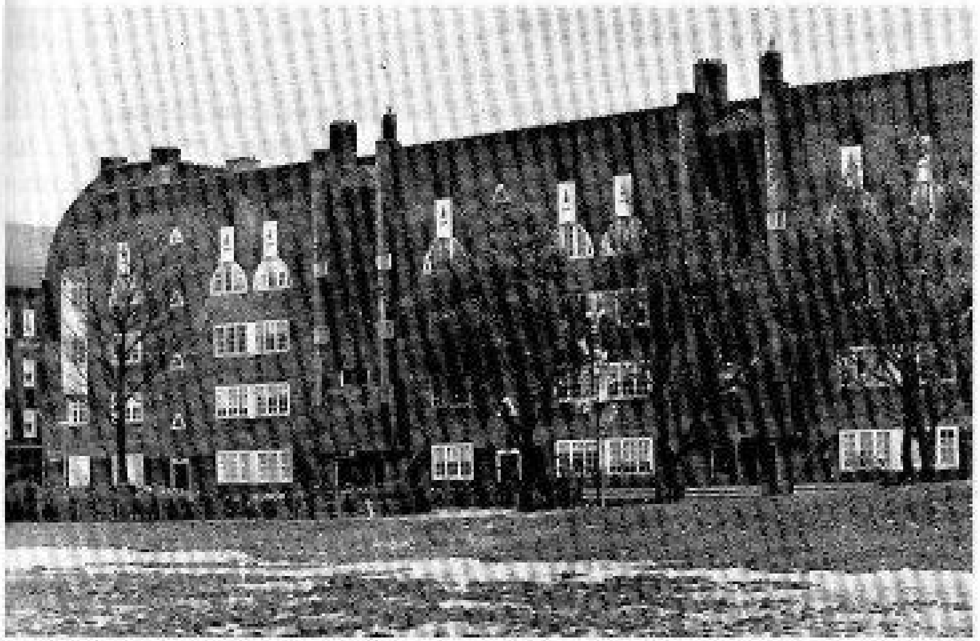
Le dessin des façades joue un rôle important. Dans les réalisations de l'école d'Amsterdam, les façades sont déterminées autant par les espaces extérieurs auxquels elles se réfèrent que par la disposition interne du bâtiment qu'elles clôturent, ce qui a pu faire traiter avec condescendance leurs auteurs « d'architectes de façades » par les tenants d'un « modernisme » rigide (Giedion, etc.). Le traitement monumental de la place l'affirme comme un lieu différent ; la poste en pointe de l'îlot délimité par Zaanstraat, Oost-Zaanstraat et Hembrugstraat joue le rôle de repère et « renvoie » à la place ; l'école technique, dans l'axe de Krommeniestraat, borne la perspective et, monument/équipement à l'échelle du quartier, s'affirme différente des écoles primaires insérées dans les îlots voisins.

Enfin le rapport entre les îlots est marqué par des symétries communes, des inflexions, des correspondances qui dénotent que la conscience des points singuliers n'est pas le fait d'un concepteur isolé mais la conséquence d'un consensus. Il n'est qu'à observer comment l'entrée de la Zaanhof (architecte Walenkamp) s'articule sur Hembrugstraat avec la partie concave de l'îlot de de Klerk, ou les raccords des îlots de de Bazel (autour de Zaandammerplein) avec les rues et les îlots voisins.

Il convient de noter ici, en anticipant sur la suite, combien l'examen des œuvres amène à porter sur les architectes de « l'école d'Amsterdam » un jugement bien différent de celui qui a généralement cours. De Klerk, en particulier, est le plus souvent présenté comme un artiste à la sensibilité exacerbée, enfermé dans une sorte de délire formel, et les historiens ne retiennent guère de son architecture que l'exubérance, les silhouettes insolites, les appareillages de briques compliqués.

Certes, cela existe ; mais l'image d'un individualiste solitaire à la Gaudi risque de masquer la réalité, faite d'une immense modestie. Modestie de l'architecte vis-à-vis de la situation urbaine.

Les fantaisies de de Klerk, de Kramer ou de Wijdeveld sont toujours



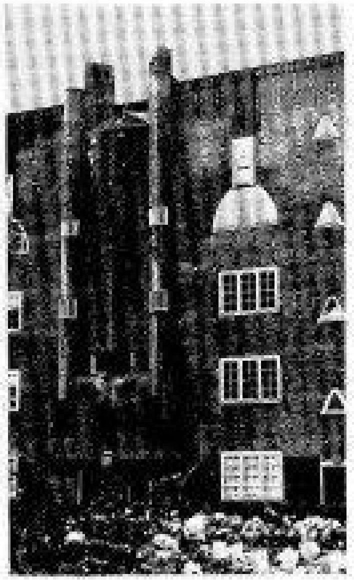


Fig. 20. **Le monumental domestique.** M. DE KLERK : travées d'entrée des logements ouvriers sur la Spaarndammerplantsoën.

en accord avec les points singuliers du tissu qu'elles confirment, non pas œuvre solitaire et isolée mais exploration d'une connaissance de la ville, inscription d'une architecture dans un contexte. Modestie de l'architecte vis-à-vis des autres architectes. A Spaarndammerbuurt, de Klerk agissant le premier, on ne peut pas conclure qu'il y ait un accord dès le départ entre les architectes. Mais dans la réalisation du plan Sud, il suffit d'observer les raccords entre les parties traitées par les différents architectes pour mesurer ce que peut recouvrir le terme « d'École » : une adhésion profonde aux mêmes principes et un accord concret dans la mise en forme qui se manifeste par l'impossibilité où nous sommes de distinguer le pont exact où s'arrête le travail de l'un et où commence celui de l'autre.

Cinq îlots

L'étude de ce quartier peut sembler superfétatoire si l'on ne rappelle pas notre hypothèse qu'il s'agit, à petite échelle, d'une « répétition » des principes mis en œuvre par la suite. Si nous considérons les cinq îlots construits au nord-ouest, les principales dispositions de détail, adoptées plus tard dans le plan d'Amsterdam Sud, sont expérimentées ici.

— l'îlot « traditionnel » composé de plusieurs groupes de parcelles bâties. C'est le cas des deux îlots qui bornent Spaarndammerplein. Différents architectes interviennent (1913 et 1914) : de Klerk pour les façades monumentales encadrant la place, d'autres pour les autres rues. Quels que soient les architectes, quels que soient les groupements, il y a une forte différence entre faces. Sur les rues ou la place, les façades expriment un ordre urbain, monumental dans certains cas, sur l'arrière les jardins privatifs des logements bas et les loggias des étages supérieurs permettent les excroissances et les appropriations.

Des équipements sont intégrés. Les écoles sur Hembrugstraat et Wormerveerstraat) construites par les architectes des services techniques de la Municipalité, respectent la logique de l'îlot : bâtiments sur rue respectant l'alignement, cours sur l'arrière occupant la parcelle en profondeur. L'îlot A possède un espace interne utilisé collectivement avec ses sorties sur la rue par l'intermédiaire de porches (Oostzaanstraat et Krommeniesstraat).

— l'îlot pensé d'un bloc (îlot C, de Klerk, 1917) (58) où l'intégration de fonctions différentes (bureau de poste, école), est plus forte. Le cœur

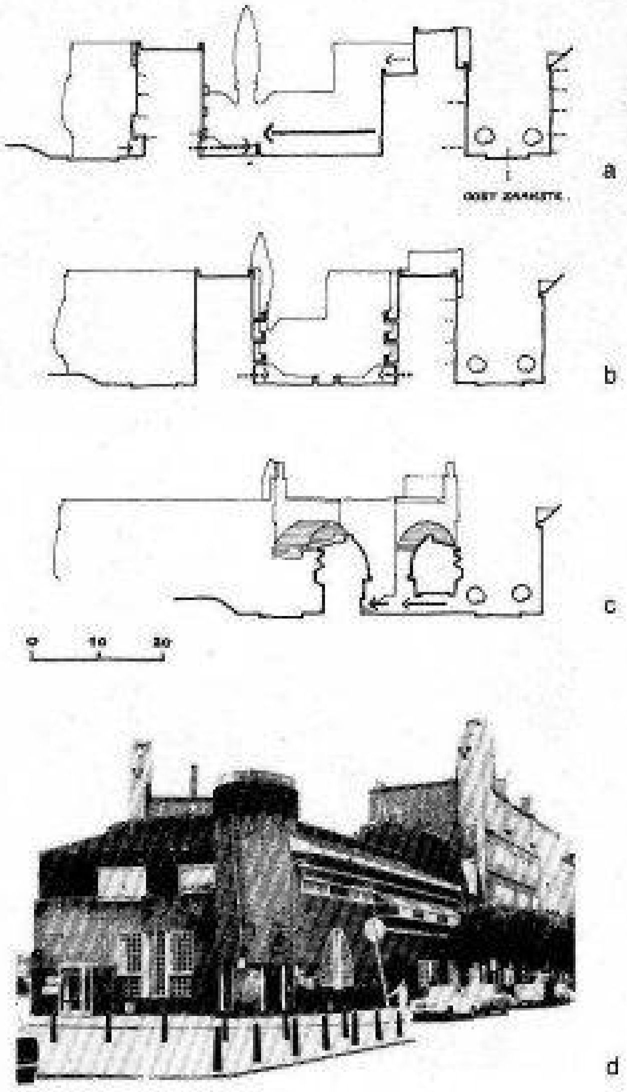
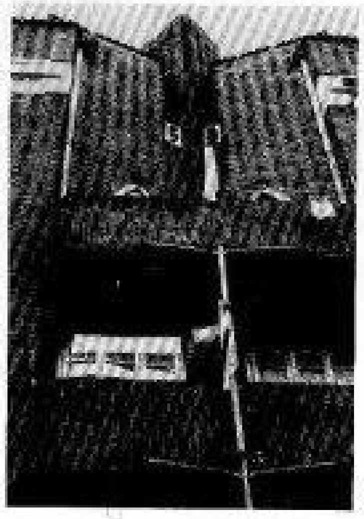


Fig. 21. **M. DE KLERK : îlot C à Spaarndammerbuurt,** coupes successives montrant les variations sur la place :
a. L'îlot vu depuis la Zaanstraat.
b. La pénétration dans la cour.
c. La ruelle centrale et les jardins privatifs.
d. La cour de l'école au centre de l'îlot.

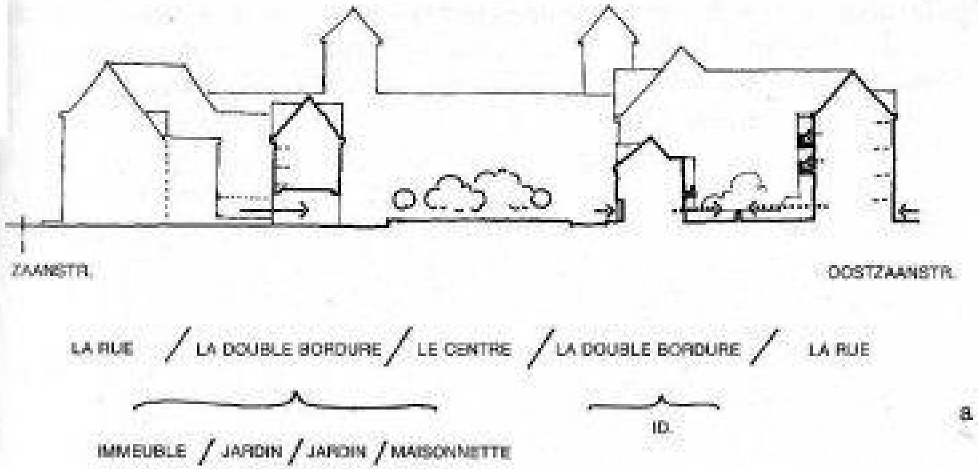
a



b

c

Fig. 22. M. DE KLERK : îlot C à Spaarndammerbuurt.
a. Façade sur la Zaanstraat.
b. Façade arrière des logements sur la Zaanstraat : le balcon, protégé des vues de la rue est le « substitut » du jardin de derrière.
c. Vue intérieure de l'îlot avec la ruelle découvrant les jardins du rez-de-chaussée.



a

b

Fig. 23. H.J.M. WALENKAMP : îlot D à Spaarndammerbuurt.
a. Coupe schématique sur l'ensemble.
b. L'espace interne : Zaanhof.

de l'îlot, outre la partie occupée par la cour de l'école déjà construite qui occupe la zone la plus large, est composée d'une somme de jardinets individuels dépendant des logements des niveaux bas. Une ruelle dessert ces jardins à partir de la cour commune située à l'arrière de la poste. Quelques logements ont leur accès par cette cour dont l'accès est libre ; l'opposition des faces y est moindre que dans la zone des jardins ou dans les îlots précédents. D'une manière encore embryonnaire, le « public » pénètre à l'intérieur de l'îlot ;

— l'îlot décomposé, c'est le cas des deux ensembles de Zaanhof et Zaandammerplein (D, Walenkamp, 1919 et E. de Bazel, 1919-21), dernière tranche réalisée du quartier. Dans ces deux exemples, l'îlot, vaste, est autant orienté vers son centre formé d'un square public que vers les rues qui le définissent. La « croûte » formée d'une double épaisseur de bâtiments pourrait être considérée à elle seule comme une somme d'îlots, mais il nous semble que l'unité fortement marquée de chacune de ces compositions renvoie plutôt à l'idée d'un seul îlot d'un genre particulier ; le *Hof* renouant avec la tradition flamande du béguinage, et réinterprétant l'expérience anglaise du close.

Ceci est net dans l'ensemble de Zaanhof qui distingue une couronne de bâtiments hauts sur les rues tandis que l'espace interne est bordé par des bâtiments bas rendant l'image des maisonnettes des béguines. Il s'agit bien d'image puisque chaque unité qui se donne pour une maison est en fait la superposition de deux logements.

Décidé avant la première guerre mondiale et réalisé en partie pendant, l'achèvement de Spaarndammerbuurt reste d'une échelle modeste au regard des réalisations ultérieures (59). Mais le nouveau regard qui est posé sur l'îlot à cette occasion annonce, avant même les premières tentatives de J.J. Oud à Rotterdam, le changement de statut de l'espace interne qui par delà la réalisation du plan de Berlage, amènera sa destruction.

L'extension sud et le nouvel urbanisme d'Amsterdam

Les bases du plan de Berlage

Il est hors de propos de rendre compte ici dans le détail du plan de Berlage, ni des difficultés de sa réalisation, mais l'on ne saurait aborder

l'étude de certains de ses îlots sans en définir le contexte, c'est-à-dire sans s'interroger sur la structure d'ensemble proposée pour les quartiers Sud et sans examiner deux problèmes, celui du raccord avec la ville existante et celui du découpage des nouveaux quartiers.

Le développement du XIXe siècle, sur la base du plan de Kalf, marque l'abandon d'un système radio-concentrique au profit d'un système orthogonal. La résolution des contraintes géométriques passait par la maîtrise du point de rencontre des deux directions de ce nouveau système. Esquivé par Kalf, le problème fut résolu sur le mode monumental en 1889 par E.J. Cuypers avec le Rijksmuseum et l'aménagement des avenues et de l'esplanade qui l'accompagnent. Néanmoins cette action très locale laissait en suspens le problème d'ensemble de la jonction d'un nouveau tissu aux lotissements du XIXe siècle.

Le premier projet de Berlage (1903), basé sur l'idée d'une cité-jardin séparée de la ville existante par un parc urbain, fut repoussé au nom d'une densité insuffisante.

Le deuxième projet présenté en 1916 fut approuvé par les autorités municipales en 1917 pour la partie comprise à l'intérieur du périmètre administratif de la ville (limites de 1896) ; l'extension territoriale de 1921 permettra d'en achever l'essentiel.

Globalement l'extension sud se présente comme un tout autonome qui dialogue avec la vieille ville par-dessus les quartiers du XIXe siècle. Berlage nie et refuse la trame orthogonale du plan de Kalf, celle du parcellaire rural, et organise les nouveaux quartiers comme une cité dotée de sa structure propre marquée par le tracé monumental des voies restituant un « ordre » analogue à celui des canaux de la vieille ville.

L'autonomie des nouveaux quartiers, plus nette dans le projet que dans la réalisation, est affirmée par la position de la gare de Minerva, prévue à l'extrémité sud du plan et non réalisée, qui donne leur sens aux axes principaux. La nouvelle gare répond à l'ancienne située au nord de la vieille ville, Minervalaan répond à Damrak ; l'Amstel Kanaal ceinture la nouvelle cité comme l'enceinte bastionnée fermait la ville du XVIIe siècle. Berlage reprend ici les mêmes principes que dans les plans d'extension de La Haye (1908) et de Purmerend (1911) : structure affirmée des nouveaux quartiers, limite franche avec l'urbanisation ancienne, gare à l'opposé de la vieille ville.

Si l'on examine l'ensemble des projets pour l'extension d'Amsterdam (60) dont la partie sud ne constitue qu'un élément, la négation de l'urbanisation du XIXe siècle apparaît plus clairement encore. La vieille ville devient le centre d'un dispositif qui comprend quatre satellites : *Amsterdam-Ouest* sur le territoire de Watergraafsmeer dont la cité-jardin réalisée par D. Greiner ne représente qu'une part minime, *Amsterdam-Sud* que nous étudions ici, *Amsterdam-Ouest* sur le territoire de Boos en Lommer dont l'axe principal Hoofweg-Mercatorplein sera réalisé à partir de 1925 et *Amsterdam-Nord* regroupant les cités-jardins de Buiksloterham et Niewendammerham. Entre chaque partie du dispositif, des coupures : l'Amstel, le Wondelpark au sud, l'Ij et les installations portuaires au nord, l'urbanisation du XIXe siècle.

Continuités et ruptures

Deux parties distinctes apparaissent. A l'est, le plan en Y relié à l'Amstel, à l'ouest, un ensemble dont la structure n'apparaît pas très clairement aujourd'hui, dominé par la croisée Minervalaan/Stadionweg. Séparées par la coupure des canaux (Boerenwetering, Overdam) et du Beatrixpark.

La continuité des quartiers Sud avec la ville du XIXe siècle est assurée pour des raisons d'abord fonctionnelles : continuité des voies et continuité des égoûts. A l'est, le réseau des voies secondaires : Rijnstraat, Maasstraat, Scheldestraat, grossièrement parallèle à l'Amstel, assure assez bien la liaison avec les radiales de la vieille ville et sert de support aux commerces et aux équipements de quartier. A l'ouest, du fait du changement de direction des quartiers du XIXe siècle et de la coupure du Vondelpark, les liaisons sont plus difficiles et donnent lieu, au contact avec l'urbanisation ancienne, à une série de carrefours en Y au nord de l'Amstel Kanaal : système formé par Beethovenstraat/Coenenstraat/Ruloffstraat/Roelofhartplein/Jacob Obrechplein, ou des renvois monumentaux : Minervalaan, Olympiaplein.

Ainsi le plan offre l'image d'un double système combinant les effets monumentaux : patte d'oie en Y à l'est, trident à l'ouest et des continuités plus discrètes avec l'urbanisation ancienne, linéaires à l'est (et perpendiculaires à l'axe monumental), ponctuelles à l'ouest et ramenant sur Lairessestraat.

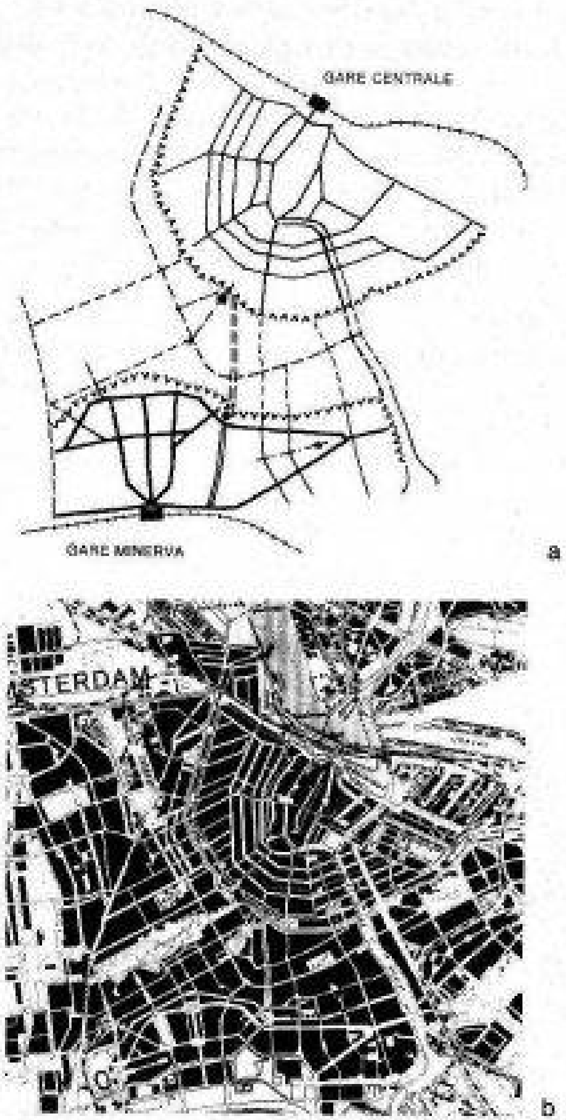


Fig. 24. **AMSTERDAM : Articulation des quartiers Sud et de la ville ancienne.**
a. Schéma du projet de Berlage de 1916.
b. État actuel.
Bien que le plan de Berlage n'ait pas été intégralement réalisé, l'essentiel de ses principes se retrouve aujourd'hui.

Bien que le plan de Berlage commence plus au nord, nous avons situé sur l'Amstel Kanaal la coupure entre la ville du XIX^e^ siècle et l'extension Sud. La typonymie confirme l'analyse morphologique en arrêtant sur cette ligne le Vieux-Sud (Oud Zuid) différent du Nouveau (Niew Zuid). En effet, quand Berlage prend en charge son extension, la ville ne présente pas un front homogène. Pour des raisons techniques autant qu'esthétiques, la première tâche consistera à terminer le Vieux Sud avant d'engager la réalisation du Nouveau.

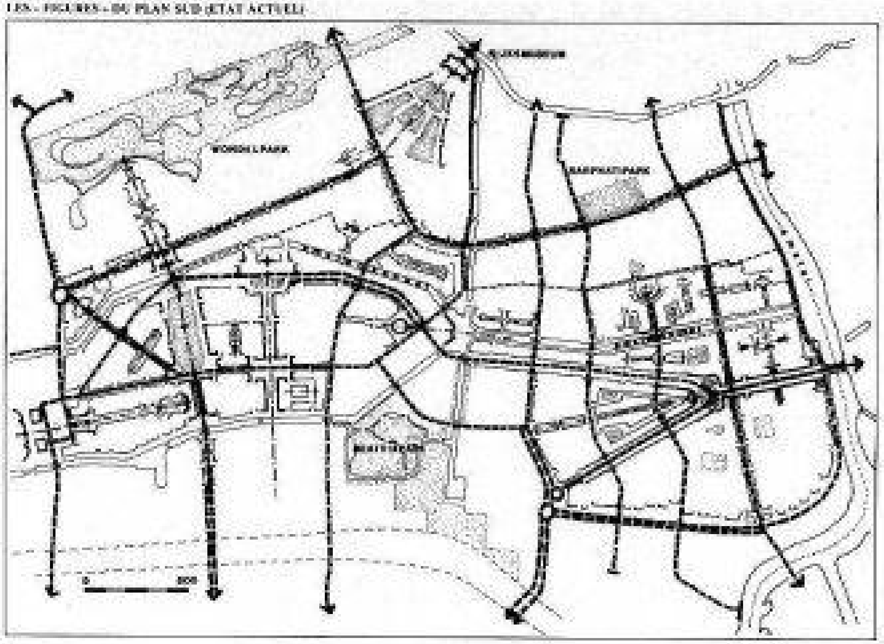
Raisons techniques : l'Amstel Kanaal qui joue un rôle essentiel dans le drainage des terrains marque la limite Sud des zones immédiatement constructibles. Une fois le projet admis (1917), on procédera d'abord à l'achèvement des îlots situés au nord, la stabilité des terres interdisant de laisser des brèches (c'est tout l'ensemble des petites opérations menées en bordure de la ville du XIX^e^ siècle entre 1917 et 1920 sur une ligne Krusemanstraat, de Lairessestraat, Baerlestraat, Roelofhartstraat, Lutmastraat, Tolstraat). Puis, entre cette ligne et l'Amstelkanaal, commenceront une série d'opérations plus vastes (lancées en 1920-1921) : Bertelmenplein (van Epen), Harmoniehof (van Epen), Th. Schwartzenplein/Henriette Ronnerplein (de Klerk, Kramer, etc.), Smaragd (van Epen, etc.).

Raisons esthétiques : Berlage assure ainsi une bordure nette à l'urbanisation ancienne et la cache, l'Amstel Kanaal devenant une promenade dont les deux rives sont également maîtrisées. Localement le traitement des places : Roelofhartplein, Cornelis Troostplein, de Kejserplein articule l'ancien et le nouveau tissu reportant la coupure sur la ligne où elle doit être révélée et où elle peut être maîtrisée : l'Amstel Kanaal (61).

Par la suite, on voit s'engager la partie comprise entre l'Amstel Kanaal et la base du Y (Rijnstraat/Vrijheidslaan Nord, 1921-24), puis l'ensemble Marathonweg (1922-24). Cette phase couronnée par le congrés de 1924 sera suivi d'une période d'attente où peu de chantiers sont ouverts. Les Jeux Olympiques d'Amsterdam (1928) sont l'occasion de relancer la réalisation du plan Sud : achèvement des axes monumentaux : partie Sud et centrale du Y (1927-28), Minervalaan (1928) et quartier du stade (1927-28).

Le contrecoup de la crise de 1929 marque un nouvel arrêt de la construction qui voit seulement le lancement de quelques projets. A partir de 1933, la réalisation reprend : fin du secteur Est entre le Y et Kennedylaan

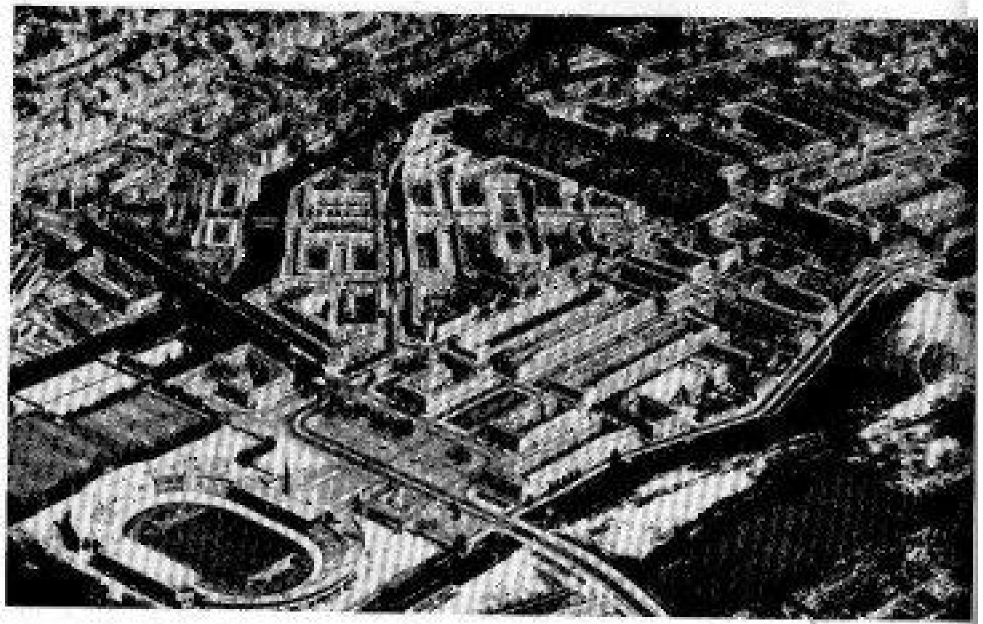
LES « FIGURES » DU PLAN SUD (ETAT ACTUEL)



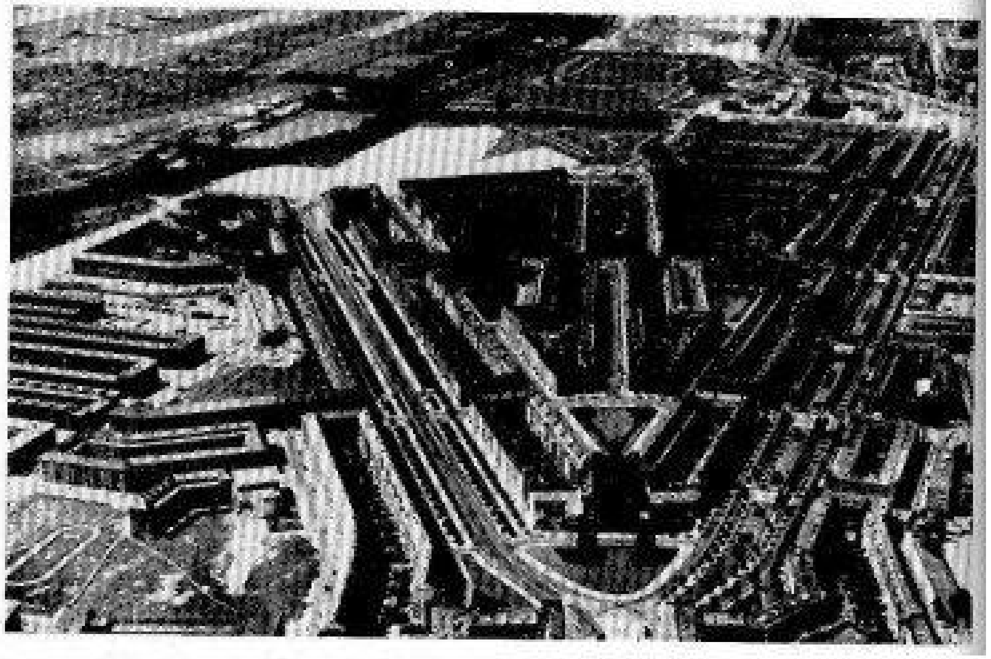
a

b

Fig. 25. **AMSTERDAM : Le plan de Berlage réalisé (1917-1940).**
a. Les « figures » mises en place.
b. L'état actuel.



a



b

Fig. 26. **AMSTERDAM SUD : Le plan de Berlage en 1940.**
a. Quartier du stade olympique (partie ouest).
b. Quartier de l'Amstellaan (partie est).

(1933-39), achèvement des parties non-monumentales du secteur Ouest. Certaines parties ne seront réalisées qu'après la guerre : bordure de Beatrix Park. Les diverses interruptions se marquent par des modifications dans l'architecture. Si la première phase (1918-24) voit des réalisations conformes au tracé de Berlage et marquées par l'exubérance d'architectes comme de Klerk, Kramer, Staal, Wijdeveld, van Epen, la seconde (1926-39) représente davantage des réalisations en série témoignant d'une application systématique des principes d'agencement d'îlots et de distribution des logements par des architectes moins connus : Rutgers, Warners, Westerman. Enfin, pendant et après la crise, l'école d'Amsterdam subit une attaque en règle des architectes fonctionnalistes, le premier témoignage en est l'école de Duiker (1930), qui amène une conception différente de l'îlot. Cette conception timidement représentée à la limite du plan Sud par les îlots ouverts de Kennedylaan s'épanouira dans le quartier Boos en Lommer (Landlust).

Structure morphologique et modèles architecturaux

Moins sensible dans la réalisation que dans le projet, l'extension Sud est d'abord conçue comme la superposition d'un tracé monumental et d'un réseau de voies plus anodines raccordées dans le secteur Est à l'ancien tissu. Cette structure qui articule les niveaux global et moyen rend lisible la coupure entre le secteur Est et le secteur Ouest, coupure qui renvoie à des différences sociales marquées : prédominance ouvrière à l'est et quartiers plus bourgeois à l'ouest, coupure qui, nous l'avons vu, est confirmée par l'étagement de la réalisation et la participation d'architectes différents.

Le système monumental est basé sur des figures simples, classiques : symétrie, alignement et ordonnance des façades, traitement des angles qui soulignent la symétrie et indiquent les hiérarchies des voies respectives. Il affirme l'autonomie des quartiers Sud sur le plan du repérage et de la distribution et ne renvoie directement à aucun équipement sauf le stade (et la gare de Minerva).

Le système secondaire assure des continuités mais, à l'exception de Rijnstraat, ses perspectives en sont volontairement brisées. Support d'équipements (églises, bâtiments administratifs) et de commerce, il n'est pas lisible globalement, mais sans cesse renvoyé vers le système monumental, notamment par le traitement des angles.

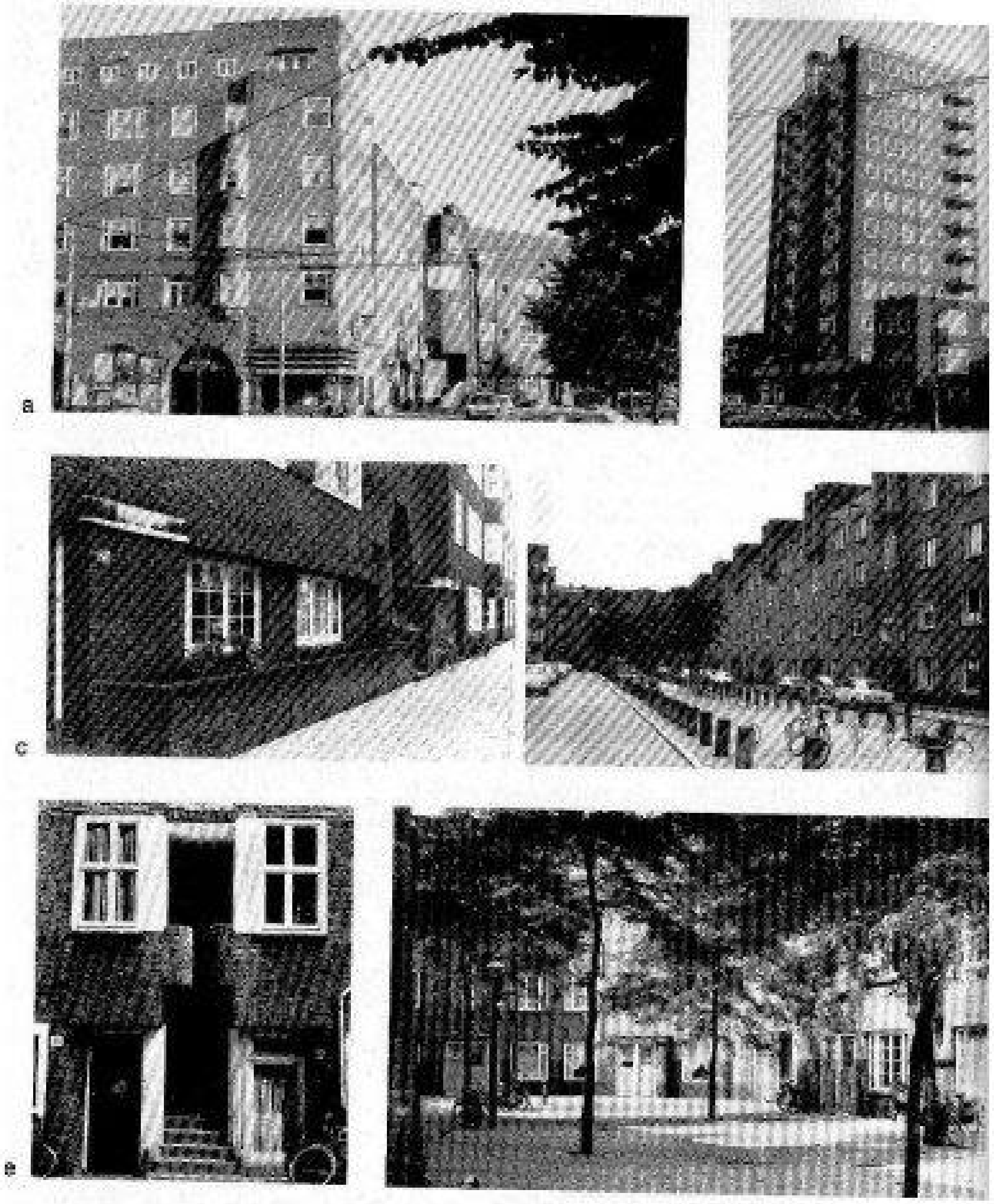


Fig. 27. **AMSTERDAM SUD : Le marquage de l'espace urbain.**
a-b. Les repères monumentaux.
c-d. Banalité quotidienne et monumentalité domestique.
e-f. Intimité.

L'ensemble de ces deux systèmes détermine un maillage occupé par des ensembles d'îlots. La position des opérations homogènes, c'est-à-dire appartenant à un plan de détail déterminé, est révélatrice des modèles spatiaux mis en œuvre à Amsterdam qui ne se limitent pas aux orientations du projet de Berlage, mais semblent constituer une doctrine commune à l'ensemble des architectes intervenant dans le secteur Sud, exception faite des tendances fonctionnalistes que l'on voit apparaître après 1930.

Le maillage déterminé par la superposition des deux systèmes n'est pas utilisé de manière uniforme : tantôt les opérations confirment le système monumental : un même architecte est chargé des bâtiments autour d'une place, ou de part et d'autre d'une avenue; tantôt elles constituent des petits ensembles autonomes dotés de leur propre rhétorique, généralement centrés sur une place interne accueillant les écoles, et peu reliés à la structure d'ensemble. Leur caractère local est marqué par la présence de porches, de passages sous les bâtiments, de chicanes qui soustraient une partie de leur voierie à la continuité générale. A l'exception de l'axe Marathonweg/B. Kochstraat, ces opérations ne sont jamais axées sur une voie secondaire, c'est-à-dire que le niveau moyen apparaît comme une résultante et n'a pas un rôle opératoire dans l'élaboration du tissu.

L'îlot amstellodamien

Ilot a priori et îlot a posteriori

L'examen des opérations et l'étude du plan de cadastre montrent que l'îlot n'est pas une unité de projétation architecturale, sauf quelques cas, il est toujours réalisé en plusieurs fragments attribués à des architectes différents. Une même opération ayant plutôt tendance à couvrir les deux côtés d'une voie que l'îlot.

Pourtant, à Amsterdam, on ne saurait réduire la notion d'îlot au résultat d'un découpage a posteriori. L'îlot amstellodamien s'impose comme un *type reconnu,* c'est-à-dire un outil commun, une organisation spatiale sur laquelle s'est établi un consensus, dont il est possible de dénombrer les propriétés et de décrire l'évolution.

Le consensus se traduit par la façon dont des architectes divers tra-

vaillent côte à côte. A la modestie commune vis-à-vis de l'espace urbain, sensible dans le traitement des façades sur rue : les « effets » ne sont jamais gratuits, mais toujours en référence à une localisation urbaine (angle, symétrie), les juxtapositions sont l'objet d'un compromis, correspond une modestie vis-à-vis de l'espace interne de l'îlot : respect de la structure parcellaire, accord sur l'orientation des faces, etc. La base que constitue le plan de Berlage, et les « recommandations » des sociétés de construction (62) sur les sytèmes de distribution et les plans des logements ont certes facilité le travail des architectes et permis leur accord. Mais on ne peut expliquer par les seules contraintes extérieures l'aspect à la fois régulier et varié des dispositions adoptées. L'école d'Amsterdam, au-delà de la possession d'un répertoire formel qui en est la marque et auquel on la limite volontiers, est peut-être davantage le dernier mouvement en faveur d'une architecture urbaine. A Amsterdam, cette architecture urbaine est fondée sur une conception de l'îlot.

Construits d'un bloc par un seul architecte ou résultant de l'assemblage de bâtiments réalisés par des personnes différentes, les îlots présentent des propriétés précises que nous pouvons réunir pour former un objet abstrait : le type.

L'îlot amstellodamien est constitué d'une bordure continue de bâtiments entourant un espace central non bâti — généralement rectangulaire, sa largeur varie entre 40 et 45 m, et atteint dans quelques cas 60 m, sa hauteur est de quatre niveaux, parfois trois ; un niveau supplémentaire de combles contient les « caves », interdites en sous-sol. La construction est en brique. Globalement, l'îlot joue sur deux oppositions :

— longs côtés/angles
— bordure/centre (ou extérieur/intérieur).

Ces oppositions déterminent un statut différent pour chaque région de l'espace, statut qui est exprimé morphologiquement et confirmé par la pratique.

Le problème de l'angle

Du fait de ses dimensions, l'îlot pose un délicat problème d'extrémité : il est trop étroit pour que la continuité soit assurée facilement. Deux solutions sont pratiquées, l'une consiste à ne pas construire sur le petit côté et à prolonger la rangée de maisons jusqu'au croisement, l'autre à retourner une série de parcelles sur le petit côté.

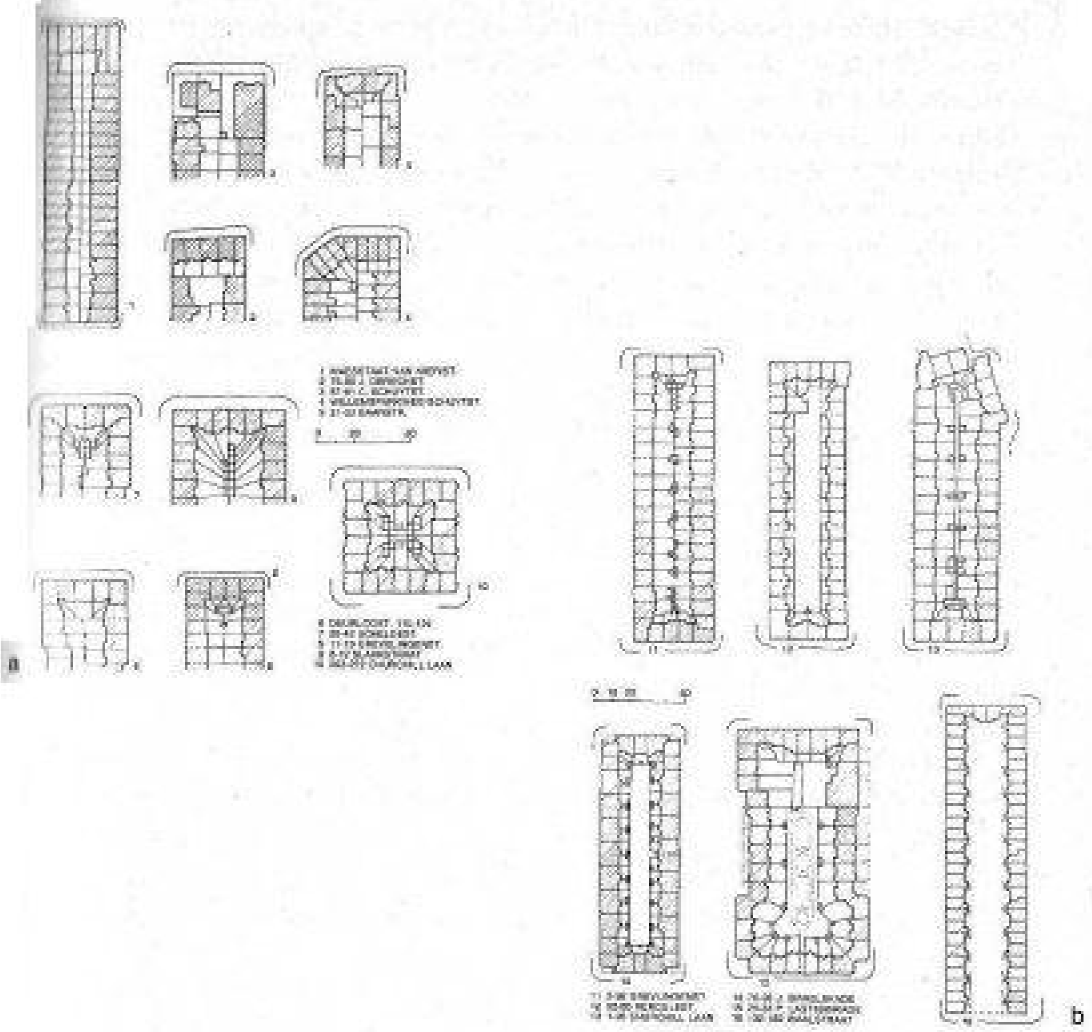


Fig. 28. *a.* **Problèmes d'angle.**
— les solutions traditionnelles (1900-1910) s'accommodent d'un simple retour d'une rangée, d'une interruption des bâtiments (1, 2, 3). Quelques essais tentent d'organiser cette zone particulière (4, 5).
— l'École d'Amsterdam expérimente systématiquement l'organisation des parcelles d'angle (6 à 9) mais va rarement jusqu'à réaliser l'îlot d'un seul coup (10, 14).
b. **Évolution de l'espace central.**
— entièrement isolé des rues, le centre de l'îlot est occupé par des jardins privés (11) ou par un jardin collectif (12).
— un accès dessert une ruelle (13) un jardin collectif (14) qui peut même devenir un square public (15).
— l'absence de fermeture du quatrième côté modifie le statut de l'espace interne (16).

C'est cette dernière solution qui est la plus fréquemment employée avant 1917. Elle crée une rupture dans la continuité des façades et rend l'extrémité différente de la partie courante (le long côté). Cette différence, le fait que l'extrémité puisse s'ouvrir sur trois faces, favorise l'implantation d'édifices particuliers, mais elle est peu compatible avec le souci des architectes de l'école d'Amsterdam de maîtriser complètement l'architecture de l'espace urbain. Leur problème se pose donc très clairement : assurer la continuité des façades tout en marquant ce point particulier du tissu qu'est l'angle, surtout dans les artères principales.

Difficile à résoudre dans un îlot morcelé en plusieurs interventions, le tracé en biais des parcelles d'angle ne suffit pas à assurer le traitement en façade. Le problème se simplifie quand le même architecte traite tout l'îlot, ou au moins une partie suffisante pour « balancer » comme dans le tracé d'un escalier, et répartir le changement de direction sur un nombre suffisant de parcelles. Le principe des jardins privatifs est conservé et donne lieu à un tracé parfois acrobatique pour permettre à tous les logements du rez-de-chaussée (ou au duplex bas) d'avoir accès à un cabanon. Du côté rue, l'angle est célébré par une accumulation d'effets : surhaussement du bâtiment ou au contraire abaissement des toitures qui viennent recouvrir plusieurs étages, retraits successifs des façades, traitement monumental, etc. La symétrie pittoresque en usage à Amsterdam incitant à une émulation entre les îlots qui se font face.

Du fait de ces dispositions, les logements d'angle sont différents : cellules plus petites, distributions particulières. La position stratégique dans le tissu et les particularités de l'organisation spatiale se conjuguant, l'angle est le lieu de choix pour l'implantation des commerces. Le traitement architectural rejoint ici la pratique de l'espace pour assigner au carrefour un statut particulier.

Bordure/centre

Nées d'une volonté de donner à chaque famille ouvrière un logement « individuel », les cellules d'habitation reproduisent au maximum les caractéristiques des maisons traditionnelles hollandaises : rez-de-chaussée directement ouvert sur la rue et prolongé sur l'arrière par un petit jardin, chambre à l'étage. Dans l'îlot du plan de Berlage, les bâtiments s'expliquent par cette référence. Accès direct de tous les logements à partir de la rue, jardin privé pour les logements à rez-de-chaussée, loggia sur l'arrière pour ceux des étages. Dans la mesure du possible, le duplex

est préféré au « flat » puisqu'il restitue à l'intérieur du logement les dispositions de la maison traditionnelle.

L'opposition bordure/centre marque donc la poursuite de la tradition. Les qualités morphologiques renvoient à une pratique possible et à des significations précises.

extérieur	intérieur
façade sur rue	façade interne et jardin
continu et composé	fragmenté et banal
accessible	non accessible
référence urbaine	référence au logement
représentation	pratique
montré	caché
marque de l'architecte	marquage des habitants

Le centre, c'est-à-dire l'ensemble des jardins, joue un double rôle. Isolément chaque jardin est un espace de derrière, privé pour les logements du rez-de-chaussée ; collectivement l'ensemble des jardins forme une cour, non accessible pour les logements des étages. La structure du bâti, fortement marquée par l'alternance de travées étroites en saillie correspondant aux escaliers et aux cuisines et de travées larges correspondant aux loggias favorise l'indépendance des logements mitoyens. L'appropriation se signale par le marquage des jardins ou de leurs substituts (les loggias) au moyen d'objets, de peinture, de dallages, de fleurs, etc. (63), et va jusqu'à la construction d'appentis, serres, cabanons pour outils ou animaux domestiques, renouant avec la tradition hollandaise de la cabane en fond de parcelle. Parfois ce dernier élément est pris en charge par l'architecte et construit « en dur ».

Sur la rue, la façade, dominée par la composition de l'architecte, fait référence à la qualité urbaine de l'architecture. La marque de l'habitant s'y inscrit cependant avec discrétion dans le jeu des fenêtres. Le séjour, souvent traversant en Hollande, même dans des logements modestes, est indiqué par une baie plus importante que les autres. La façade est travaillée en épaisseur sur le principe du bow-window. Cet « espace de paroi », parfois réduit à une avancée minime, fonctionne comme le lieu où l'on se montre. Le découpage de la baie en partie fixe et en partie ouvrante favorise l'exposition : étagères avec des objets-souvenirs, rideaux et vitraux qui diaphragment les vues, plantes grasses, etc., la fenêtre sur la rue est une vitrine. C'est si vrai que dans les boutiques de quartier, la vitrine reprend les mêmes dimensions que les fenêtres des séjours. L'organisation du plan se prêtant à la transformation, le rez-de-chaussée peut être facilement converti en commerces. Réciproquement des commerces mal placés sont devenus des logements. Borssenburgstraat et Amsterkade entre autres en offrent une démonstration éloquente.

La perte des différences

L'organisation que nous venons de décrire se répète avec des variations minimes de façon régulière sur l'ensemble du plan Sud comme d'ailleurs dans d'autres parties de la ville, voire d'autres villes. Elle nous est apparue comme une constante qui ne souffre que quelques exceptions avant 1930. Parmi ces exceptions, nous envisagerons ici celles qui ont trait au statut de l'espace central car son évolution déjà prévisible à Spaarndammerbuurt entraînera après cette date des modifications importantes.

Faire fonctionner le jardin de derrière comme celui d'une maison traditionnelle a amené la création d'une ruelle permettant sa desserte directe (problème de la bicyclette). L'espace interne n'est plus seulement constitué de parties faisant référence à chaque logement, il s'y ajoute un espace collectif : la ruelle desservant éventuellement des locaux communs (entretien, rangement). Bien que protégé par un passage sous voûte ou une chicane, l'espace interne devient accessible.

Parallèlement, une autre tentative a consisté à réduire la dimension des jardins individuels et à créer au centre un espace commun, généralement planté, limitant les vis-à-vis et offrant une aire de jeux pour les enfants,

notamment ceux des étages jusque-là défavorisés par rapport à ceux du rez-de-chaussée. Ce jardin, exclusivement accessible à partir des logements, ne communique pas avec la rue.

La rencontre de ces deux modifications amène une nouvelle conception de l'îlot dans laquelle le centre occupé par un jardin collectif est accessible à partir de la rue par un passage susceptible d'être contrôlé et fermé. L'opposition extérieur/intérieur, réduite, fait place à une articulation plus complexe : bordure (façade sur rue/façade sur jardin)/centre.

bordure		centre
façade sur rue	façade interne et jardin	
continu et composé	fragmenté et banal	continu et organisé
accessible	non accessible	accessible et contrôlé
référence urbaine	référence au logement	référence à l'îlot
représentation	pratique individuelle et familiale	représentation et pratique collective
montré	caché et vu	vu
marque de l'architecte	marquage des habitants	marque de l'architecte

L'idée du jardin central se manifeste également dans les organisations complexes associant plusieurs îlots selon les principes expérimentés à Zaanhof : bordure dédoublée avec bâtiments hauts à l'extérieur et maisonnettes autour du jardin. L'ensemble de Harmoniehof réalisé par van Epen en offre l'exemple le plus abouti. Le modèle évolue et accueille dans son centre des équipements : bibliothèque à Cooperatiehof, école et bains publics à Smaragdplein. La différence entre l'intérieur de l'îlot et une petite place s'estompe.

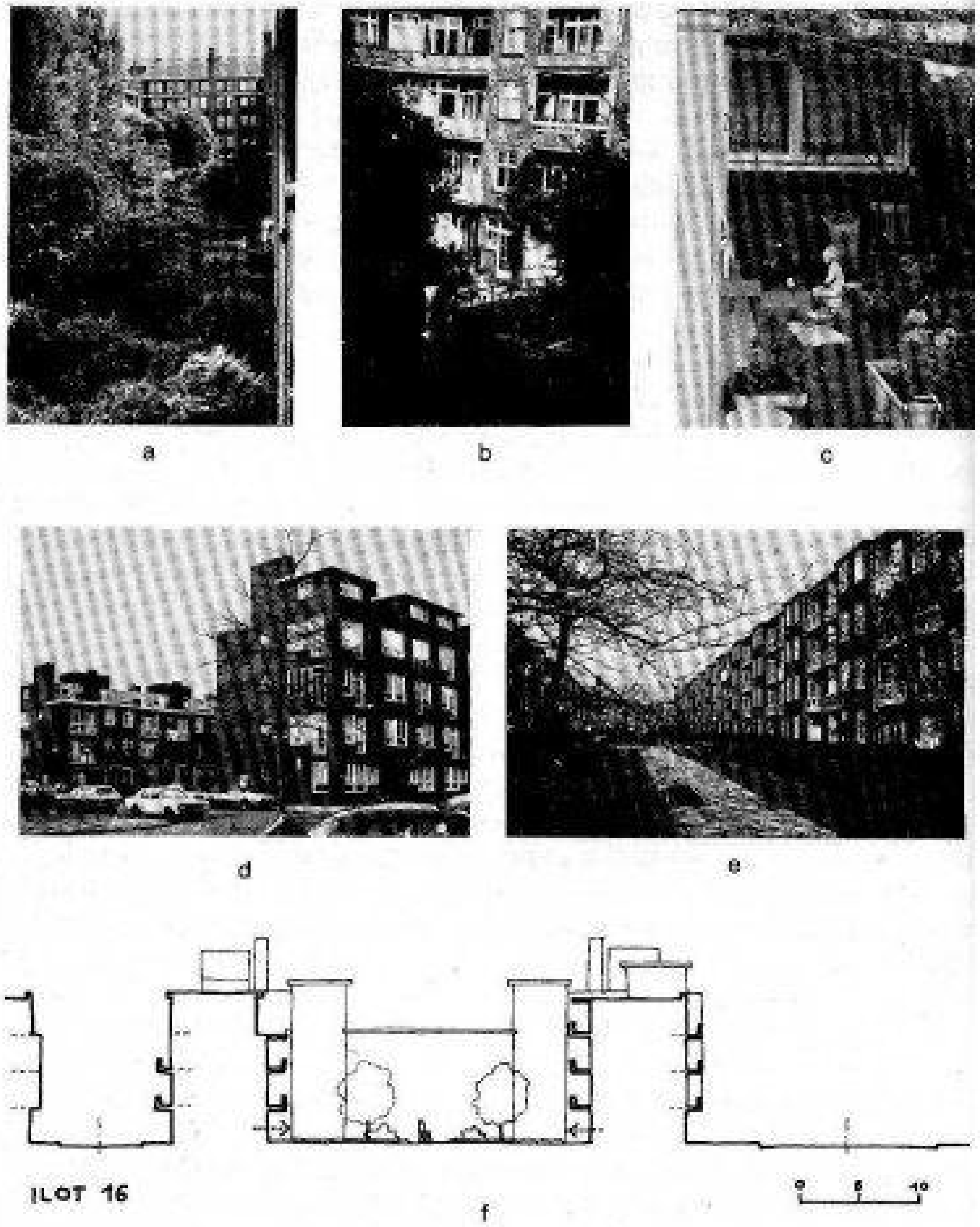


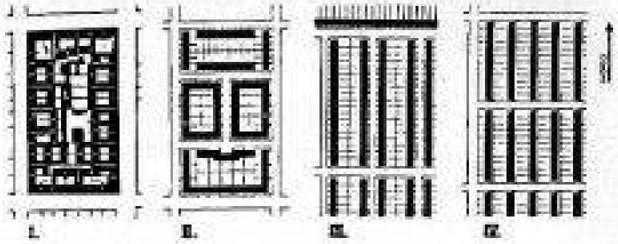
Fig. 29 **L'espace interne**, entièrement isolé de la rue, est une réserve d'arbres et de silence permettant les appropriations individuelles, notamment au rez-de-chaussée (a, b, c).
A partir de 1930, l'ouverture de l'îlot et la création d'un jardin commun accessible et visible depuis la rue amoindrit la différenciation des faces et stérilise l'espace central.

La troisième étape dans la désintégration de l'îlot arrive après 1930, mais s'inscrit dans la logique de l'évolution entamée. L'espace central augmente jusqu'à refouler les jardins individuels à l'état de simples balcons. Parallèlement on abandonne le duplex pour l'appartement, c'est-à-dire que l'on n'exploite plus les différences entre le rez-de-chaussée et les autres niveaux. Enfin par souci d'hygiène, on supprime l'extrémité sud de l'îlot révélant à tous l'espace interne, dont le rôle de représentation-plantations devient plus important que la pratique qu'il permet.

Pour s'en tenir à l'extension Sud et à la période antérieure à 1940, le dernier pas est franchi en 1934 avec le bâtiment de logements-ateliers d'artistes réalisé à Zomerdijkstraat par Zanstra, Giesen et Sijmons (64). L'immeuble, une « barre » de six niveaux, n'est pas pensé dans un tissu, le bâti n'engendre plus d'espace extérieur. La façade sud comprend les accès et les loggias ou balcons, à la fois espaces montrés et prolongements privés des séjours. L'orientation de l'espace se limite à une orientation solaire.

La Haye avec l'immeuble Nirvana de J. Duiker (1926-29) et Rotterdam avec l'immeuble Bergpolder de J. Brinkmann et L.C. van der Vlugt (1932-34) avaient précédé Amsterdam dans la voie de l'abandon de l'îlot. La nomination de van Eesteren à la direction des services d'urbanisme (1930) symbolise bien le ralliement d'Amsterdam aux nouveaux idéaux, l'abandon des principes qui, depuis Berlage, avaient guidé le développement de la ville et son architecture. L'essoufflement de l'École d'Amsterdam aidant, la Hollande n'a plus, à l'aube des années 30, le rôle moteur qui fut le sien dix ans plus tôt. Depuis quelques années déjà c'est vers l'Allemagne de Weimar que se tournent les avant-gardes. 1924 avait été pour Amsterdam l'occasion d'une démonstration dont le « Congrès International pour la Construction des Villes » fournissait le prétexte. 1929 avec le second congrès des CIAM marque, pour peu de temps d'ailleurs, l'importance de Francfort.

Fig. 30. E. MAY. Schémas illustrant l'évolution de l'îlot urbain (d.n.F. 1930).



Chapitre 4

Le nouveau Francfort et Ernst May : 1925-1930

Francfort c'est, réalisé, le rêve des architectes du mouvement moderne : contrôle de l'urbanisation, construction industrialisée, logement social; face à la trentaine de logements de Le Corbusier à Pessac, 15 000 logements. C'est aussi une expérimentation consciente sur l'îlot, puis sa disparition et l'avènement d'un autre espace dont nous sortons à grand peine. Le lien entre la politique urbaine municipale et l'architecture atteint ici un degré rarement égalé dans les autres villes allemandes. C'est pourquoi nous avons jugé important de nous y arrêter.

Politique du logement et urbanisme à Francfort

L'activité d'Ernst May à Francfort correspond très exactement à la période heureuse de la république de Weimar, celle de la prospérité économique. Pour apprécier l'importance de l'effort accompli dans le domaine de la construction, il faut mesurer la situation de l'Allemagne au sortir de la guerre de 1914-1918. Conséquence de la défaite militaire et de l'abdication de l'empereur, la première crise, politique, 1918-1921, voit l'effondrement de l'économie dans un climat de brutalité marqué par les affrontements violents et répétés entre les groupes politiques qui se soldent par l'écrasement des partis révolutionnaires (65). Puis, tandis que la production industrielle reprend progressivement, l'inflation s'accélère pour entrer à partir de 1922 dans un cycle insensé (66). A la crise politique, succède la crise monétaire qui ne sera arrêtée qu'en 1924 avec la réorganisation complète des finances allemandes par le gouvernement Streseman : création du Rent Mark, emprunts à l'étranger, réglementation du crédit.

Tributaire des conditions économiques, la construction ne reprend véritablement qu'à partir de ce moment. Auparavant l'action politique et la fuite dans l'utopie sont les seules voies possibles pour l'architecture (67). Compte tenu de la durée de la guerre, dix années séparent donc les premiers travaux de la Werkbund pour établir une théorie de la ville industrielle : la Gros-Stadt, de la reprise de la construction. Dans l'intervalle, l'architecture a changé de visage, les avant-gardes internationales : Stijl, constructivisme, Dada, ont définitivement coupé toute référence néo-classique ou néo-régionale. A partir de 1923, le Bauhaus se rallie au mouvement international ; en France Le Corbusier et l'Esprit Nouveau travaillent dans le même sens.

La prospérité économique va de pair avec la confiance dans les possibilités techniques de la construction. Le besoin de logements sociaux est grand, on n'a rien construit depuis dix ans, et incite à rechercher des solutions nouvelles. L'industrialisation n'est pas seulement un rêve abstrait d'architecte mais la condition indispensable d'une résolution rapide de la crise du logement que la réorganisation industrielle avec la concentration qui en est la conséquence, rend plus urgente. La Werkbund qui règle les relations entre les architectes et l'industrie allemande reprend après la guerre un rôle important, elle rassemble, coordonne, suscite les expériences comme en témoigne l'organisation, sous son égide, de l'exposition du Weissenhof (Stuttgart 1927).

Dans un certain nombre de municipalités sociales-démocrates, dont Francfort, la période 1925-1930 voit se constituer un effort considérable en faveur du logement social et de la maîtrise des problèmes urbains. La dépendance de l'économie allemande vis-à-vis des capitaux américains (les emprunts de 1924) en fera le premier pays européen touché par la crise de 29. Dès 1930, la récession s'installe, favorisant la montée du nazisme et mettant un point final aux expériences de la République de Weimar.

Ville industrielle importante, Francfort connaît depuis le XIX^e siècle un accroissement de population qui se traduit par la construction de quartiers périphériques selon des tracés qui accusent l'héritage haussmannien : immeubles bourgeois en bordure des avenues dans les quartiers aérés, « Miet-Kazerne » constitués de logements exigus pour les ouvriers. L'ensemble est soumis à une spéculation importante que tentent de limiter les lois Adickes (1902) donnant la possibilité aux municipalités d'acquérir des terrains et d'agir ainsi sur le marché foncier.

Malgré les incidents qui ont marqué les premières années de la République de Weimar, le mouvement ouvrier reste puissant et les syndicats bien organisés. Sous leur pression, la Municipalité sociale-démocrate de Francfort se fixe comme objectif la réalisation d'un vaste ensemble de logements sociaux et se donne les moyens techniques et fonciers nécessaires :

Techniques, en organisant sous la direction de l'architecte Ernst May, un service public d'architecture et d'urbanisme dont les attributions ne se limitent pas à la définition de schémas suivis d'un contrôle a posteriori des réalisations. La concentration des pouvoirs et des moyens dans les mains de la municipalité évite l'éparpillement des responsabilités et les ruptures entre les différents niveaux d'intervention. Avec rang de « Stadtbaurat », Ernst May participe aux décisions de la politique municipale d'urbanisme. A la tête des services techniques, il met en œuvre cette politique avec l'étude du plan directeur de Francfort (68) qui est pour lui l'occasion d'appliquer à sa ville natale le fruit de ses expériences d'urbanisme à Breslau (1919-1924). Il en assure la réalisation pour la partie correspondant aux extensions, Adolf Meyer, l'ancien associé de Gropius ayant la charge du centre-ville. Dans l'action de May, il n'y a pas de coupure entre la décision et la réalisation. L'organisation et la compétence des services techniques permettent l'intervention à tous les niveaux :

— acquisition des sols;
— urbanisme de détail : les plans des principaux Siedlungen sont l'œuvre des équipes d'architectes municipaux, parfois associés à des architectes indépendants ;
— architecture des bâtiments : les services élaborent les plans-types de cellules et mettent au point les systèmes de construction du gros-œuvre (préfabrication lourde) et du second-œuvre (cuisine-type, menuiseries et huisseries standardisées, dessin du mobilier, etc.). Les projets détaillés des logements et des équipements sont généralement étudiés par les services d'architecture, certains par des architectes indépendants (69);
— construction : la municipalité crée des usines de préfabrication et expérimente les matériaux (béton de pouzzolane);
— financement de la construction (voir plus loin);
— gestion de la réalisation : aide et contrôle pour les Siedlungen réalisés

par des sociétés privées, gestion directe pour les coopératives municipales ;

— information du public : comme à Breslau, mais à plus grande échelle, May crée une revue : « Das neue Frankfurt » qui présente régulièrement les projets et les réalisations de Francfort mais aussi les expériences d'architecture moderne des autres villes allemandes ou étrangères et consacre une part importante à la vie culturelle internationale : expériences artistiques, théâtre, cinéma, pédagogie, sports (70).

Financiers et fonciers : l'aide à la construction de logements sociaux se manifeste, outre la prise en charge technique, de différentes façons.

— Par la politique foncière : ainsi, au moment du lancement du projet de la Nidda, la ville possède déjà 45 % du sol, elle procèdera à l'acquisition des terrains restants par l'expropriation ou par l'échange (71). Les terrains ainsi acquis et sur lesquels la spéculation n'a plus de prise seront mis à la disposition du logement, la charge foncière (y compris les travaux de viabilisation et la quote-part des équipements publics), les frais d'étude et les intérêts des emprunts représentant au total moins de 25 % du coût du logement.

— Par le mode de financement et de gestion. Sans être totale, la participation de la municipalité est importante ; elle s'exerce directement, par le biais des sociétés coopératives municipales, par les prêts aux sociétés coopératives privées qui sont souvent gérées par les syndicats. L'aide publique se manifeste par des prêts gouvernementaux à faible taux d'intérêt (3 %, parfois 1 %), par les facilités de prêts des caisses d'épargne, par des subventions, par le garantissement des emprunts.

La confiance dans les principes et la fierté des réalisateurs trouvent leur couronnement dans le choix de Francfort pour le second congrès du CIAM en 1929.

Les Siedlungen de Francfort

L'urgence des besoins incite à la rapidité. A Amsterdam, quinze ans s'étaient écoulés entre la décision de confier à Berlage l'étude de l'extension et le début de la réalisation. A Francfort, un an après sa nomination à la tête des services techniques, May a établi un programme de cons-

Fig. 31. **E. MAY : PLAN DIRECTEUR DE FRANCFORT** (d.n.F. 2/3 1930).

truction à court et moyen terme, le plan directeur de l'ensemble de l'agglomération et les plans de détail permettant de lancer les premières opérations.

En trois ans (1926-28), 8 000 logements sociaux seront achevés ou mis en chantier tandis qu'un second programme, élaboré en 1928, prévoit la réalisation, dans les trois années suivantes, de 16 000 nouveaux logements (72). Ce programme n'est pas uniquement l'évaluation d'une quantité nécessaire, son élaboration est indissociable de celle du plan directeur d'urbanisme de Francfort qui détermine les localisations possibles en relation avec la politique foncière et prévoit, parallèlement aux logements, les implantations industrielles et les zones végétales.

Les principes qui guident l'établissement du plan directeur reprennent pour l'essentiel ceux des projets de May pour l'extension de Breslau (1921 et 1924), marqués par le refus de perpétuer le développement radio-concentrique et la volonté d'introduire dans la ville des coupures vertes. Ce développement éclaté (trabantenprinzip) renoue avec l'expérience d'Unwin à Hampstead à laquelle May a participé. Il s'inscrit dans le mouvement théorique des années 1922-26 qui voit fleurir en Allemagne les schémas de villes satellites marqués par les idées d'Howard et les travaux de la Werkbund, tels ceux d'A. Räding, B. Taut, Paul Wolf, qui sont amplement diffusés par l'édition allemande et étrangère (73). Il consacre la pratique du zoning : concentration des industries le long du Main à l'est et à l'ouest de la vieille ville, administration et commerces dans le centre, logements à la périphérie.

Les Siedlungen ne sont pas pensés comme les villages autonomes d'une communauté pastorale à la manière des « colonies » américaines qui ont inspiré Howard; ce sont des quartiers d'habitation dans une grande ville industrielle. Un réseau de transport public les relie aux centres et aux zones du travail, et l'on n'implante sur place qu'un mininum d'équipements répondant aux besoins les plus élémentaires.

May veut préserver l'unité urbaine. S'il critique l'urbanisme du XIXᵉ siècle, il est profondément attaché à l'histoire de Francfort dont le centre sera l'objet de soins attentifs comme en témoigne le projet d'aménagement des quais du Main. Pas de « Plan Voisin » pour Francfort. Les zones végétales constituées de terrains agricoles, de regroupements de maraîchers et de forêts ou de parcs publics sont pour lui un moyen de structurer une agglomération trop vaste pour un développement continu,

mais dont il ne s'agit pas de nier l'existence. Croissance discontinue et innovation typologique sont la poursuite d'une logique du développement urbain dont l'origine se confond avec celle de la ville. Le Siedlung Römerstadt illustre particulièrement le rapport établi par May entre la ville et ses extensions : le nom qui rappelle les origines romaines dont s'enorgueillit Francfort, le « rempart » qui dialogue avec l'enceinte des fortifications de la vieille ville au-dessus de la vallée de la Nidda et les faubourgs du XIXᵉ siècle.

Le projet d'aménagement de la vallée de la Nidda

Bien qu'une partie seulement soit réalisée, le projet de la vallée de la Nidda est celui qui donne l'image la plus claire de l'application des principes de May. Se jetant dans le Main en aval de la ville, la Nidda trace une vallée peu profonde et en partie inondable au nord-est de Francfort avant les premiers contreforts du Taunus, jalonnée par quelques villages : Rödelheim, Hausen, Praunheim, Hedderheim. En 1925, les faubourgs de Francfort n'atteignent la rivière qu'en un point, sur la route d'Hedderheim, laissant un vaste terrain libre entre les villages et la ville.

Le travail de May consiste à donner une forme et un statut à ce terrain qui devient un parc public à l'image des grands parcs londoniens. Autour du parc, les villages, reliés par les Siedlungen, forment une couronne urbanisée, scandée par des coupures secondaires. Les jardins et les allées forment un système continu, indépendant de celui de la voirie, qui anticipe sur la théorie des 7V appliquée trente ans plus tard à Chandigârh par Le Corbusier.

May cherche en premier lieu à définir nettement la bordure du parc. Les Siedlungen : Römerstadt, Praunheim, Westhausen le limitent au nord, mais le projet prévoyait d'isoler le parc des faubourgs du XIXᵉ siècle par une ceinture de petits Siedlungen de façon à maîtriser pleinement les limites de la ville. Les Siedlungen : Höhenblick, Raimundstrasse et Miquelstrasse ne peuvent se comprendre que dans une vue d'ensemble : situés aux confins de l'urbanisation; ils sont l'amorce de ce nouveau « front » sur le parc. Le projet de la Nidda commence en fait sur les boulevards du XIXᵉ siècle en prolongement du jardin botanique et du Grüneburg Park.

La ville actuelle ne donne qu'une faible idée de ce qui était prévu. Les parties Nord des Siedlungen Praunheim et Römerstadt, n'ont pas été

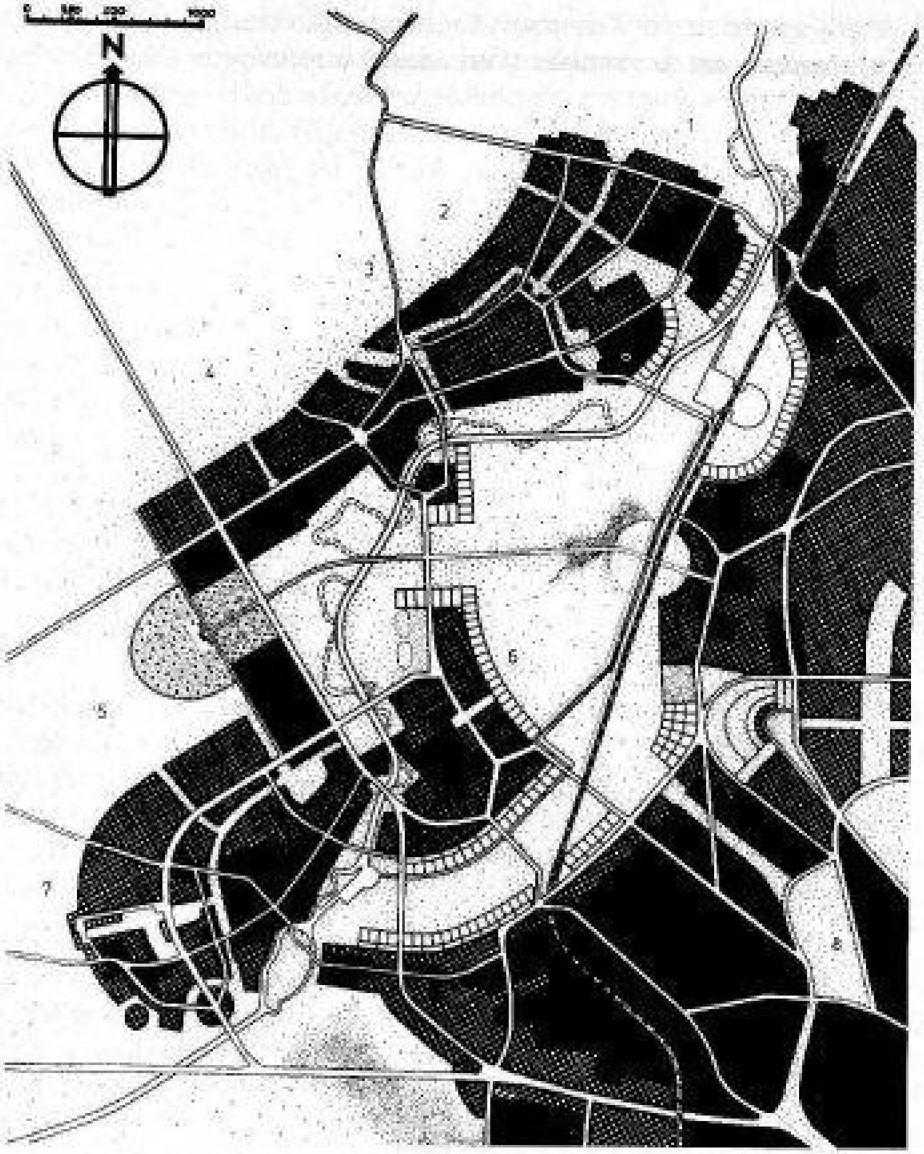


Fig. 32. **E. MAY : PLAN D'AMÉNAGEMENT DE LA VALLÉE DE LA NIDDA** (d.n.F. 2/3 1930). (en noir : urbanisation ancienne et Siedlungen réalisés).

1 Heddernheim
2 Römerstadt
3 Alt Praunheim
4 Praunheim
5 Westhausen
6 Hausen
7 Rödelheim
8 Jardin botanique

réalisées et le centre commercial récent de Norweststadt contredit le projet de May. Le terrain libre central est resté un no man's land, attaqué par les franges non maîtrisées de l'urbanisation. Seul le traitement de la rive droite de la Nidda, sur une largeur qui ne dépasse pas 500 m permet de reconstituer l'ensemble. Pour en rendre compte, nous examinerons plus particulièrement les Siedlungen Römerstadt et Westhausen, en nous attachant aux points suivants : le plan d'ensemble et l'articulation des quartiers, le traitement des voies, le traitement des bordures.

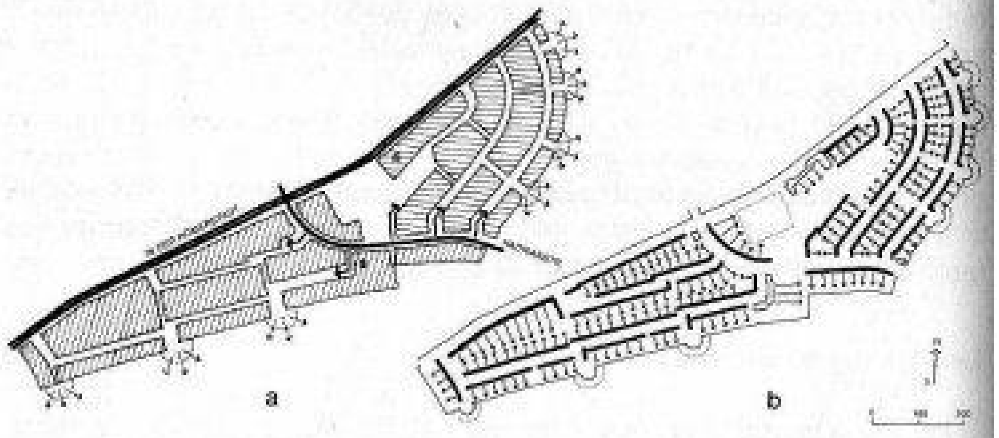
Le Siedlung Römerstadt

Première partie d'un ensemble plus vaste qui ne sera pas achevé, Römerstadt est construit de 1927 à 1928 pour la société Gartenstadt A.G. et comprend 1 220 logements (74). Comme dans tout le projet de la Nidda, Ernst May participe directement à son étude avec H. Böhm et W. Bangert pour le plan d'ensemble et C.H. Rudloff pour l'architecture des bâtiments, les architectes Blattner, Schaupp et Schüster ont la charge des écoles.

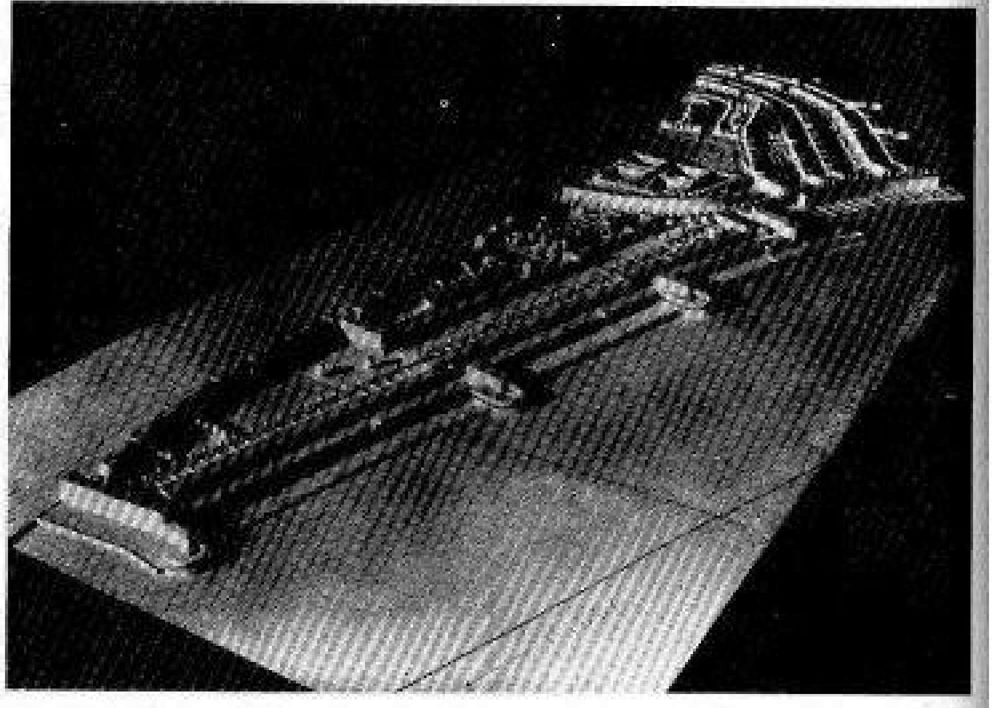
Le Siedlung est compris entre la route « In der Römerstadt » qui relie les villages de Praunheim et Hedderheim, et la Nidda. Le principe d'ensemble est simple. Perpendiculairement à la route, une voie de pénétration sur laquelle se regroupent les équipements : commerces, écoles. De part et d'autre, des rues bordées de logements, parallèles à la vallée et légèrement étagées, coupées par quelques chemins qui ramènent sur des esplanades plantées de tilleuls, formant belvédères au-dessus des jardins maraîchers aménagés en bordure de la Nidda.

A ce schéma, May fait subir des déformations pour l'adapter au terrain et différencier les quartiers, en accord avec les principes pittoresques d'Unwin.

La voie pénétrante : Hadrianstrasse forme deux courbes successives dont les parties internes sont occupées par des bâtiments continus en face desquels le départ des rues se fait par des chicanes. Ces dispositions, courbes opposées et chicanes, qui brisent la perspective, accentuent le caractère privé des rues secondaires. De part et d'autre de l'Hadrianstrasse, celles-ci appartiennent à deux géométries différentes : continue et courbe au nord-est (im Heinfeld, an der Ringmauer), fragmentée et rectiligne au sud-est (Mithrastrasse, im Burgfeld) : deux



a b



c

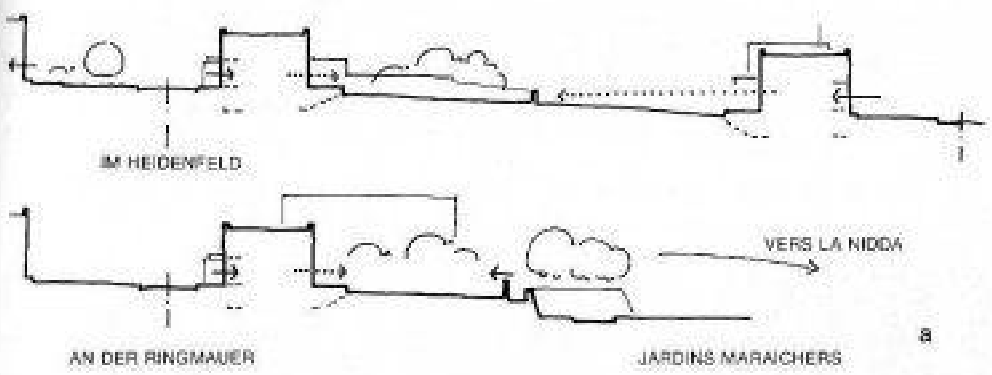
Fig. 33. E. MAY : SIEDLUNG RÖMERSTADT.

a. Découpage des unités.

b. Statut des espaces.

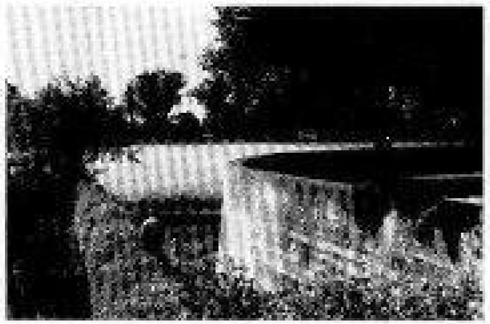
Bien que les bâtiments soient isolés les uns des autres, l'ensemble fonctionne comme un « tissu » traditionnel, marquant nettement des différences et des oppositions.

c. Le « rempart » bastionné en bordure de la vallée répond à l'enceinte de la ville ancienne (photo de maquette).



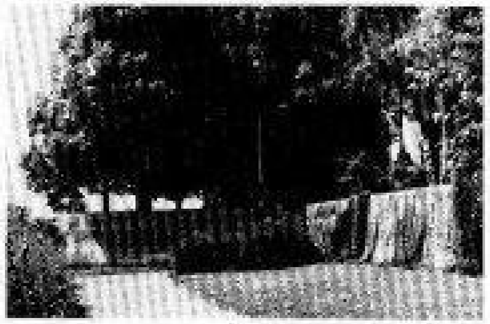
a

b



d

c



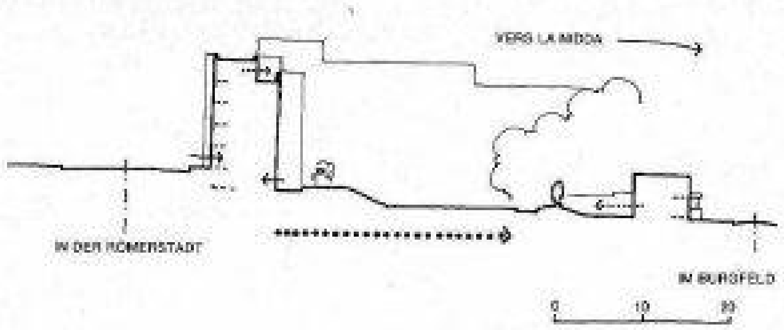
e

Fig. 34. E. MAY : SIEDLUNG RÖMERSTADT, les rangées.

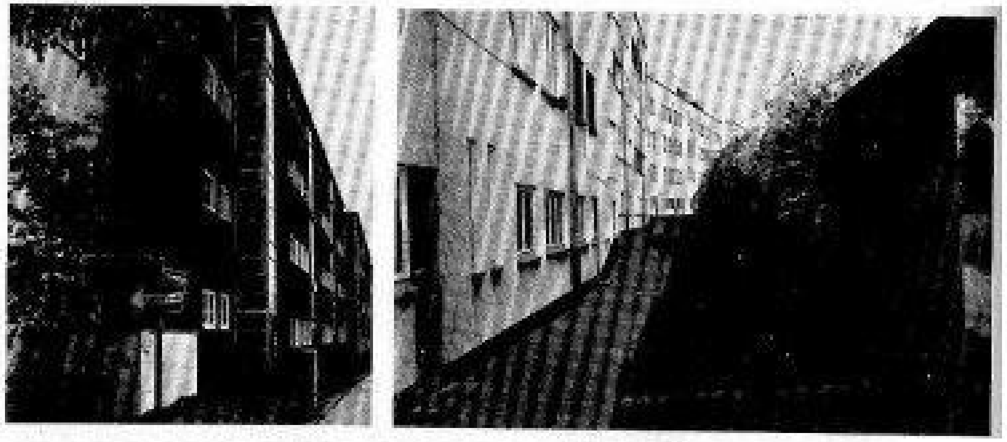
a. Coupes schématiques sur les rangées de maisonnettes.

b-c. Opposition des faces.

d-e. Le rempart bastionné qui marque la limite du Siedlung.



a



b

d

Fig. 35. **E. MAY : SIEDLUNG RÖMERSTADT, bâtiments hauts.**
a. Coupe schématique.
b. Façade sur rue : les décrochements et les verticales vitrées signalent les entrées.
c-d. Utilisation collective de l'intérieur de l'îlot : l'écran formé par la pergola isole la partie sale (sortie de cave, poubelles, graisse de vélomoteurs) du jardin.

manières différentes de marquer qu'il s'agit bien de voies de desserte locale.

A l'intérieur des deux quartiers ainsi définis, des unités apparaissent : séries de maisons en rangées ou immeubles associés à des jardins, séparés par des sentiers ramenant sur les belvédères, qui forment des variations sur le thème de l'îlot.

Les rangées de maisons basses (R + 1), nettement orientées par rapport aux rues, déterminent un espace interne occupé par des jardins privatifs, non accessible dans la partie nord-est, traversé par une allée dans la partie sud-ouest. Dans les dernières rangées, en bordure de la vallée, les jardins donnent sur des allées qui forment une promenade au-dessus du rempart ; l'extrémité de chaque rangée est marquée par un immeuble d'appartements plus haut, en retour sur l'esplanade. De même, les chicanes d'accès aux rues à partir de l'Hadrianstrasse sont marquées par des immeubles reprenant le thème anglais du changement d'unité en fin de rangée. Le long de la route « In der Römerstadt » et de l'Hadrianstrasse, les immeubles accusent l'orientation des faces. Les façades d'accès sur les rues s'opposent aux façaces arrières marquées par des balcons. La couleur des enduits : rouge sur « In der Römerstadt », blanc sur la face arrière, accentuent les différences. L'espace interne, bien qu'accessible par les extrémités, s'oppose à la rue. Il est fractionné en zones distinctes, affectées chacune d'un statut : partie sale en liaison avec les caves, masquée par des talus et des pergolas, zone de jeu et de promenade, avec pelouse et allées bordées par des groupes de jardins privatifs (pour les locataires des appartements) traités comme les bosquets d'un parc classique.

Le Siedlung Westhausen

Prévu pour 1 532 logements (75), Westhausen ne sera pas achevé par May. Sa construction (1929-31) est le fait de deux sociétés : la Gartenstadt A.G. que l'on a déjà rencontrée à Römerstadt et la Nassauische Heimstätte. Si les mêmes collaborateurs participent au plan d'ensemble, il s'inscrit dans le projet de la Nidda, pour l'architecture des bâtiments, c'est une autre équipe : E. Kaufmann, F. Kramer, Blanck avec la participation d'architectes privés : O. Fuster et F. Schüster. Fortement touché par les bombardements de 1944, les parties détruites ont été reconstituées à l'identique en 1949.

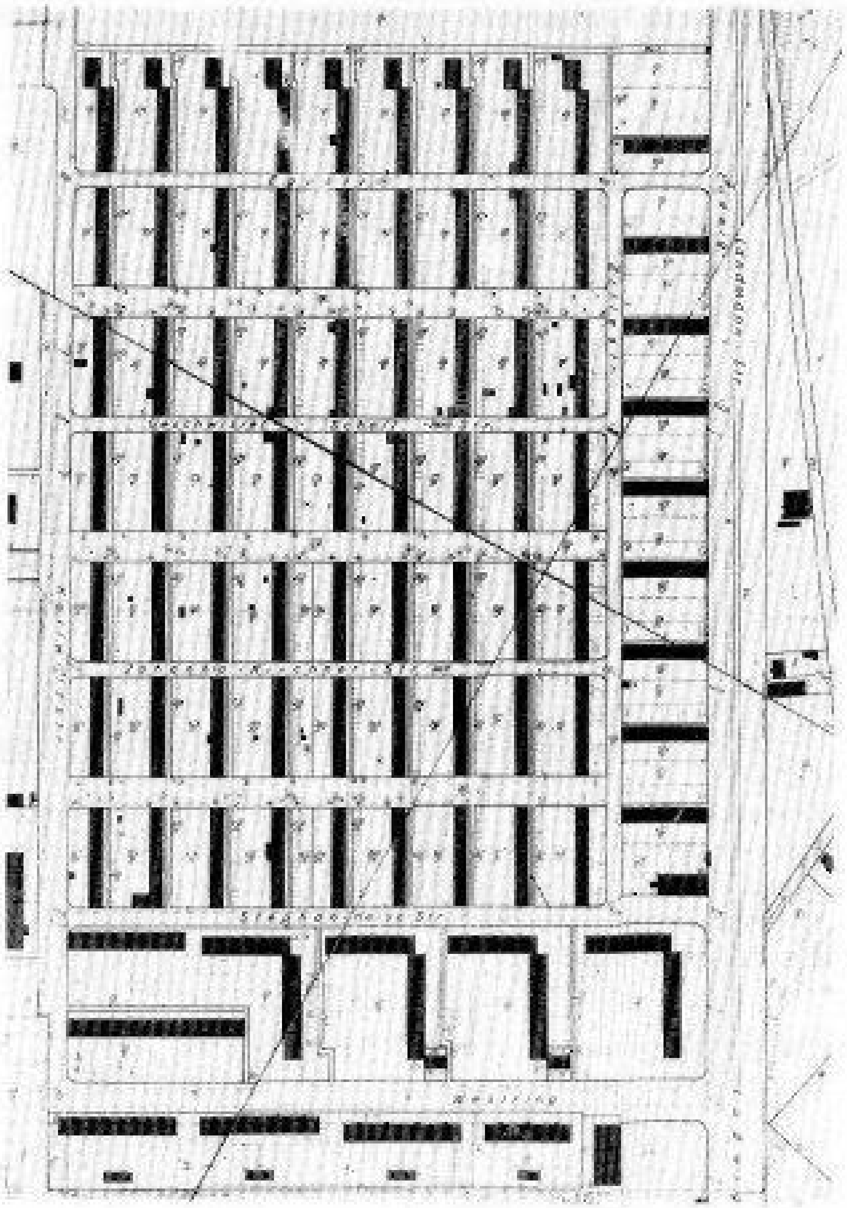


Fig. 36. **E. MAY : SIEDLUNG WESTHAUSEN** (cadastre actuel).
Le pittoresque de Römerstadt fait place ici à une organisation systématique qui annonce la Charte d'Athènes.

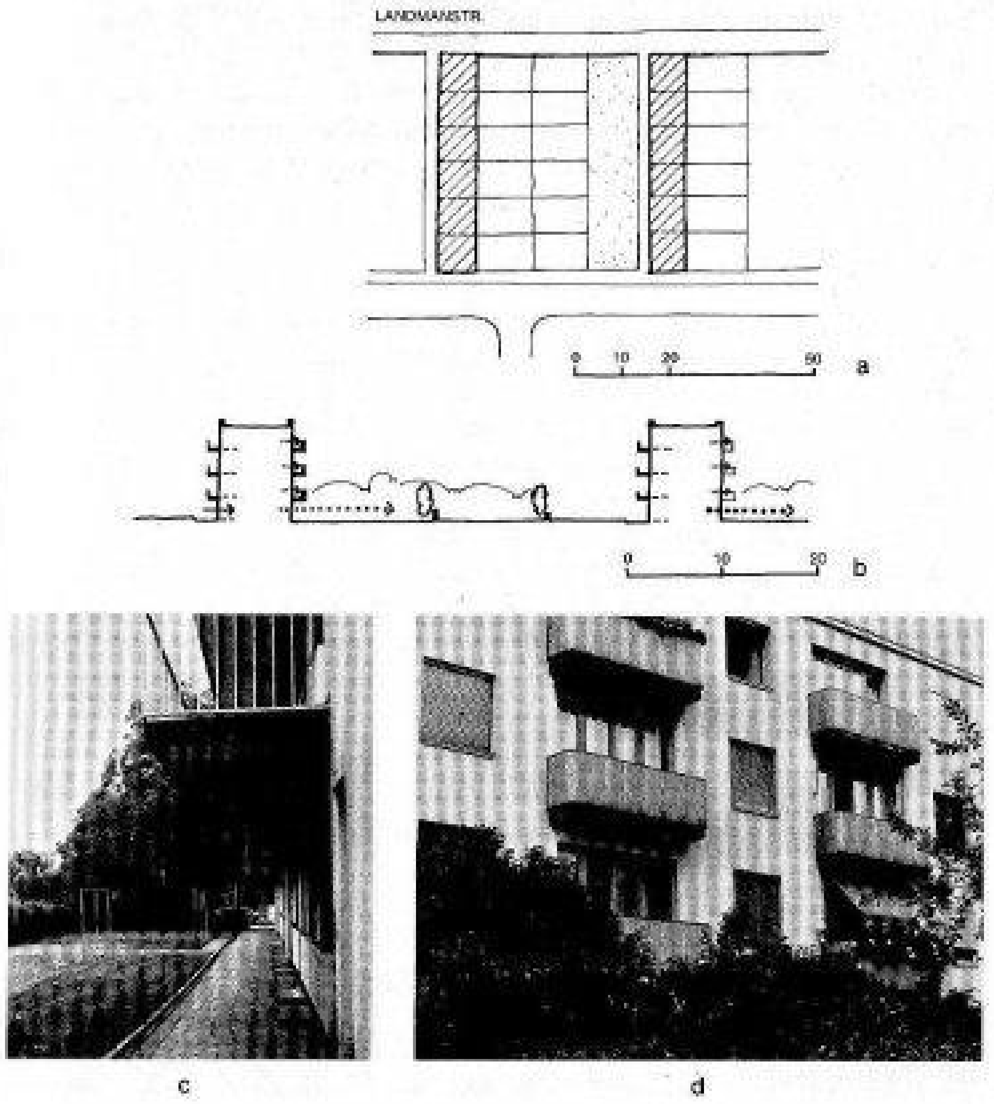


Fig. 37. **SIEDLUNG WESTHAUSEN : bâtiments hauts.**

a. Plan montrant le découpage de l'espace entre les barres pour les jardins privatifs et collectifs.
b. Coupe schématique.
c. Façade d'accès.
d. Façade arrière : l'appropriation du jardin par les logements du rez-de-chaussée redonne au bâtiment une « orientation » qui privatise la face arrière.

En bordure de la Ludwig Landmannstrasse (ancienne Hindenburgstr.), grande voie nord-sud qui ramène sur le centre de Francfort et dont la partie centrale accueille le tramway, Westhausen offre une démonstration accomplie des principes rationnalistes. A partir de la route, deux accès distribuent une grille régulière, deux voies nord-sud : Zillestrasse et Kollwitzstrasse, quatre est-ouest : Egestrasse, G. Schollstrasse, J. Kirchnerstrasse, S. Heisestrasse.

Les bâtiments hauts

La bordure Est, le long de la grande route, est occupée par des immeubles hauts (R + 3), distribués par coursives, équidistants et perpendiculaires aux voies. Le statut des espaces entre les immeubles est directement lié aux problèmes d'accès : zone propre et uniforme sur la face nord le long de l'allée d'accès, zone morcelée, plantée et cachée sur la face sud correspondant aux jardins appropriés par les logements à rez-de-chaussée. Entre ces jardins et la zone d'entrée de l'immeuble suivant, une autre série de parcelles pour les habitants des étages. Des haies assez élevées évitent les conflits devant/derrière que la disposition d'ensemble favorise. Au sud, également, des immeubles devaient border une voie importante, mais la réalisation tardive et incomplète ne permet pas de les apprécier clairement.

Les rangées

Le reste du Siedlung est composé de rangées de maisons nord-sud, desservies par des allées perpendiculaires aux rues. Chacune abrite deux familles (76). Sur la face opposée aux allées de desserte, deux jardins successifs, l'un en prolongement direct du logement du rez-de-chaussée, l'autre affecté à celui de l'étage. La succession allée de desserte/maison/jardin du rez-de-chaussée/jardin du logement de l'étage qui se répète à chaque unité reproduit celle que nous avons observée dans les immeubles. Entre deux rues et perpendiculairement aux rangées, des coupures assez larges, plantées d'arbres, traversent le Siedlung, chemins piétons indépendants des véhicules et aires de jeux pour les enfants.

La variété observée à Römerstadt n'existe plus ici et l'organisation des rangées n'entretient avec les îlots traditionnels qu'un rapport très abstrait. Cependant, l'orientation des faces subsiste et favorise l'appropriation (77). Trois problèmes apparaissent : les jardins des logements hauts, les allées, les angles.

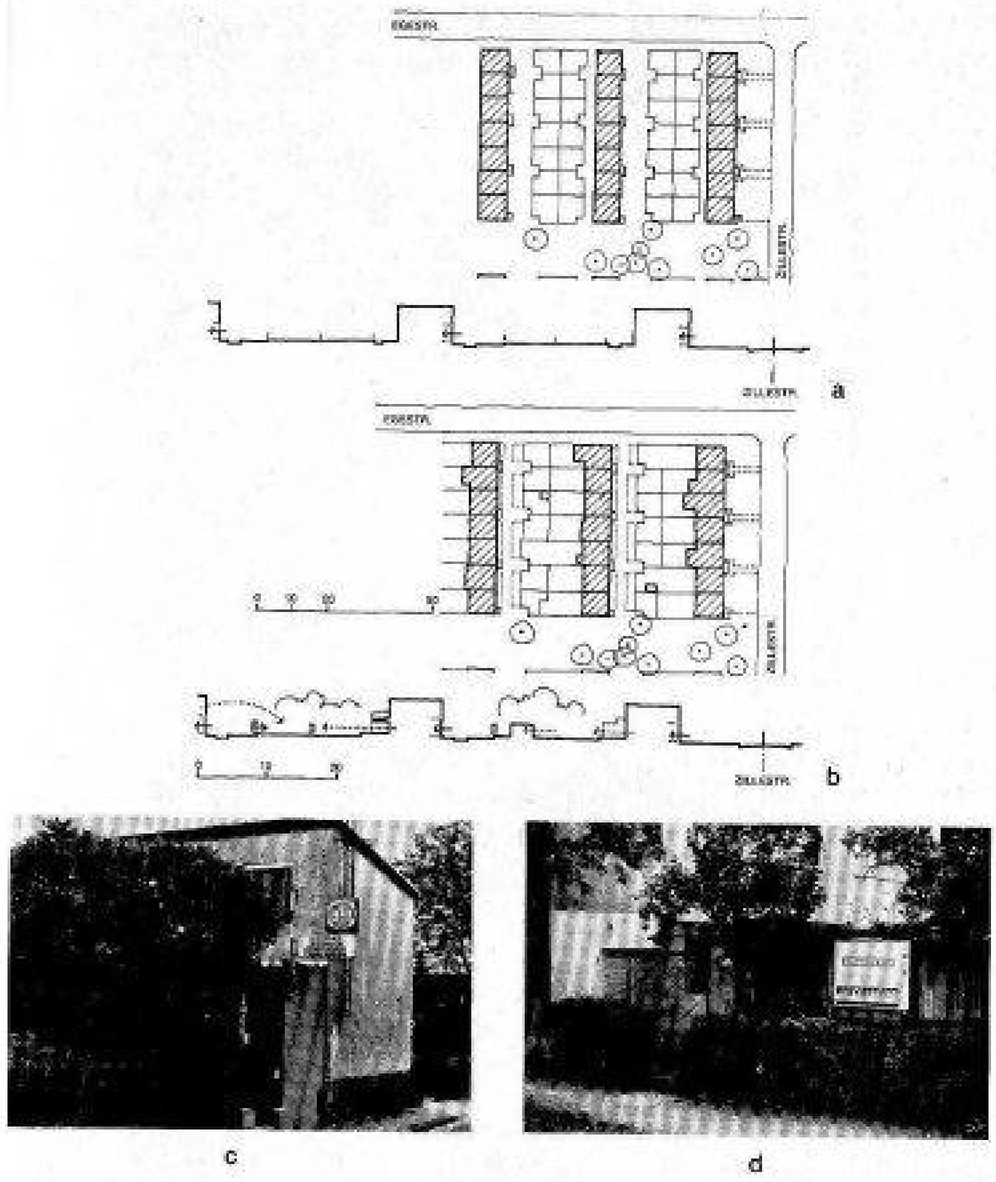


Fig. 38. **SIEDLUNG WESTHAUSEN : Les rangées.**
Schémas montrant les modifications introduites dans l'organisation des espaces par la pratique des habitants.
a. Disposition à l'origine.
b. Disposition actuelle.
c-d. Parcelle d'angle : les commerces.

Fig. 39. **SIEDLUNG WESTHAUSEN : L'allée desservant les logements.**
Entrées jumelées, séparées par des plate-bandes fleuries entretenues par les habitants. La circulation des véhicules se fait sur un réseau de voies perpendiculaires aux rangées.

A l'origine, une allée continue passait entre les maisons et les jardins du rez-de-chaussée, l'espace entre deux rangées étant considéré comme une somme de carrés maraîchers. Les habitants du rez-de-chaussée eurent vite fait d'interdire le passage et de relier directement leur logement au jardin, la partie proche devenant un coin du séjour extérieur, éventuellement un prolongement construit du séjour, ce qui est favorisé par les cadres métalliques des pergolas qui fournissent une ossature facile à bricoler. Les « cultures » se développent vers l'arrière du jardin. Le cas du jardin attribué au logement de l'étage est différent puisqu'il n'y a pas prolongement direct. Dans certains cas, il est négligé, abandonné voire annexé par le jardin du rez-de-chaussée. Ou bien il est vécu sur un mode exclusivement utilitaire : plantation de légumes, et l'on y trouve parfois la cabane à outils. Enfin, il peut être vécu comme un jardin avec espace de séjour, bancs, pergola, balancelle, etc., il est alors tourné vers l'allée de desserte et offre sur cette face un devant. Dans la première rangée sur la Zillestrasse, les jardins des logements des étages sont placés devant les maisons dans lesquelles on pénètre exceptionnellement par des allées dans l'axe des portes. Très vus, ces jardins se réduisent à des pelouses ornementées de quelques plantations décoratives et jouent un rôle exclusif de présentation.

Le statut des allées de desserte est ambigu puisqu'elles passent derrière les jardins. Les entrées des maisons, groupées par deux et marquées par un petit perron déterminent un espace de devant confirmé par une plate-bande abondamment fleurie qui éloigne des fenêtres du rez-de-chaussée. Face à chaque entrée, un espace en enclave sur les jardins reçoit les poubelles. Cette disposition est parfois ressentie négativement par les habitants qui masquent ou détournent cet espace.

Contrairement aux Siedlungen antérieurs, May n'a pas prévu d'unité différente en fin de rangée, ni de retour de murets dans l'angle comme il l'avait fait dans la dernière tranche de Praunheim (78). Le jardin de la dernière parcelle se trouve donc directement visible depuis la rue. Les habitants tournent la difficulté par les plantations de haies ou rétablissent le muret. Mais la parcelle d'angle, parce qu'elle est facilement accessible, et la seule desservie par des véhicules, devient le lieu du commerce. Sur les six commerces qui se sont installés à Westhausen où aucun n'avait été prévu, cinq le sont sur des parcelles d'angle, le dernier sur la Zillestrasse (c'est-à-dire sur la seule rangée bordant directement une voie de circulation automobile).

L'îlot à Francfort :

Élargissement et dissolution de la notion d'îlot

Pour mesurer le caractère expérimental des propositions de May et l'évolution des modèles architecturaux mis en œuvre à Francfort, il faut examiner la chronologie des projets et des réalisations en distinguant chaque fois tracé au sol et volumétrie d'une part, vocabulaire formel d'autre part. Cette distinction est utile : le passage de la cité-jardin au rationalisme se fait par à-coups, tantôt dans un domaine, tantôt dans un autre. Ainsi la cité Watergraafsmer (Betondorp) à Amsterdam réalisée à partir de 1922, présente en plan les caractéristiques de la cité-jardin traditionnelle et ne diffère guère des autres cités satellites prévues dans le plan de Berlage. Pourtant les bâtiments de J.B. van Loghem, de W. Greve et surtout de D. Greiner utilisent déjà tout le vocabulaire et les techniques de construction de l'architecture moderne, rompant ainsi délibérément avec l'Ecole d'Amsterdam (79).

D'un autre côté le Siedlung Freidorf à Bâle, réalisé par Hannes Meyer un peu plus tôt (1919-21) allie un vocabulaire formel très conventionnel (proche de celui de May à Breslau à la même époque) à une rationalisation des types de construction et surtout de l'implantation qui, dans la ligne des cités ouvrières des usines Krupp, annoncent Praunheim 3 et Westhausen. Cette réalisation de H. Meyer marquait une rupture vis-à-vis de l'influence de la cité-jardin anglaise encore très sensible dans son projet précédant du Siedlung Margarethenhole (Essen 1916) (80). A partir de 1925, May, lui, progresse sur les deux plans à la fois, les principes d'urbanisme sont déterminés une fois pour toutes, le plan d'ensemble de la ville est arrêté, mais chaque réalisation constitue une expérience.

A une exception près (Siedlung Riederwald), la première tranche de réalisations, lancée en 1926 après l'établissement du plan d'ensemble, représente des opérations en continuité avec le tissu existant. Il s'agit comme Berlage à Amsterdam, de continuer la ville du XIXe siècle (Niederrad, Bornheimerhang. Hohenblick), de lui donner une limite claire, une « façade » continue. La première tranche de Praunheim, située à l'opposé de la ville sur la rive droite de la Nidda, si elle n'est pas urbaine, peut être considérée comme l'amorce du développement du village. Dans tous ces cas, le tracé, tributaire du contexte, reprend les voies existantes et accuse la hiérarchie des espaces ; la volumétrie confirme le tracé par

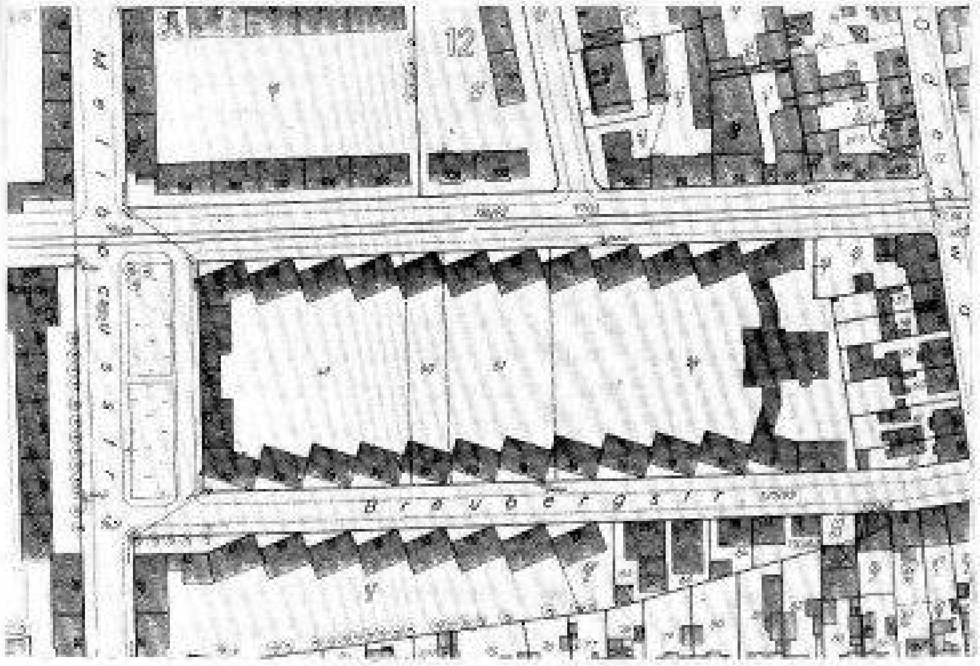


Fig. 40. E. MAY : SIEDLUNG NIEDERRAD.
Plan et vue intérieure de l'îlot dit « zig-zag Hausen ». Dans une zone suburbaine assez chaotique, la clôture de l'îlot crée un jardin collectif isolé du trafic.

des procédés où l'on serait tenté de reconnaître l'influence hollandaise : marquage des angles, traitement des places, continuité des façades sur rue... Le vocabulaire formel, déjà rationalisé, présente encore des traces pittoresques : entrées à Bornheimerhang, tour et angles à Niederrad, disposition et rythme des ouvertures, mais ces premières expériences sont pour May l'occasion de tester ses « types » et d'engager la fabrication industrielle des éléments.

A cette première phase urbaine, succède un ensemble de Siedlungen où May opère une synthèse entre l'ambiance de la cité-jardin et le vocabulaire de l'architecture moderne. Römerstadt et Praunheim pour reprendre les deux plus significatifs de cette période, sont dans le prolongement direct des principes d'Unwin.

En fait, les différences qui caractérisent ces deux premières phases proviennent davantage du contexte, de la situation des opérations par rapport à la ville, que d'un changement théorique. La proximité des dates, la présence des mêmes collaborateurs (H. Böhm, C. Rudloff) montre qu'il s'agit des deux versants d'une même pensée ; il n'y a pas contradiction mais complémentarité entre les îlots denses de Niederrad et le traitement « paysagé » de Römerstadt. Dans les deux cas, la référence au contexte et le souci d'obtenir une certaine variété comptent autant que le désir de rationalisation.

Si nous nous en tenons aux grands Siedlungen, tout change après Riedhof-West (1927-30) qui fait figure de transition, rationaliste dans le détail de ses unités, mais qui marque encore clairement ses références urbaines. Avec la dernière tranche de Praunheim (1928), les principes rationalistes prennent le pas sur le pittoresque de la cité-jardin. Exceptions, décalages, marquages des angles ou des extrémités des rangées sont progressivement abandonnés tandis que l'industrialisation et la typification se développent. Les grands Siedlungen ne jouent plus comme dans les phases antérieures sur des différences de maillage à l'intérieur d'un même ensemble, ni sur l'affirmation d'un ordre urbain préexistant, mais sur la répétition systématique d'une unité (la rangée), sur l'affirmation de la logique interne, indépendante des conditions circonstancielles de l'implantation. Ils renvoient à une combinatoire simple supprimant tous vestiges de l'îlot. Westhausen (1929), Lindenbaum (Gropius, 1930), Miquelstrasse Tornow-Gelände et Bornheimerhang 3 (1930) marquent cette évolution dont l'accomplissement s'observe dans

le projet non réalisé du Siedlung Goldstein et qui annonce les plans de la période soviétique. Cette nouvelle tendance qui n'aura pas le temps de s'épanouir à Francfort, correspond bien à la montée de l'esprit rationaliste succédant à l'intérieur du mouvement moderne allemand au romantisme expressionniste des débuts. Gropius d'abord indécis s'y rallie vers la même époque (1927-28) avec ses réalisations de Dammerstock et de Torten, Hannes Meyer prend la tête du Bauhaus (1-4-1928). A La Sarraz, la fondation des CIAM annonce déjà la charte d'Athènes. A Francfort, l'arrivée de Mart Stam accentue cette évolution, et le Siedlung Hellerhof qu'il commence en 1929 peut servir de repère.

A partir de ce moment, la relation bâtiment/terrain n'est plus la même qu'auparavant. Dans les immeubles hauts, la subtile différenciation des faces que l'on observe à Römerstadt disparaît. A Hellerhof comme à Miquelstrasse, le bâtiment devient indifférent au terrain, l'espace extérieur qui n'est plus orienté perd son statut. Dans les rangées de maisonnettes, la désintégration du tissu est moindre, mais l'espace central de l'îlot, cette zone interne protégée des vues, à l'écart du domaine public, n'existe plus.

Parler d'îlot dans ces conditions serait bien risqué si May n'exposait lui-même très clairement sa problématique dans le schéma publié dans l'article de 1930 où il fait le point de son action, que nous avons reproduit en tête de ce chapitre (81). En quatre dessins, dans un raccourci assez percutant, May dresse l'histoire du tissu urbain au début du XX^e siècle. La série de rangées qui est le type de groupement sur lequel travaillent les architectes allemands dans les années 1927-1930 y est présentée comme l'aboutissement logique de l'évolution de l'îlot.

Le point de départ est l'îlot du XIX^e siècle, dense et compact, proche de l'îlot haussmannien. La deuxième phase marque l'évidement du centre, le fractionnement de la maille, l'organisation de la bordure, c'est l'îlot que nous avons vu à Amsterdam, ou avec des variantes, Niederrad. La troisième phase voit l'ouverture des extrémités et l'abaissement de la densité, l'îlot se résume à une combinaison dos à dos de deux rangées de maisons encadrant des jardins, c'est Römerstadt et Praunheim, c'est Gropius à Dammerstock. Ainsi, à l'ancienne séquence :

rue	bâtiment	cour	cour	bâtiment	rue
public	privé		privé		public

est apportée une première modification qui découvre une zone jusque-là cachée et privée, en créant un jardin commun :

rue	bâtiment	jardin	bâtiment	rue
public	privé	collectif	privé	public

ou des jardinets distribués par un passage commun :

rue	bâtiment	jardinet	allée	jardinets	bâtiment	rue
public	privé		collectif	privé		public

puis les rangées deviennent autonomes, implantées en fonction de l'ensoleillement, distribuées par des allées perpendiculaires aux rues qui du coup sont réduites à de simples voiries (Westhausen) :

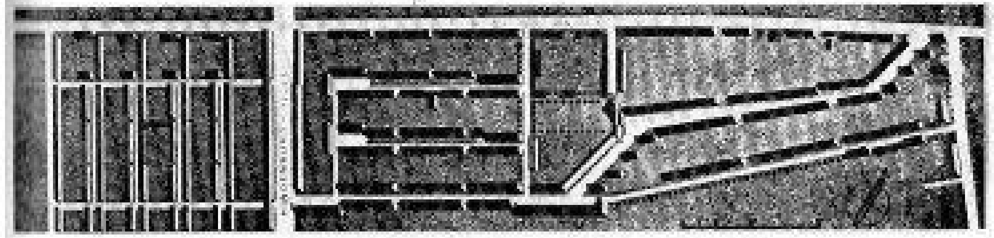
allée	bâtiment	jardinet	allée	bâtiment	jardinet
public	privé		public	privé	

De l'îlot traditionnel subsistent deux principes :

— il existe un rapport clair entre le bâtiment et son terrain, la pratique le confirme en restituant des parcelles (d'usage et non de propriété), là où elles n'existaient pas ;
— les faces des bâtiments sont différenciées, la pratique le confirme également en marquant les façades d'accès et en « bricolant » les façades arrières.

Par contre, la continuité, la relation à la rue, son existence, la référence à la ville sont abandonnées.

Puis la suppression des jardinets privatifs au profit d'une pelouse



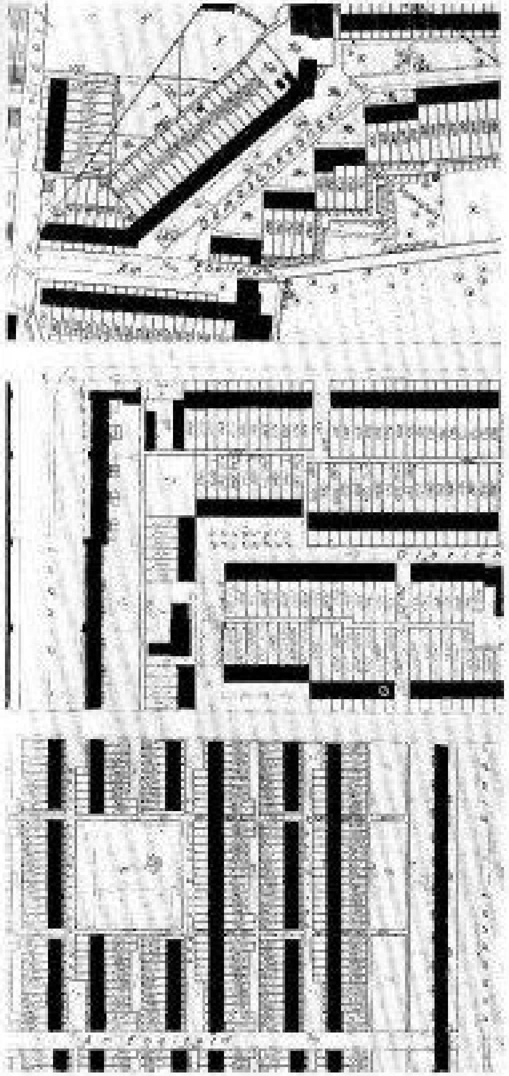


Fig. 41.
E. MAY : SIEDLUNG PRAUNHEIM.
Les trois étapes de la réalisation même si elles s'inscrivent dans un plan d'ensemble, marquent le passage progressif du « pittoresque » au « rationalisme ».

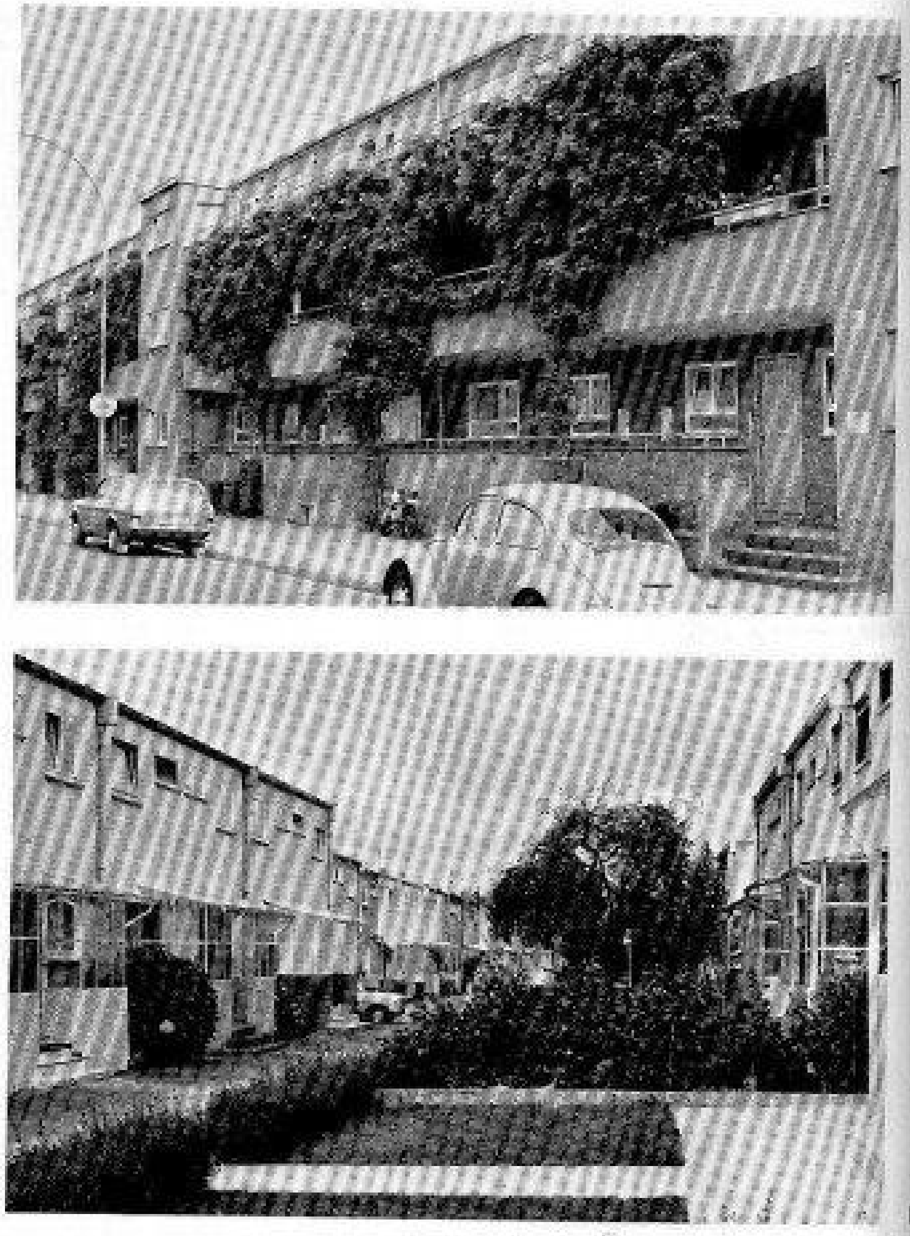


Fig. 42. **E. MAY : SIEDLUNG PRAUNHEIM.**
a. Immeubles sur la Landmanstrasse.
b. Maisons en bande sur la Tessenowstrasse.

commune accompagne l'affaiblissement de l'opposition des faces, en nême temps que la généralisation de l'immeuble d'appartement rend les étages uniformes :

allée	bâtiment	allée	pelouse	allée	bâtiment
public	privé		public		privé

Les espaces privatifs sont limités au logement et aux balcons tandis que l'espace public de moins en moins différencié occupe l'ensemble du terrain non bâti.

L'îlot à Francfort se présente donc comme un élargissement de la notion traditionnelle (qui n'est pas sans rappeler le close anglais) : *un groupement élémentaire de bâtiments liés à un terrain sur lequel ils déterminent des espaces dont le statut est défini.* L'expérimentation consciente dont il est l'objet entraîne vite (dès 1929) son abandon au profit d'une combinaison de bâtiments et de voiries organisés selon une logique abstraite où le sol perd toute réalité. Fascinés par les constructions en hauteur, les architectes du mouvement moderne ne seront pas longs à abolir les dernières différences entre les faces et entre les étages au nom de la série, du standard et de la norme. Les propositions de Gropius pour les « immeubles lamelliformes » (1930-31) annoncent déjà l'espace du grand ensemble.

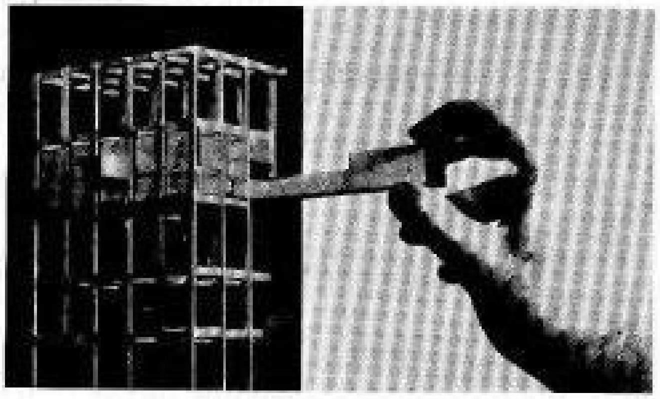


Fig. 43. **LE CORBUSIER : principe de l'unité d'habitation.**

Chapitre 5

Le Corbusier et la cité radieuse

La Cité Radieuse est un mythe. De même que les villes idéales de la Renaissance exprimaient le refus de l'ordre urbain du Moyen-Age, appelé désordre, la « Cité Radieuse » exprime le refus de la ville. La Cité Radieuse n'a pas de nom, pas de lieu, elle n'existe pas, c'est un schéma. En la choisissant, nous voulons montrer le point extrême d'aboutissement du processus de désintégration du tissu urbain.

Exemplaire par la réduction théorique qu'elle opère sur l'espace urbain, elle l'est aussi par l'influence qu'elle a exercée, par le rôle de modèle qu'elle a joué dans la pensée urbanistique des architectes de l'après-guerre. Plus que les divers grands ensembles qu'elle a indirectement produits mais où se glisse un compromis dû à une localisation précise, elle reste l'image abstraite et absolue, la fiction d'un urbanisme autre.

La Cité Radieuse contre la ville

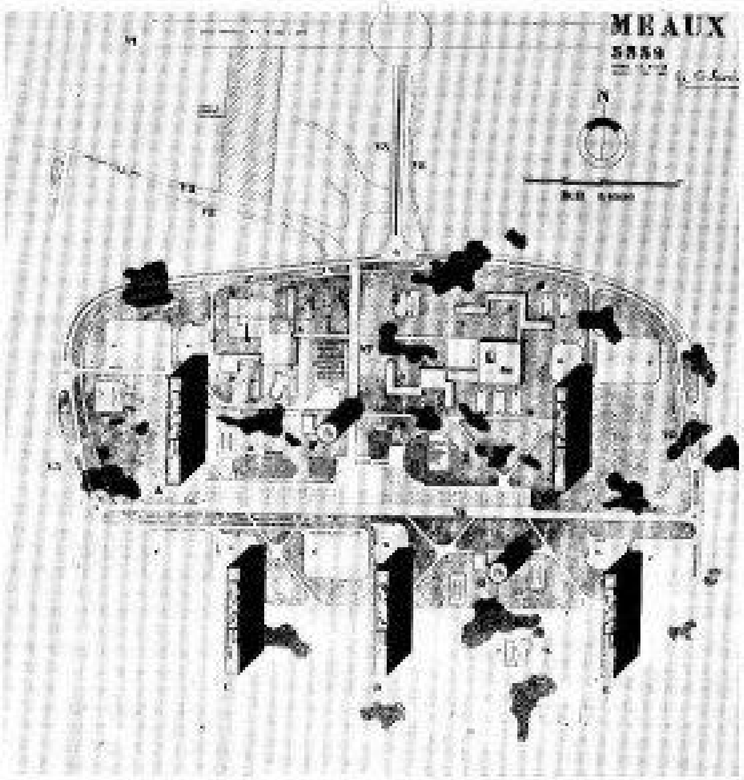
H. Raymond et M. Segaud ont suffisamment mis en relief les conceptions qui sous-tendent les écrits et les dessins de Le Corbusier pour que nous n'ayons pas à développer ici une critique de l'idéologie de l'architecte (82). Ses deux références favorites en matière d'habitat : le paquebot et le monastère confirment l'obsession de l'ordre et éclairent les rapports qu'il envisage entre l'architecture et la ville, entre l'habitant et sa propre culture (83).

Avec l'unité d'habitation de Marseille, Le Corbusier réalise enfin, bien que partiellement, une idée très anciennement ancrée, celle du contrôle total de l'architecte — ou de l'architecture — sur la ville, sensible dès 1922 dans le projet de ville pour 3 000 000 d'habitants.

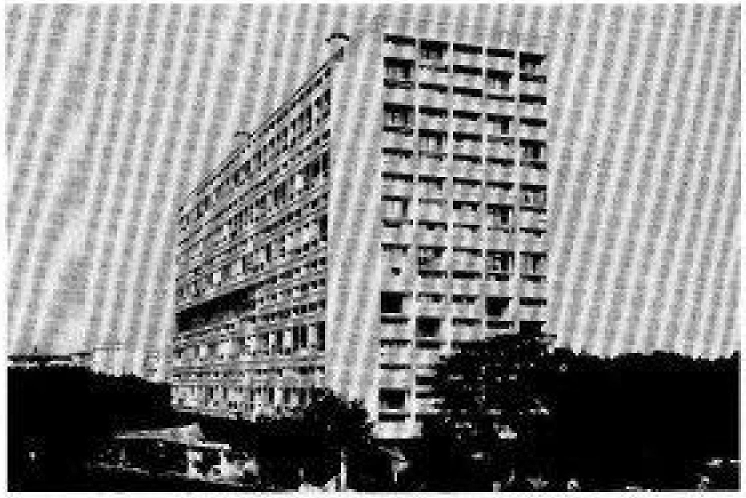
Du plan Voisin (1925) qui envisage froidement la démolition du centre de Paris, réduit à ses seuls monuments, aux multiples projets de « Cité Radieuse » (84) abstraitement implantés, la même logique se poursuit qui n'est pas seulement la négation de la ville, mais le refus de prendre en compte toute contrainte spécifique d'implantation. Venise excepté, c'est le règne du « standard », et le terrain n'est qu'un plateau de représentations pour un objet, machine-sculpture, déterminé abstraitement. Le Corbusier n'épargne pas la campagne : « Si par-ci par-là, quelques belles granges, quelques beaux hangars, quelques écuries neuves demeurent acceptables et peuvent être conservés, *le reste est à abattre* et à reconstruire plus grand » (85).

Il faut donc faire « table rase », ne gardant que quelques témoins monumentaux du passé en face desquels les Unités d'Habitation s'affirment comme les monuments du présent. Réduction de la ville à ses monuments, réduction de l'architecture à son seul aspect monumental. Le site est ramené à quelques données simples : soleil, verdure, montagne, horizon; l'espace n'est plus appréhendé en termes de différences, mais de valeurs absolues, éternelles. L'habitant, dénommé usager, est un nomade dont la pratique est réduite à des gestes fonctionnels et calibrés : 1,13 m, 2,26 (86).

Parmi d'autres, le projet pour une cité radieuse près de Meaux (1956) nous semble un bon exemple de l'application des principes de Le Corbusier. Sa publication dans le volume 7 des Œuvres Complètes, à la fin du



a



b

Fig. 44. **LE CORBUSIER.**
a. La Cité radieuse (projet pour Meaux).
b. Unité d'habitation (Marseille).

chapitre consacré aux Unités d'Habitation et dans « les Trois Établissements Humains », prouve qu'il s'agit bien d'un projet que son auteur juge exemplaire. Cinq «Unités d'Habitation de Grandeur Conforme », rigoureusement orientées Nord-Sud, et deux cylindres : les « Tours des Célibataires », se dressent sur un tapis où s'enchevêtrent les différentes voies (automobiles rapides et lentes, bicyclettes, piétons) reliant les unités aux équipements et à la route de Paris (RN 3).

Nous ne nous étendrons pas sur la ségrégation des différentes activités qui résulte de ce zoning, ni sur l'incapacité de l'architecture à accueillir plusieurs fonctions dans une même forme. Ce qui nous intéresse, c'est le renversement complet de perspective qui est opéré dans un tel projet non seulement par rapport à la ville traditionnelle, mais même par rapport aux exemples antérieurs que nous avons étudiés (87). Chaque bâtiment est pensé isolément dans un rapport ostentatoire avec une nature abstraite, la « composition » d'ensemble relevant directement d'une pratique picturale qui ne fait pas plus référence à l'organisation d'un tissu qu'au respect du site préexistant. Désormais vue à vol d'oiseau, la ville est une maquette : collection d'objets que l'on manipule comme des briquets sur un présentoir.

L'ilot vertical

L'indifférence de Le Corbusier vis-à-vis du site est voilée le plus souvent par le discours, dans une conception spectaculaire où le paysage est tout. Pour la mesurer concrètement, il faut partir du sol. De même que la Cité Radieuse n'a pas de nom et de lieu, l'Unité d'Habitation n'a pas de sol, elle le refuse, elle s'en écarte, se perche sur des pilotis, s'abstrait. Déjà exprimée à la villa Savoye ou dans les projets Dom-ino, cette négation du sol atteindra son apogée à la Tourette « pensée à partir du ciel ». Le pilotis, ce n'est pas seulement le moyen de hausser le bâtiment, de le rendre plus visible, c'est refuser qu'au niveau du passant il y ait un rapport possible autre que de pure contemplation.

Dès lors, tout s'enchaîne : le pilotis va de pair avec le refus de la « rue-corridor », la rue éclate en voiries différenciées et en « rues intérieures » : la rue ne devant plus être un corridor, le corridor devient la rue. Les éléments traditionnels de l'îlot sont découpés, repensés, réorganisés dans cette nouvelle unité qui nous apparaît comme un îlot vertical (88) où toutes les relations sont inversées, contredites.

Sans être exhaustif, le tableau suivant montre le nouveau « montage » proposé :

	tissu traditionnel	Le Corbusier
l'accès au logement	en façade et à l'air libre	au centre et obscur
le commerce	rez-de-chaussée sur la rue	étage dans une galerie
les équipements	rez-de-chaussée sur rue ou en fond de parcelle	au sommet (maternelles) ou ailleurs, isolés sur un « espace vert »
l'espace libre	intérieur et caché (les cours)	extérieur et vu (les pilotis)
la rue	extérieure, continue, soumise aux variations d'ensoleillement et de climat	intérieure et fermée obscure et conditionnée

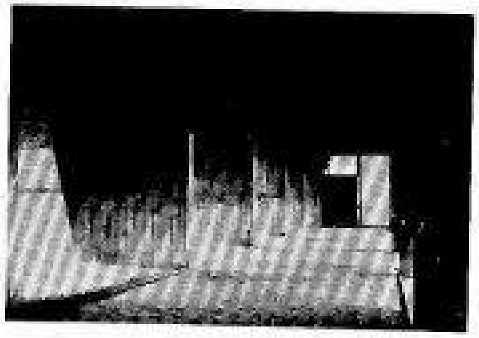
On est tenté de penser qu'un tel bouleversement interdit à la pratique de se développer selon les habitudes établies, et le projet social de Le Corbusier comporte bien la modification complète du mode de vie des habitants. Toute référence à une vie urbaine, la vie de quartier traditionnelle, est abolie : plus de « coin », « d'en face », « d'à côté ».

La rue et la conception traditionnelle du voisinage sont ignorées.

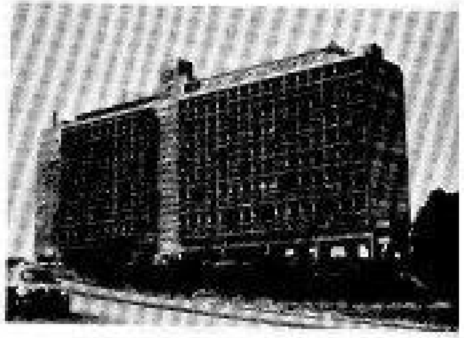
De Marseille à Firminy ou la dégradation d'une paroi

L'inversion des espaces que nous avons noté se manifeste au niveau de la cellule et trouve son achèvement dans le rôle dévolu aux parois. Le prolongement du logement, autrefois caché (façade sur cour, jardinet individuel) est retourné sur la façade de l'immeuble qui doit être appréhendée à deux niveaux : globalement et de l'extérieur, individuellement et de l'intérieur.

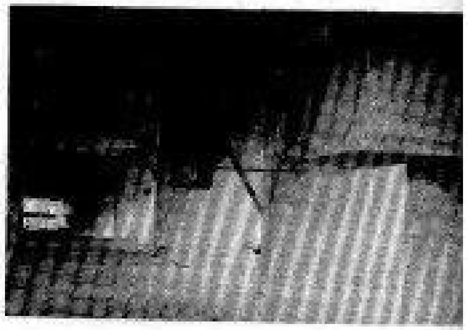
a



c



b

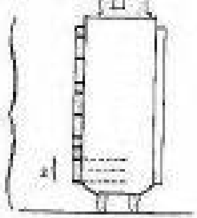


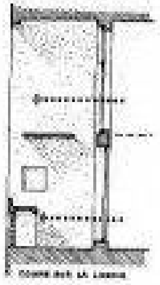
d

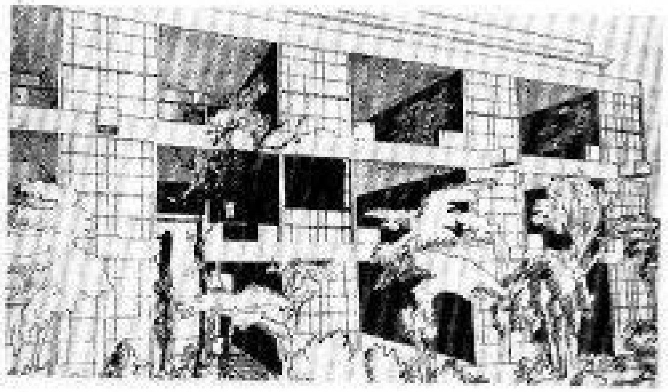
Fig. 45. **Indifférence.**
a-c. Nantes.
b-d. Firminy.

Globalement, c'est le dessin de la façade qui compte. Le répertoire formel de Le Corbusier d'après guerre s'y déploie : béton rugueux, allèges en nid d'abeille, pare-soleil, imposent une image forte et stable. A Marseille, les variations rythmiques des différentes travées et les lames verticales de la galerie commerçante créent une complexité qui fixe d'abord l'attention, la composition de l'architecte dans cet îlot-bâtiment prend en charge la variété autrefois conséquence de la juxtaposition de bâtiments différents. Avec Nantes (1952) commence une simplification du dessin provoquée par les contraintes économiques de la construction : suppression de la galerie commerçante non rentable et simplification des trames. Simplification qui se poursuit à Briey (1957) et s'achève à Firminy (1967) où le dessin de la façade se résume à la trace frontale des planchers et des refends coupés par les lisses hautes des allèges et l'horizontal des pare-soleils. Il n'est pas indifférent que Firminy ait été construit après la mort de Le Corbusier (1965).

Les conséquences de cet appauvrissement ne sont pas seulement d'ordre esthétique, elles conditionnent la pratique. Pour mesurer ce fait, il faut envisager l'intérieur de la façade, son envers, cet espace de la paroi qui assure la transition entre le logement et l'extérieur. A l'appréhension globale de la façade vue de l'extérieur et qui témoigne pour tous, fait place une appréhension individuelle. La loggia prolongeant le logement, c'est le substitut du jardin tel que l'envisageait déjà le pavillon de l'Esprit Nouveau et la « cité-jardin verticale » (1925). A Marseille comme à Nantes, la seconde façade entre la loggia et le logement est soigneusement dessinée, susceptible de variations et modifiable. L'allège pleine cache depuis l'extérieur la zone basse de la loggia comme la façade intérieure la dissimule à la vue du séjour. La façade fonctionne pour l'habitant comme devant (montré) et comme derrière (rejet-réserve, caché) et plus comme derrière, étant donnée la distance au sol. Elle « absorbe » plus ou moins bien une telle ambivalence. Notons que la disposition intérieure des appartements est elle-même « désorientée » (89). Le brise-soleil, accessible depuis les chambres, est utilisé comme balcon supplémentaire, comme support de plantations montrées (alors que la loggia est cachée). L'épaisseur de la paroi, son découpage, en font un espace appropriable, où l'habitant peut contrôler sa relation avec l'extérieur. C'est ce que pressent Le Corbusier, même s'il n'en voit pas toutes les conséquences et s'il réduit la pratique à quelques gestes fonctionnels : le « balcon brise-soleil, devenu portique, devenu loggia,


a

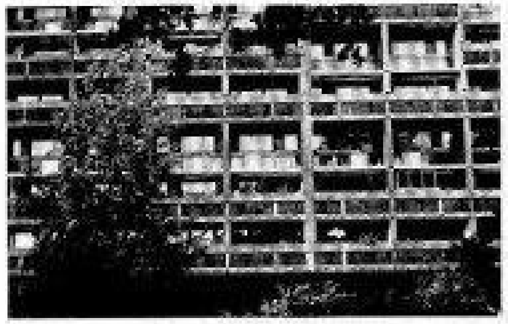

b

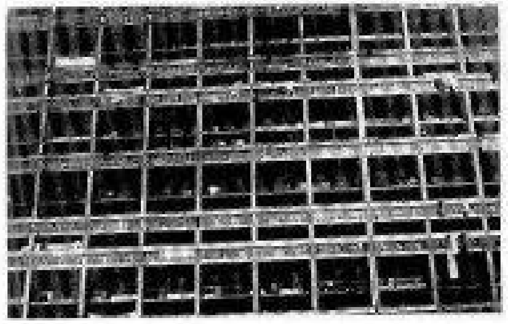

c

e

Fig. 46. L'unité d'habitation.
a. Les deux échelles :
1. L'unité. 2. La cellule.
b. Coupe sur la loggia.
c. La cité-jardin verticale (photomontage à partir de la façade du Pavillon de l'Esprit Nouveau).
d. Nantes : l'espace de la loggia.
e. L'espace de la loggia (Marseille).

a


b


c

d

Fig. 47. La dégradation de la paroi.
a. Marseille.
b. Nantes.
c. Briey.
d. Firminy.

permet à chacun de contrôler son propre vitrage dedans et dehors : le nettoyage des vitres, le choix des rideaux » (90).

L'imbrication de ces deux échelles : l'édifice et le logement, est rendue possible par l'épaisseur de l'espace-paroi et par le dessin volontaire de la façade du bâtiment formant, nous l'avons dit, une image assez forte pour que les variations individuelles n'en altèrent pas la stabilité. Effectivement, il faut une observation minutieuse pour découvrir sur les façades de l'Unité d'Habitation de Marseille les modifications que les habitants ont apportées à leur espace. A Briey, le dessin, plus rudimentaire, supporte mal les variations individuelles, de plus la simplification des façades intérieures — les panneaux ne présentent plus les subtilités de Nantes ou de Marseille — ne les stimulent pas. A Firminy enfin, le remplacement des allèges béton en nid d'abeille par des barreaudages métalliques rend visible de l'extérieur toute modification et même toute utilisation qui est faite de la loggia, ouvrant aux vues étrangères un espace jusque-là protégé.

Si nous avons insisté sur le rôle de la paroi, ce n'est pas seulement pour mettre en évidence les qualités de l'architecture de Le Corbusier — qualités que l'on ne retrouve guère chez ses épigones et qui, sous la pression du moindre coût, s'estompent également dans ses dernières œuvres. L'étude de l'Unité d'Habitation montre comment c'est au niveau de l'architecture que se posent maintenant les problèmes autrefois résolus par la simple logique du tissu.

Une réduction nécessaire

L'unité d'habitation marque une nouvelle étape, l'ultime, dans la perte des différences qui caractérisaient l'espace urbain. La séquence hiérarchisée rue /bordure/cour/fond de parcelle, qui ordonne le tissu ancien, déjà réduite chez Haussmann et à Amsterdam, compromise à Londres et à Francfort est ici résolument supprimée. L'opposition des faces n'existe plus, seul le signal vertical des cages d'escalier différencie la façade Est de la façade Ouest. Dans cet espace neutre, les possibilités réelles de croissance ou de modification sont nulles ou cantonnées à l'intérieur du logement. Malgré le discours, le pilotis reste stérile, incapable de remplir le rôle anciennement dévolu au rez-de-chaussée, coupé de la rue il se transforme peu à peu en parking contredisant la théorie du sol rendu au piéton.

La rue intérieure ne fonctionne ni comme un palier — elle dessert trop d'appartements — ni comme une rue (absence de fenêtre, de vis-à-vis, interdiction de jouer, etc.). Elle est un « point de passage cosmopolite obligé » (91).

Aussi l'Unité d'Habitation nous apparaît-elle à la fois comme la négation de la ville et comme l'ultime avatar de l'îlot.

Négation de la ville parce que toute référence à une continuité et à une proximité spatiale est abolie, de même que disparaît le statut différencié des espaces qui ne sont plus appréhendés qu'en termes fonctionnels. L'absence d'articulation se fait cruellement sentir avec pour conséquence de rendre impossible des modifications autres que l'addition de nouvelles unités, ou l'appropriation individuelle et limitée de la cellule du logement. Coupée de tout contexte, et l'image du paquebot reprend ici tout son sens, l'Unité d'Habitation suppose de la part de l'habitant la modification complète du mode de vie.

Mais à la fois, dans son abstraction, l'Unité d'Habitation pose avec une extrême clarté le problème de l'îlot, c'est-à-dire du groupement élémentaire de bâtiments dont l'association engendre un tissu. C'est sur cet aspect que nous voudrions conclure cette première partie, en nous appuyant sur la critique de l'Unité d'Habitation que firent les architectes anglais des années 50 telle que nous la rapporte Reyner Banham (92). Pour Banham, Le Corbusier est le premier architecte à rompre avec les conventions de l'« architecture moderne », à refuser de suivre en 1945 les dogmes élaborés par les CIAM dix ans plus tôt dans un contexte économique et culturel complètement différent. Avec Marseille, « la première construction d'après-guerre qui se distinguât de l'architecture d'avant 1939 », c'est, pour les architectes anglais lassés d'un demi-siècle de cités-jardins, la révélation qu'une audace est possible. Et dans leur admiration se mêlent autant le sentiment que le changement d'échelle des problèmes urbains ne peut plus se satisfaire d'un alignement de cottages, qu'une attirance pour le béton brut.

Avec Banham, nous comprenons bien comment les Brutalistes vont repartir de l'Unité d'Habitation, *cette réduction nécessaire*, pour tenter de retrouver un nouvel espace urbain. Leur critique va d'abord porter sur la rue intérieure. Obscure et ne menant nulle part, elle n'est à vrai dire qu'un vaste couloir d'hôtel. Replacée en façade, à l'air libre, elle ré-oriente le bâtiment : les logements ont une façade d'entrée avec une

porte et des fenêtres d'où l'on peut voir ; le duplex abstrait redevient une maisonnette. Cette coursive « où les enfants peuvent faire du vélo comme ils le feraient ailleurs sur le trottoir » devient un thème majeur de l'architecture anglaise depuis les projets des Smithson pour Golden Lane (1952) ou pour le concours de l'université de Sheffield (1953) jusqu'aux logements de Stirling à Runcorn (1967) en passant par tous les « housings » des architectes du Council.

Réorientée, l'unité resterait isolée, comme à Roehampton, si l'idée de prolonger la coursive d'un bâtiment à l'autre, d'en faire une véritable rue construite, d'y intégrer des équipements, de l'élargir en placette, n'avait permis de retrouver une continuité que les CIAM avaient refusée. Renouant avec l'immeuble Spangen de M. Brinkman à Rotterdam (1919) et plus loin encore avec les premiers immeubles à coursives du London County Council (93), l'architecture du logement, après Le Corbusier, redécouvre la notion de tissu urbain.

Chapitre 6

Les avatars de l'îlot et la pratique de l'espace

A propos de la pratique de l'espace ou espace de la pratique ou espace concret, aspect spatial de la pratique sociale, rappelons d'abord ce qu'en écrit H. Lefebvre : « gestes, parcours, corps et mémoire, symbole et sens » (94). Se manifestant à travers des phénomènes d'appropriation dans des situations concrètes où la configuration de l'espace a son importance, la pratique (on a pu parler aussi de systèmes spatio-symboliques) est sous-tendue par des habitus ou ensembles de dispositions (95) qui sont propres à des formes de sociabilité qui elle-mêmes renvoient à des appartenances sociales, à des cultures régionales, nationales. Elle a une histoire.

L'îlot unité de découpage, unité constitutive du tissu urbain, est-il une unité de pratique ? L'occasion d'une pratique spécifique ? L'a-t-il jamais été ? Ces questions, les premières que soulève du point de vue de la pratique de l'espace l'évolution que nous avons étudiée, appartiennent à une interrogation plus générale : savoir si un élément de la ville repéré par l'analyse morphologique recouvre un ensemble de pratiques identifiables ; quelles possibilités, compte tenu de ses caractéristiques spatiales, il offre à la pratique ; en quoi il permet une articulation avec d'autres, observées à d'autres niveaux (c'est-à-dire, en ce qui concerne l'îlot, se demander s'il assure par un jeu de différences et de continuités la transition entre le « petit » espace — le logement par exemple —, d'autres qui lui sont proches et aussi le « grand » espace urbain).

Avant d'éprouver la pertinence de ces questions, indiquons deux précautions. Distinguer, autant que possible, la pratique contemporaine de la production des éléments urbains que nous avons considérés et celles

que nous pouvons observer aujourd'hui. Elles présentent des différences et leur comparaison peut être l'occasion de saisir la capacité que l'espace a de successivement supporter des usages divers, son degré d'ouverture. Nous devons d'autre part utiliser des hypothèses concernant les systèmes spatio-symboliques de l'habiter d'une culture à l'autre dans les seules limites de ce qui nous semble assuré.

Ce que nous étudions ici appartient à l'histoire de formations économiques et sociales capitalistes, dépend des transformations urbaines liées à la révolution industrielle et à ses conséquences (même quand il s'agit des effets immédiats d'un programme d'industrialisation, c'est-à-dire d'implantations d'industries : c'est le cas de Paris capitale politique et financière de la France dont elle contrôle les échanges, c'est aussi celui d'Amsterdam dont la croissance, moins sans doute que celle de Rotterdam, suit le développement économique de l'Europe et notamment celui de l'Allemagne). Un mouvement qui avec des traits spécifiques, des systèmes particuliers, et des décalages, tend vers la recomposition de l'espace social, vers la séparation des moments de la vie quotidienne entre eux et notamment vers l'autonomie de ceux qui ne sont pas directement consacrés au travail : tel est le même fond sur lequel apparaissent les phénomènes que nous considérons, mais en prenant en compte aussi leur développement historique propre ; la part d'éventuelles « survivances », d'institutions qui reproduisent les formes de la vie sociale et de caractères culturels spécifiques. Un exemple. Décrivant la Hollande des années 1950 à propos de l'habiter, B. Pingaud note — ce que nous pouvons retenir au moins à titre d'hypothèse — que le Hollandais est l'homme des séparations, que la division du travail est chez lui intériorisée au point qu'il ne bricole pas, ce qui ne peut manquer d'avoir des conséquences sur l'usage de son espace et les formes de son appropriation (96). Le même écrit aussi : « nulle part, le monde de la vie privée n'est aussi solide, aussi opaque », affirmation à rapprocher de cette réalité apparemment contradictoire : aux Pays-Bas la large ouverture, voire l'absence de rideaux, l'usage de grandes baies transparentes. Nous ne trouvons pas ici la même opposition vu/pas vu que nous connaissons en France, c'est à un autre système spatio-symbolique (où intériorisation et extériorisation dans l'espace de la vie privée s'effectuent différemment) que nous sommes confrontés.

Transformation des pratiques et îlots

Avec Haussmann, nous l'avons vu, s'opère une rupture stratégique : la ville est soumise globalement à la clarification, à la spécialisation, au zonage. Travail et travailleurs productifs sont expulsés du centre. La ségrégation sociale est désormais inscrite *horizontalement* dans l'espace urbain. Cependant il faut corriger l'idée, soutenue par l'image de l'immeuble préhaussmannien où, du premier étage, celui du riche propriétaire, aux combles où logent ouvriers, cousettes, et grisettes, la pyramide sociale, coexisterait sans limites trop strictes, selon laquelle le monde d'avant les grands travaux n'est pas ségrégatif. C'est ce que rappelle avec vigueur A. Daumard : « Contrairement à des affirmations sommaires, l'escalier n'était guère un lieu de rencontre pour les diverses classes sociales (...). La dimension et le luxe des appartements diminuaient avec l'étage, surtout dans les constructions antérieures au Second Empire, mais les occupants d'une même maison appartenaient généralement à des milieux relativement homogènes. Sous la monarchie censitaire déjà apparaît l'opposition des deux Paris : l'aristocratie de la fortune, des fonctions, de la naissance est établie à l'ouest ; l'est est le domaine des artisans, des travailleurs manuels, des milieux populaires et des misérables. Cependant, les rues sordides s'unissaient au milieu des quartiers élégants ou aisés, des îlots résidentiels émergeaient dans les arrondissements les plus misérables et, surtout, dans toute l'étendue de la capitale, des représentants des classes moyennes assuraient partout la présence de la petite et de la moyenne bourgeoisie » (97). En fait, sous Haussmann une tendance est systématisée : la ségrégation qui existe déjà de façon verticale, mais aussi à l'horizontale, est organisée d'une façon de plus en plus globale à l'échelle de la ville par l'homogénéisation des quartiers, et éventuellement aussi de façon plus fine sur la différenciation sur une même parcelle des bâtiments selon un processus où la hiérarchie sociale suit celle de leur position respective par rapport à la rue, de la façade extérieure au fond des cours. Et même dans le cas d'une certaine superposition sociale, escaliers de service et de maîtres assurent, avec le contrôle du concierge, une rigoureuse imperméabilité.

Du point de vue de la pratique de l'espace, on assiste à un phénomène capital : la remise en forme dont l'îlot fait partie est contemporaine d'une codification spatiale, explicitée dans les traités d'architecture, qui cristallise le mode de vie de la bourgeoisie (98). Celui-ci, résultat d'une longue transformation à partir d'un système où les parties de la maison

sont qualifiées au gré des circonstances de l'existence quotidienne sans qu'un ensemble de différences fixes assigne les fonctions, *se localise*. Un nouvel univers s'est installé : on n'y parle pas d'argent dans la cuisine et l'on ne s'y suicide pas dans les cabinets (99). La vie familiale privée s'inscrit dans les lieux distincts, des pièces dont la dénomination indique la spécialisation (au terme générique de salle, chambre, room se substituent salle-à-manger, chambre-à-coucher) et aussi la hiérarchisation des relations sociales qui peuvent y avoir lieu (de l'intimité à la représentation). Le logement lui-même fonctionne désormais dans une relation d'opposition avec l'extérieur. Cet aboutissement — Ariès (100) décrit le long processus qui y conduit, où famille et enfance sont « inventés », où, « l'homme privé » apparaît (101) — correspond à la montée d'une classe. La notion nouvelle du « home », du chez soi qui trouve son expression formelle, implique que le logement est le terrain d'une pratique devenue autonome, ce dont rend bien compte la double acception physique et morale du mot *foyer*. A. Daumard note : « Le chez soi était par excellence le centre de la vie privée et familiale, il était aussi le lieu privilégié de la vie de la société » (102).

Mais pour les classes populaires à la même époque, cette séparation de la vie privée n'existe pas encore : leur pratique dont le logement n'est pas le centre est collective, *urbaine*, l'activité productive la structure. La transformation qui touche d'abord la bourgeoisie va progressivement s'étendre en se généralisant. D'une part elle est explicitement recherchée par le projet du logement social qui, en essayant de fixer une main-d'œuvre instable, tend à éliminer cette pratique urbaine et collective de la classe ouvrière parce qu'elle est jugée dangereuse du point de vue de l'hygiène, de la moralité et de la paix sociale. Mais ce serait sans doute trop lui attribuer que de voir dans le seul aménagement de l'espace (et dans les visées politiques qui le traversent) un dispositif permettant l'inculcation de nouvelles formes de sociabilité et de vie quotidienne, et l'assujettissement de la classe ouvrière. Ce serait aussi oublier qu'au milieu du XIX[e] siècle le logement social en est encore au stade de l'expérimentation, expérimentation, qui à Paris est très limitée. Ce serait enfin ne pas faire apparaître dans quelles conditions les intentions orthopédiques qu'on lui assigne ont pu être conçues et obtenir certains effets que de les isoler du processus plus global qui aboutira à la domination d'un « nouveau type de relation aux objets, et aux personnes, par la dissolution du mode ancien et notamment par l'imposition, à l'ensemble de la

population, d'une forme d'organisation de la vie quotidienne — la famille restreinte — » (103). Le développement de la grande industrie — et plus généralement du salariat — va transformer les rapports entre l'activité de travail et celle hors du travail (dont la consommation), entre les moments consacrés à l'une et à l'autre, et entre leurs lieux (travail/logement) (104). Une recomposition (un découpage) des pratiques va tendre à se substituer à celles fortement socialisées, « continues », superposées, qui caractérisent, notamment la production rurale et l'artisanat. Ce mouvement, commun aux formations économiques et sociales que nous étudions, a pour résultat la généralisation d'une pratique, spécifique de l'habitat, qui va progressivement devenir dominante. Elle est différenciée, hiérarchisée, orientée.

Ilot et différences

L'îlot préhaussmannien était-il le lieu d'une pratique particulière ? Rappelons qu'il était le lieu d'activités qui coexistaient et se superposaient : s'y articulaient le travail et les échanges. A travers la description que Zola dans l'*Assommoir* fait du quartier populaire de la Goutte d'Or, situé à la périphérie du Paris qu'Haussmann met en pièces, apparaît la façon dont le centre de l'îlot intègre des pratiques diverses. Si un boulevard et une rue sont, en bordure du quartier, les lieux privilégiés des moments les plus collectifs, notamment les soirs de paie, l'îlot sans être le terrain *d'une* pratique spécifique qui s'identifierait à lui, entre dans un ensemble plus vaste, sans rupture, où se développe la vie sociale et dont la propriété principale est d'être urbain. Le logement en est un élément sans doute, mais pas le plus important, ne serait-ce que par sa précarité. Il n'y a pas de différenciation marquée, voire d'opposition entre celui-ci et l'extérieur, mais plutôt entre certains endroits fréquentés par les femmes (le lavoir) et ceux fréquentés par les hommes comme l'Assommoir (« Voilà que les jupons le relançaient », remarque Coupeau, quand Gervaise l'y rejoint). S'il y a des différences à l'intérieur du quartier de la Goutte d'Or, c'est lui avec sa multifonctionnalité et l'homogénéité de ses habitants qui s'oppose comme une entité à Paris (entité qui se représente, émet des jugements : « le quartier déclarait... », écrit Zola) (105), opposition qui s'appuie ici sur une coupure morphologique : le boulevard, mais contient une distance qui est sociale (les « dames de Paris logées rue du Faubourg Poissonnière » ne sont pas les femmes du quartier).

La pratique des petits commerçants, dans « *Au Bonheur des Dames* »,

est elle aussi caractérisée par une relation entre logements, boutique, arrière-boutique, et rue qui est continue comme les rapports familiaux qui s'étendent à ceux du patron avec ses employés.

Comme l'urbanisation le fait du centre de la ville, l'îlot haussmannien exclut au moins de son centre les activités diversifiées. Et le plus souvent seules les fonctions liées à l'habitat peuvent s'accomplir dans celui-ci dont le statut relève, comme cela a déjà été noté, de la convenance sociale, ce qui ne soulève sans doute pas de trop grosses difficultés pour les habitants puisque d'une part il se décompose en cours et que la population des immeubles, dans sa majeure partie, est socialement homogène.

Si nous reprenons les distinctions déjà faites entre la périphérie, qui est en contact avec la rue, en lui opposant la façade et le centre, nous constatons donc que celui-ci ne fonctionne plus que comme un espace de derrière qui — dans la mesure même où dans certains cas il prolonge des aspects de rue (écuries, remises) — assure la différence entre le montré et le caché de l'habitat. Dans l'immeuble bourgeois, il est le lieu de la modesticité (cf. *Pot-Bouille* et les variations des premières pages sur « l'ostentation discrète » de la façade, masque qui cache le « cloaque intérieur »). Quant à l'immeuble de rapport populaire, sans doute continue-t-il d'être le terrain d'une sociabilité plus ouverte et d'activités qui prolongent le logement (enfants dans la cour, qui sont des « enfants des rues », événements familiaux qui débordent).

Une autre question qui s'applique aussi bien au XIX^e siècle qu'à notre époque : l'îlot haussmannien est-il perçu par ses habitants comme une unité urbaine ? Rien ne le prouve car rien ne le justifierait sauf évidemment quand un îlot est occupé par une fonction importante : hôpital, lycée, mairie, etc. Cela dépend des équipements qu'il comprend (et qui complètent les autres, ses voisins), qui peuvent être absents dans certains « déserts » urbains de bonne compagnie. Et l'expression « pâté de maisons » concerne sans doute moins tout un îlot qu'une de ses faces, selon la hiérarchisation des voies qui le délimitent. Celle-ci n'est vraisemblablement pas absente de la perception.

En fait, à partir de l'îlot haussmannien qui consacre spatialement la séparation de la vie, nous pouvons déplacer notre point de vue non plus pour nous demander en quoi il est le lieu d'une pratique spécifique qui viendrait prendre place entre celle de la ville et celle du logement, mais

essayer de voir comment l'îlot permet une relation de l'intérieur à l'extérieur, de la vie privée au domaine public (106), comment il supporte une pratique sous-tendue par des différences hiérarchisées et orientées, comme sa dégradation, l'absence de certaines quantités formelles le contredit.

« L'ouverture » de l'îlot

L'ouverture physique de l'îlot, nous l'avons trouvée d'abord en Angleterre sous deux modalités : aux angles d'abord. On a vu comment à la possibilité offerte aux regards de saisir ce qui est vécu symboliquement comme caché, derrière, l'habitant répond en fermant l'espace. D'autre part nous avons noté l'existence d'accès, indépendants des maisons, vers l'intérieur de l'îlot et l'ambiguïté qui en découle. Nous pouvons cependant nous demander si cette ambiguïté ne tient pas en partie aux critères culturels que nous, observateurs étrangers, utilisons, car de longue date, non seulement dans la distribution des *mews* mais aussi dans le logement populaire, existe en Grande-Bretagne un système urbain consistant en une desserte parallèle avec une double entrée (devant et derrière) hiérarchisée, dont on peut soupçonner qu'il s'accorde avec des pratiques (rares en France).

La formule du « close » où un devant prolonge la rue fonctionne souvent comme un espace socialisé. Du point de vue spatial, nous pensons qu'il peut le faire quand un « derrière » permet une appropriation individuelle. Et d'un point de vue social, d'une part chez des couches (middle class) pour qui le groupement de maisons est un moyen d'affiliation, on peut supposer un consensus sur les signes qui expriment un système *affinitaire*. D'autre part pour les logements plus populaires (à Welwyn Garden City) les remarques de M. Young et P. Willmot semblent s'appliquer : moins organisée par des institutions et l'utilisation d'équipements spécifiques, une forme de sociabilité collective, dans les cas les plus favorables, s'exprime et se développe, à cause de l'homogénéité de classe d'âge, renforcée par une tendance à la matrilocalité qui se maintient parallèlement au développement de la logique des rapports sociaux dominants (107).

L'ouverture, c'est-à-dire du point de vue de la pratique la contamination possible du devant et du derrière, nous l'avons rencontrée aussi à Amsterdam quand le centre de l'îlot au lieu d'être le terrain d'une appro-

priation individuelle, le jardin correspondant à une parcelle du logement situé au rez-de-chaussée (nous n'avons pas d'éléments à propos de la relation visuelle avec les étages supérieurs), devient une zone de passage accessible de l'extérieur ; ou quand une partie est commune ; quand il intègre les équipements. Cela supposerait une pratique collective à son échelle ou dans le dernier cas plus large (à l'échelle du quartier). C'est aussi ce que l'on constate à Francfort quand l'îlot formé par deux immeubles parallèles n'est pas clos à ses extrémités, mais où une différence entre la rue — devant, et le centre — derrière demeure, même si celui-ci est quasi-banalisé.

Une telle contamination ne repose pas sur l'abolition complète de différences, mais sur l'effacement de certaines. Il y a une ambiguïté. Elle soulève une question qui est contenue implicitement dans les pratiques que nous avons pu observer à travers le marquage : l'espace central peut-il fonctionner dans les cas favorables comme le lieu d'une appropriation collective où ne soient pas niées les possibilités d'une pratique individuelle, comme un lieu socialisé ? Peut-il jouer un rôle comparable à celui que joue éventuellement la partie commune, publique du « close » anglais ? D'après les traces visibles de son utilisation, il apparaît soit comme un équipement collectif (square, jeux d'enfants), soit comme un espace du pur paraître qui « gèle » les manifestations individuelles, soit comme un lieu ambigu (l'appropriation sale coexistant avec l'appropriation propre). L'intérieur domine ou bien c'est l'extérieur. L'ambiguïté est encore plus grande lorsque, comme nous le voyons à Francfort (Westhausen), aux logements des étages correspondent sans relation directe des jardinets. Il faut cependant distinguer d'une part les constructions assez peu élevées qui, dans l'esprit de E. May, sont à l'époque provisoirement occupées par une famille, plus, au dernier étage desservi par un escalier intérieur, des habitants considérés quasiment comme leurs pensionnaires ; elles devraient une fois la crise du logement résolue devenir des maisons uni-familiales, les parcelles de terre étant donc elles-mêmes réunies, et d'autre part des immeubles dont, le système même de distribution montre qu'ils sont une fois pour toutes conçus comme des ensembles d'appartements superposés. Dans ce cas selon leurs possesseurs, les jardins, on l'a vu, sont purement décoratifs, servent de renvoi, ou de potagers, ce qu'ils devraient être selon le projet initial, dans la pensée de May, comme chez les théoriciens des cités-jardins (et plus particulièrement le propagandiste du jardinage, le Dr Schreber, père des Schreber-gärten) : l'occasion d'un loisir « sain », la source d'un complément de salaire, mais aussi, selon lui, un expédient en période de crise économique (les habitants auront toujours des carottes).

Ambiguïté, ou contradiction qui engendreraient des conflits ? Nous en étant tenus à la seule observation, nous ne pouvons pas trancher (108).

L'îlot à la dérive et la pratique désorientée

Les cas sur lesquels nous revenons maintenant ne concernent pas seulement la dégradation morphologique de l'îlot, dont le centre apparaît comme un terrain ambigu pour une pratique dont les différences n'y trouvent pas forcément leur compte. Il s'agit d'un véritable bouleversement, voire d'une inversion non seulement de l'îlot en tant qu'unité formelle — abstraite — mais de celui-ci en tant que lieu, pour les habitus spatiaux, d'une articulation hiérarchisée entre l'extérieur et l'intérieur. Nous le voyons lorsque l'îlot se « contracte » et que les immeubles, ou chaque rangée, ont la même orientation ; il est en fait désorienté puisqu'à l'arrière de l'un correspond le devant de l'autre. Et ce devant n'existe que par rapport à lui-même, là où se trouve l'accès principal, sans doute. C'est donc seulement à partir de l'intérieur du logement que la pratique peut se développer et son prolongement sur la façade s'effectuer dans les limites du pouvoir d'absorption qu'elle recèle. Le caché peut être vu comme le montré, telle est la contradiction observable, que les interventions de l'usage ne résolvent pas aisément. « L'îlot » ici est bien une *unité* qui, hors des relations plus globales auxquelles la logique concrète de l'habiter donnerait sens par la proximité d'autres unités, réduit la pratique en la soumettant à la neutralité, c'est-à-dire au contraire des différences constitutives du système spatio-symbolique de l'habitat.

La Cité Radieuse, est indifférente : le paquebot peut lever l'ancre, avec le soleil pour s'orienter. L'inversion a été décrite : la *rue* est au centre et le derrière à la périphérie. Périphérie si monumentale qu'elle est aussi devant.

Indifférence

Nous l'avons vu, la dégradation des différences, leur neutralisation, voire leur inversion peuvent être décrites en termes spatiaux. Quant à l'usage, il contredit, redresse : autant qu'il le peut, il rétablit sa logique concrète. Car il ne se définit pas seulement par la façon dont il remplirait

un cadre construit mais par celle dont il investit, produit, qualifie des lieux qui peuvent n'être pas ceux désignés par les aménageurs. Mais son pouvoir risque d'être limité à l'extrême, d'autant plus que sur l'espace extérieur « vide » s'exercent d'autres coercitions. Elles sont sociales : le contrôle, la réglementation et aussi le refus d'une image défavorable que renverraient de l'habitant des manifestations intempestives (la neutralité, la non-intervention conjurant ce risque).

Nous sommes partis de l'îlot haussmannien qui consacre en la codifiant une nouvelle pratique de l'espace, où le logement devient le lieu privilégié d'une partie de la vie qui se privatise, et qui va progressivement devenir dominante et nous constations au fur et à mesure que dans l'histoire elle se généralise, elle se trouve en fait contrainte par des solutions dont la configuration ne lui assurent pas, ou mal, le jeu des différences qui la caractérisent et la structurent. D'une façon au premier abord paradoxale, la multiplication d'isolats fonctionnels, sociaux, et spatiaux, unités séparées du point de vue morphologique, dont l'extérieur est pensé abstraitement (et sa socialisation est problématique), comme l'intérieur, contredit une pratique dont nous avons évoqué la génèse. A moins que nous assistions à la consommation de la rupture initiale, à l'exacerbation de ses prémisses : cantonner au logement lui-même, définitivement distinct, l'essentiel de la pratique.

Où est la rue, où est la ville, où est l'espace urbain ? Où commencent-ils ? Existe-t-il pour l'habitant, des lieux — au moins symboliques — qui par une familiarisation de proche en proche (109) assurent une transition entre des échelles différentes ? Ces questions en provoquent une autre : une nouvelle pratique s'est-elle constituée ?

Nous l'avons vu, l'étude de l'îlot du point de vue de la pratique, nous conduisait à ne pas le considérer en lui-même mais comme la relation de ce qui est en deçà et de ce qui est au-delà de lui (le logement et l'espace urbain).

L'espèce de neutralité par rapport à la situation urbaine, d'indifférence de ses derniers avatars nous paraissent renvoyer à la ponctualité (« l'implantation ») et à la substitution (l'espace est valeur d'échange, une marchandise échangeable, interchangeable) qui caractérisent selon H. Raymond et Marion Segaud ce qu'ils appellent l'espace dominant de notre formation économique et sociale (110). Ce point de vue est proche des considérations de C. Aymonino (111) sur les « exigences quantitatives » de la construction, et leur incidence sur l'alignement banal, l'isolement des bâtiments dans la ville contemporaine où « l'instrument de son propre développement, devenu seulement une extension mesurable et exprimée en chiffres, indices, règlements, fonctions, « est » le *lot* privé de terrain constructible » (lot : part, parcelle et enjeu d'une loterie).

En cela, l'îlot semble ne pas échapper à la logique de la *production* de notre société et pas seulement parce qu'il serait la projection des forces productives et le reflet des conditions techniques de sa réalisation (on ne voit pas en quoi les contraintes d'un chemin de grue auraient pour effet nécessaire la « désorientation » d'un immeuble). Il suscite la question de la fonction sociale et des moyens de la mise en forme : du travail d'architecture dans la production de l'espace construit, des problèmes architecturaux, du « rôle de représentation » à propos desquels C. Aymonino s'interroge en se demandant s'ils ont encore quelque pertinence — et de leur rapport à l'usage.

Chapitre 7

Élaboration et transmission des modèles architecturaux

Histoire et modèles architecturaux

Derrière la réponse plus ou moins réussie à une commande ou à une demande sociale, nous voyons, à travers les cinq exemples étudiés ici, se mettre en forme un nouvel espace. Quittant progressivement ses références à la ville, l'architecture banale, celle du logement et de la vie quotidienne, devient monument, objet. Cette évolution qui renvoit bien entendu à une modification importante de l'économie européenne est à la fois la conséquence de cette modification et l'un de ses facteurs dans la mesure où, conditionnant la pratique quotidienne des habitants, l'architecture accentue ou accélère les transformations sociales.

Au fil de cette évolution qui décrit presqu'un siècle d'histoire de l'architecture, le travail de l'architecte change, son rôle social se modifie, ses pratiques se transforment. Si l'histoire de l'architecture ne peut se comprendre en dehors de l'histoire sociale, l'architecture comme production renvoyant à une histoire du travail comme l'entend Manfredo Tafuri (112), c'est une partie de ce travail, et sous un angle particulier qui nous intéresse maintenant. Dans chacune des réalisations observées s'expriment des figures ou des opérations qui en structurent la composition. Ces figures renvoient à des ensembles de concepts, de références et de techniques propres à partir desquels s'effectue le projet. Nous appelons ces ensembles : *modèles architecturaux*. L'histoire de l'architecture comprend entre autre l'histoire de ces modèles, l'étude de leur élaboration, de leur transmission et de leur déformation.

En adoptant ce point de vue, il est clair que nous opérons vis-à-vis d'une lecture globale de l'architecture une double réduction : dans

l'ensemble du travail d'architecture nous n'envisageons que le travail d'architecte, et dans ce dernier la seule part qui ait trait à la conception. Il faut être conscient du risque de mythification que peut entraîner une telle attitude, du danger de revenir à une vision désincarnée de l'architecture proche de celle de l'histoire de l'art traditionnelle. L'histoire de l'architecture moderne commence à peine, celle de ses maîtres d'ouvrage et de ses chantiers, de ses agences et de ses techniques. Dans cette histoire qui n'est pas celle des édifices, mais des processus qui les engendrent, nous ne pouvons manquer de nous intéresser aussi aux modèles architecturaux.

Leur étude est délicate car ils ne se réduisent pas à l'exposé, quand il existe, des théories explicites des architectes ou de leurs doctrines. Ils constituent les schèmes souvent inconscients ou inavoués à partir desquels s'effectue la mise en forme. Ils peuvent être partagés par un groupe, une « école », ou au contraire être l'apanage d'un concepteur isolé. Ils ne sont pas étrangers aux conditions générales de l'époque (développement de l'industrie avec ses conséquences sur l'urbanisation, l'habitat, les modes de vie) mais se placent vis-à-vis des conditions économiques dans une position d'*autonomie relative*.

Leur transmission s'effectue de plusieurs façons :

— par le contact direct entre les personnes, et de ce point de vue, il est important de connaître les occasions de ces rencontres : enseignement, travail commun, conférences, participation à des manifestations communes (expositions, congrès), relations amicales ;
— par le biais des publications, livres, revues, et également des expositions, qui sont le moyen de transmettre aussi bien les théories des architectes que l'image de leurs réalisations ; pour étudier ce point, les références, les dédicaces des ouvrages et les remerciements, les notes diverses sont parfois aussi précieuses que les citations explicites ;
— par l'observation des réalisations, et il faut-là porter une attention toute particulière à la mention des voyages et séjours à l'étranger ;
— enfin on peut repérer le rôle de quelques personnes qui sont de véritables colporteurs d'informations (Muthesius, Wijdeveld, Mart Stam).

Ce domaine, vaste, est trop souvent négligé dans les ouvrages classiques d'histoire de l'architecture. Pour l'étudier, nous avons procédé par

recoupement, sans avoir la prétention dans le cadre de cette étude de remonter toujours aux documents d'origine ni de nous livrer à une investigation historique poussée qui demanderait des moyens et des méthodes que nous n'avons pas (examens des archives, des correspondances personnelles, etc.). Par contre, nous avons cherché, après avoir mis en évidence des similitudes ou des parentés entre des configurations spatiales, à justifier les comparaisons que nous proposions en nous appuyant sur l'existence d'une relation ou d'une rencontre effective entre les auteurs. Ainsi nous espérons démontrer non seulement qu'il y a eu filiation, mais sur quels points précis elle porte. Quand nous n'avons pas pu établir nettement de relation, mais que la chronologie n'interdit pas son existence, nous avons procédé par hypothèse, ouvrant ainsi le champ à des recherches historiographiques précises.

L'étude de ces rencontres et de ces relations constitue si l'on veut un chapitre de l'histoire du mouvement des idées. Elle révèle deux phénomènes apparemment contradictoires. D'une part la dépendance de ce mouvement vis-à-vis des faits économiques et politiques : les séjours de May en Angleterre correspondent bien aux efforts développés à l'époque par les industriels allemands pour assimiler l'expérience anglaise, efforts qui se traduiront officiellement par les missions de Muthesius et trouveront leur achèvement dans la création de la Deutscher Werkbund.

D'autre part, l'existence de filiations spécifiques à l'intérieur du monde de l'architecture et de l'aménagement urbain, qui dépassent les clivages généraux. Ce phénomène que l'on retrouve fréquemment quand on étudie le développement d'une science, prend ici un aspect particulier à cause du rôle des transmissions purement visuelles, qui outrepassent les barrières du langage : les schémas d'Howard, les croquis de Camillo Sitte ou ceux de Le Corbusier.

Ces phénomènes illustrent l'autonomie relative de la forme évoquée plus haut, mais l'existence même de plusieurs modes de transmission renvoie à un statut de l'architecture — celui qui commence à la Renaissance — consacrant la division entre le travail intellectuel (des architectes) et celui, technique, de la réalisation : pour autonomes qu'elles soient par moment vis-à-vis des conditions économiques, l'élaboration et la transmission des modèles architecturaux s'inscrivent dans une structure économique déterminée.

La tradition classique

On a vu au passage les influences reçues par Haussmann, notamment sa référence aux XVII[e] et XVIII[e] siècles français (113). Il semble qu'il y ait eu entre le préfet, les fonctionnaires des services techniques (Alphand, Barillet, Belgrand, Deschamps) et les architectes des diverses opérations, un accord si profond que l'on est tenté de qualifier globalement d'haussmanniennes les transformations de la capitale (114). Cet accord est révélateur de la société française de la seconde moitié du XIX[e] siècle. Napoléon III et Haussmann sont les représentants de la bourgeoisie montante, la bourgeoisie des affaires, au profit de qui Paris se modernise. Les architectes font partie de la classe au pouvoir, même si leur statut « libéral » tend à voiler leur appartenance ; leurs objectifs, leurs modèles culturels se confondent avec ceux de leurs clients. Cette situation se maintient jusqu'à la fin du siècle, l'urbanisme et l'architecture urbaine français sont élaborés sur les schémas haussmanniens à Paris mais aussi dans les principales villes de province jusqu'à ce que l'art nouveau sanctionne une rupture.

Un tel accord pourrait donner à penser que l'urbanisme haussmannien tellement dépendant d'une situation politique déterminée n'a eu d'influence que dans des villes où les problèmes se posaient en termes semblables. Ce serait oublier que les modèles spatiaux véhiculent d'autres informations que le contenu social des réalisations qui en découlent, et qu'il y a dans l'intervention d'Haussmann la mise en œuvre d'une technique concernant aussi bien l'organisation administrative d'une grande ville que les problèmes morphologiques, qui sera réutilisée par d'autres à des fins parfois opposées.

Par quelles médiations se sont transmis les modèles haussmanniens ? Tout d'abord par une observation directe de la capitale ; Paris est une des villes les plus importantes d'Europe, fréquemment visitée par des gouvernants, des hommes politiques, des délégations étrangères ; les expositions universelles se succèdent à partir de 1855 (1867, 1878, 1889, 1900) ; Berlage visitera celle de 1889.

L'enseignement et la publication jouent également un rôle important. La doctrine officielle de l'École des Beaux-Arts s'inscrit parfaitement dans la perspective haussmannienne, Viollet le Duc, Choisy, Anatole de Baudot sont en leur temps des marginaux dont l'influence ne se fera

sentir que plus tard. Au contraire César Daly, Charles Garnier, Julien Guadet (115) seront les codificateurs de l'architecture officielle, transmettant les principes de la composition classique et le respect des conventions.

L'influence s'exerce enfin directement de municipalité à municipalité, l'organisation par Haussmann des services techniques de la Ville de Paris ayant constitué un exemple pour beaucoup de grandes villes soucieuses de se doter des moyens de contrôler leur urbanisation.

Pour mesurer concrètement la part de l'influence haussmannienne dans les exemples étudiés ici, nous nous reporterons d'abord à la critique qu'en fait Raymond Unwin (116).

L'auteur commence par un retour sur l'histoire des villes, moins dans un souci d'historien que pour y puiser des références. Haussmann y apparaît comme le continuateur de l'urbanisme baroque, opposé aux théories anglaises de l'aménagement paysagé comme à celles plus récentes du pittoresque pangermaniste (Camillo Sitte, Schultze-Naumburg). Unwin retient d'Haussmann les principes de composition globale, lisible, monumentale et hiérarchisée, basée sur la présence d'axes, de lignes droites et de carrefours qui favorisent le fonctionnement rationnel de la ville. Cette position est assez voisine de celles de théoriciens et de praticiens germaniques qui constituent la postérité haussmannienne : O. Wagner, H.J. Stübben (117). Pour Unwin la monotonie du détail, le dégagement intempestif des monuments, l'incapacité des tracés à engendrer de véritables places : « il n'y a pas de places fermées chez Haussmann », sont critiquables, il rejette absolument l'îlot haussmannien lié à une culture urbaine française trop différente de la tradition anglaise et trop éloigné de l'idéal de la cité-jardin.

L'influence, l'examen des réalisations confirme les écrits, s'exerce à un niveau précis, celui de l'appréhension globale, encore que l'on doive noter la différence considérable d'échelle entre les grands tracés haussmanniens et les tentatives monumentales d'Unwin qui restent aux dimensions d'une organisation villageoise.

Cette réorganisation du territoire urbain n'est pas le seul fait d'Haussmann ; sans remonter à la Rome de Sixte Quint, Unwin lui attribue comme ancêtres Karlsruhe, Nancy et surtout le plan de Londres de Christopher Wren. Et l'on ne peut manquer d'être frappé par le fait que

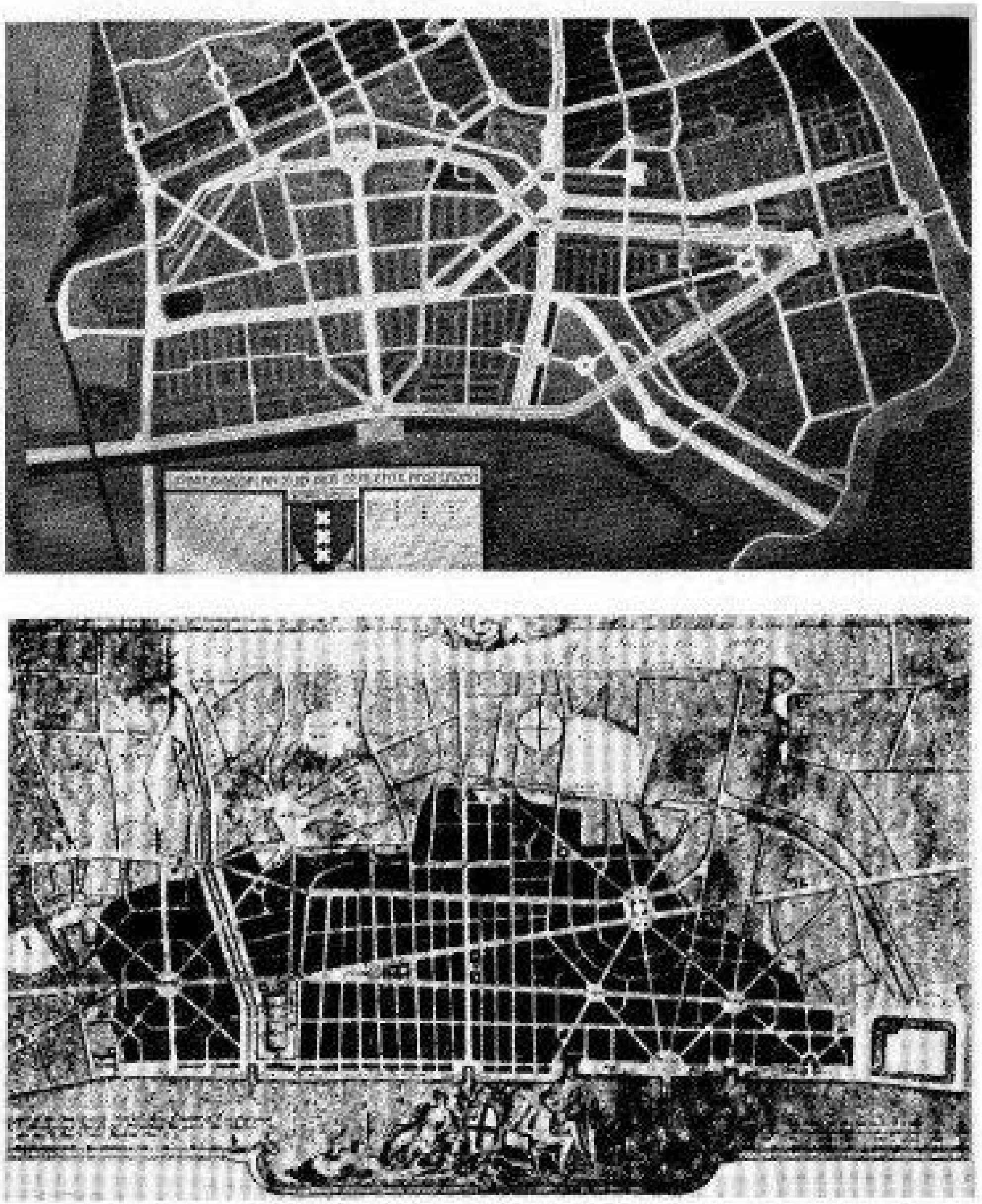
pour Haussmann comme pour Wren, il s'agit de proposer une réponse immédiate à un problème dont l'ampleur ne peut se satisfaire de mesures partielles.

On mesure ainsi, dès l'origine d'un des mouvements qui marquent le plus la physionomie de l'urbanisme du XXᵉ siècle, la persistance d'une tradition classique reconnue et acceptée par ceux-là même dont on aurait pu penser qu'en poursuivant les idéaux du mouvement Arts and Crafts, ils continueraient de s'en éloigner. Tradition classique qui, discrète chez Unwin, est plus marquée chez Lutyens, le central square d'Hampstead en témoigne, jusqu'à devenir dans ses œuvres ultérieures (New Delhi) franchement académique.

Le compromis institué par Unwin et largement diffusé par ses écrits et ses conférences trouve son aboutissement naturel à Welwyn Garden City. L'architecte Louis de Soissons, auteur d'un plan dont les grandes perspectives évoquent directement les jardins à la française, réunit dans sa personne la formation « Beaux-Arts » et la tradition anglaise. Plus qu'Hampstead, Welwyn illustre les principes d'Unwin : composition classique et monumentale de l'ensemble et aménagement pittoresque du détail.

Très liée culturellement à l'Angleterre, la Hollande ne pouvait manquer de reprendre à son compte une partie de ces théories, d'autant que le XIXᵉ siècle avait été marqué avec P.J.H. Cuypers par des tentatives de compositions urbaines monumentales dont le tracé du quartier autour du Rijcksmuseum est l'exemple le plus accompli. Contrairement à ce qui s'était passé à Paris où Haussmann poursuivait d'une certaine manière les grandes lignes de l'urbanisme de Louis XIV, de telles compositions étaient nouvelles en Hollande où l'activité éminemment commerçante du XVIIᵉ siècle s'était traduite par un urbanisme bourgeois (le plan des trois canaux) dénué de toute grandiloquence.

Influencé par la lecture de Ruskin et de Viollet le Duc, Berlage est séduit par la cité-jardin comme en témoignent son premier projet pour Amsterdam-Sud (1903) et le plan du quartier Vreewijk à Rotterdam (1914). Dans ce dernier, réalisé par l'architecte Granpré-Molière, les principes d'Unwin réapparaissent clairement et la « patte d'oie » centrale s'inscrit dans la tradition classique. A Amsterdam les conditions nettement urbaines qui sont finalement imposées ne pouvaient se satisfaire du compromis unwinnien. Berlage puise aux sources haussman-



a

b

Fig. 48. *a.* **H.P. BERLAGE** : plan pour l'extension sud d'Amsterdam (1916).
b. **Christopher WREN** : plan pour la reconstruction de Londres après le grand incendie (1666).

niennes. Il connaît le Paris d'Haussmann dont il a écrit en 1883 que c'est « la plus belle ville moderne », et que l'exposition de 1889 lui a donné l'occasion de revoir. Enfin il est familier des théories d'Otto Wagner et de H.J. Stübben qui reprennent pour l'essentiel les procédés techniques expérimentés à Paris. Amsterdam-Sud, avec ses avenues plantées et la densité apparente de ses constructions, peut apparaître comme l'ultime exemple directement inspiré d'Haussmann, ainsi que le suggère Giedion avec un regret à peine caché de n'y voir pas une architecture « plus moderne » (118).

Parmi les ascendants classiques du plan de Berlage, il faut enfin réserver une place particulière au plan établi par Christopher Wren pour la reconstruction de Londres après le Grand Incendie de 1666. Rassmussen aussi bien que Summerson insistent sur les références de ce plan (119), qui met en œuvre d'un seul coup et sur une vaste zone des opérations jusque-là restées isolées ou uniques : la place du Peuple à Rome ou celle du Bernin devant Saint-Pierre, les projets d'entrées de Paris ; ou réservées aux Jardins comme celles de Le Notre. Wren, comme son contemporain John Evelyn, auteur d'un autre projet pour la reconstruction de Londres, prévoit la coexistence de deux réseaux, l'un banal et rectangulaire, l'autre monumental et soumis à des « figures » consacrées par la culture urbaine classique-baroque : la symétrie, la patte d'oie, la mise en perspective, les systèmes rayonnants. Ces opérations font partie des moyens utilisés par Berlage dans le plan d'extension de La Haye (1908) et dans le plan Sud d'Amsterdam. Mais la similitude ne se limite pas aux principes. A Amsterdam comme à Londres, la « composition » commence par un pont (l'Amstel, l'ancienne rivière qui se jetait dans la Tamise à la hauteur de Blackfriars). La partie située « en arrière » du pont est légèrement autonome par rapport à l'ensemble : le système engendré par l'octogone à Londres renvoit à la cité-jardin de Watergraafsmeer à Amsterdam. Puis chez Berlage comme chez Wren, on trouve une séquence monumentale principale : pont/avenue/place/monument/dédoublement de l'avenue ; et la tour de J.F. Staal joue le même rôle que l'église Saint-Paul comme point d'éclatement de la perspective. Cette séquence principale se combine avec une séquence secondaire perpendiculaire dont l'origine est une autre « entrée » : la Gare Minerva, le pont sur la Tamise. Enfin certaines parties comme dans les jardins classiques, forment des figures autonomes.

Ce détour par le plan de Wren démontre l'existence d'un courant

urbanistique classique qui diffère de la tradition française dont Haussmann est l'héritier. Moins grandiloquent, il utilise des figures plus complexes. Les cités-jardins en portent l'empreinte, et si Unwin dans son traité cite Haussmann, c'est tout autant à Wren, également cité, qu'il se réfère dans la pratique.

Chez Unwin comme chez Berlage, la tradition classique et l'influence d'Haussmann se manifestent à la fois au plan des principes : composition d'ensemble clairement ordonnée, et au plan des moyens : monumentalité, symétrie, convergence, axialité. Mais, tandis que chez Haussmann, la réalisation expéditive, spéculation oblige, utilise les mêmes procédés (les mêmes figures) à tous les niveaux, Unwin et Berlage considèrent que la logique de composition qui régit les niveaux inférieurs obéit à des lois différentes. De ce point de vue, ils renouent avec un classicisme moins académique : celui du XVII^e^ siècle où l'organisation d'ensemble n'entraîne pas la similitude des parties, où plusieurs systèmes s'entremêlent. Cette construction souple qui fait défaut chez Haussmann et dont on peut voir dans le plan de Versailles une démonstration éloquente (autonomie des figures des bosquets qui ne sont reliés aux tracés monumentaux que par leur position et quelques correspondances de perspectives) est utilisée à Amsterdam pour des changements d'échelle et facilite la répartition du travail entre les différents architectes, tandis qu'elle permet en Angleterre les accidents pittoresques du détail.

L'influence des modèles haussmanniens est manifeste dans l'urbanisme du début du siècle. Plus abstraitement chez Le Corbusier, on retrouve un souci d'ordre qui rappelle les préoccupations « stratégiques » d'Haussmann, voire même dans les perspectives accompagnant les premiers grands plans d'urbanisme, ville de trois millions d'habitants, Plan Voisin, une réinterprétation de l'axialité monumentale qui n'aurait sans doute pas déplu au préfet de Napoléon III ; mais cette référence directe s'arrête là. Le mouvement moderne ne connaîtra plus par la suite qu'une influence indirecte, médiatisée par les expériences que nous venons de citer ou historicisée.

La tentation pittoresque

Le XIXe siècle est marquée par des tentatives opposées à la poursuite de la tradition classique, pour retraduire spatialement le pittoresque spontané des architectures vernaculaires ou des villes médiévales. Parti de la littérature et de la critique d'art, soutenu par les peintres, renouant avec les tendances naturalistes du XVIIIe siècle, les expériences des premières cités-jardins de John Nash et les cottages ouvriers du début du siècle, le mouvement s'établit solidement en Angleterre. En 1859, la Red House de William Morris et Philip Webb ouvre la voie aux « Arts and Crafts » ; Godwin, Norman Shaw, Lethaby, Ashbee, Vosey, Baillie Scott, Lutyens perpétuent en architecture les idées nouvelles et dominent la production anglaise jusqu'à la fin du siècle. Leurs réalisations publiées en Allemagne par l'architecte Muthesius (120) exerceront une influence décisive sur l'Europe germanique et scandinave et sur la Hollande, et à un moindre degré sur la France.

Ce mouvement illustré par une production d'objets (bâtiments, meubles, objets usuels) n'abordait la ville qu'au plan théorique. Dans l'élaboration des modèles spatiaux, son influence se conjugue assez curieusement à celle de Camillo Sitte (121). Tandis que les architectes anglais ont souvent comme référence l'architecture rurale, Sitte dans son livre publié en 1889 donne comme exemple des « tableaux urbains » tirés des villes du Moyen-Age et de la Renaissance. Le refus de la ville du XIXe siècle, la ville de l'industrialisation, est le même, mais si les anglais voient la solution hors de la ville, dans une simplicité campagnarde qui trouvera son aboutissement dans la théorie de la cité-jardin, Sitte propose, bien qu'il s'en défende, une réinterprétation des villes anciennes et se situe en fait hors de l'histoire. Malgré cela, son influence est grande aussi bien sur Unwin que sur Berlage, pourtant conscients l'un et l'autre des problèmes réels de l'urbanisme de leur époque.

Cette influence s'exerce de deux manières. Au plan de la forme, par l'impact des croquis contenus dans le livre qui à l'appui des théories transmettent des solutions formelles : tableaux pittoresques, dessins de places, dispositions de monuments. Au plan du raisonnement où l'observation des aménagements pittoresques menée d'une façon systématique, sous-entend la possibilité dans la projetation de s'appuyer de même sur une investigation méthodique.

De Camillo Sitte à Raymond Unwin

Vingt ans après l'ouvrage de Sitte, Unwin fait le bilan de ses premières expériences. Sa dépendance apparaît dans les plans : aménagement des angles, traitement des carrefours, bornage des perspectives reprennent à la lettre les principes de Camillo Sitte, même si la faible densité des cités-jardins rend spatialement le résultat moins sensible. Elle apparaît dans le dessin même des illustrations qui reprennent parfois le graphisme utilisé dans « der Stadtebau... » (encore qu'il faille noter dans cette similitude la part due au procédé de reproduction). Elle apparaît enfin dans le discours qui montre clairement à quel niveau Unwin entend utiliser les théories allemandes, incapables selon lui de fournir une structure d'ensemble (« un étranger se perdrait dans un tel labyrinthe ») mais permettant la diversité des détails, la diversification des quartiers, etc. Les divergences apparaissent dans la référence à la ville médiévale. Sitte isole des places, des rues, des monuments dans un long inventaire qui est en fait un catalogue de dispositions à respecter, un recueil d'exemples à réinterpréter. Unwin, en étudiant Rothenburg, cherche à mettre en évidence une structure, à comprendre des principes : différenciation des quartiers dans une organisation globale, affirmation des espaces principaux, soumission des parties, à repérer des continuités et des oppositions.

Il faut bien mesurer la part importante d'Unwin dans le développement de cette tendance pittoresque. S'il reprend des principes formulés par d'autres, il les retranscrit dans un vocabulaire formel homogène et personnel, intégrant l'acquis des « Arts and Crafts » et reprenant la tradition anglaise de l'école paysagiste. Placé dès l'origine au cœur du mouvement des cités-jardins, il ne se contente pas d'imaginer un décor urbain, mais tente de résoudre un problème social, celui du logement. D'où son intérêt pour l'architecture domestique dont il codifie les éléments, aidé en cela par une tradition spécifiquement anglaise de typification de l'habitat. En Angleterre, non seulement les principes, mais la forme même des bâtiments ne varieront pratiquement plus pendant quarante ans. Il introduit des éléments que l'on ne retrouve pas chez Sitte, ainsi la végétation qui chez ce dernier doit être, sauf quelques plantations « décoratives », soustraite aux regards. Mais son apport principal est d'avoir inventorié des formes de groupements de maisons, particulièrement le « close », cet espace collectif entouré d'habitations, séparé des voies de communication, qui réinterprète la cour de la ferme ou du manoir traditionnels.

a

b

c

Fig. 49. **Pittoresque et paysage urbain.**
a. **Camillo SITTE** : illustration pour « Der Städtebau... »
b. **Raymond UNWIN** : illustration pour « Town-Planning in Practice ».
c. **Ernst MAY** : rue principale du Siedlung Praunheim.
La manière de dessiner de Sitte est reprise directement par Unwin en même temps que les principes d'organisation du paysage urbain : perspectives bloquées sur un monument, dilatation et resserrement du champ visuel. A Amsterdam directement, et à Francfort après reinterprétation, le traitement des espaces urbains participe du même esprit.

Au pittoresque tourné vers le passé des théoriciens allemands, Unwin reproche d'être « une imitation bien artificielle » et il conclut que « la véritable voie n'est pas d'essayer de plagier l'ancien ». Cette position est particulièrement sensible dans les propositions de réinterprétation des anciennes barrières des villes traditionnelles. Il ne s'agit pas de refaire des remparts mais, à l'exemple du boulevard qui « conserve la délimitation que formait l'ancienne muraille »... de « créer par quelque moyen intéressant une ligne jusqu'à laquelle la ville et la campagne pourraient chacune de leur côté s'étendre et s'arrêter nettement ». Les parcs et les jardins concourent autant que les constructions à marquer les différences dans l'espace. La limite entre les quartiers d'habitation et l'extension du parc d'Hampstead, avec son simple mur de brique scandé par les belvédères des maisons, doublé par une allée plantée, et son accès marqué par une petite esplanade surélevée de quelques marches montre bien la distance que prend le mouvement des cités-jardins vis-à-vis du pittoresque germanique. C'est cette leçon qui sera comprise à Amsterdam et à Francfort.

Berlage et l'adaptation hollandaise

Berlage connaît les théories de Camillo Sitte, ses études à Zurich l'ont mis en contact avec les milieux germaniques. Il a visité en 1879/81 l'Allemagne et l'Italie, séjournant à Florence et ramenant une connaissance directe du Moyen-Age et de la première Renaissance. D'autre part le pittoresque des villes flamandes fait partie d'une culture hollandaise dont il revendique la postérité : « nous devons conserver une certaine tradition de l'art de l'ancienne Hollande ». Enfin, il suit avec attention l'expérience des cités-jardins et reprend à son propre compte certains de leurs principes. On retrouve d'ailleurs dans les références de l'urbanisme berlagien les mêmes noms que chez Unwin : C. Sitte et Schultze-Naumbourg, H.J. Stübben et C. Henrici (122).

Deux projets sont de ce point de vue exemplaires. Le plan d'extension de Purmerend (1911) met en évidence le rapport avec la ville ancienne. Et il ne s'agit pas seulement d'un rapport théorique, intellectualisé, mais d'une relation morphologique claire entre les deux parties. Nous ne savons pas si Berlage, au moment où il établit ce plan, a déjà lu l'ouvrage d'Unwin paru en 1909, mais les mêmes principes s'y retrouvent. La conservation des anciennes limites est assurée, l'extension se présente comme un quartier dont la forme définie (sensiblement carrée) est affir-

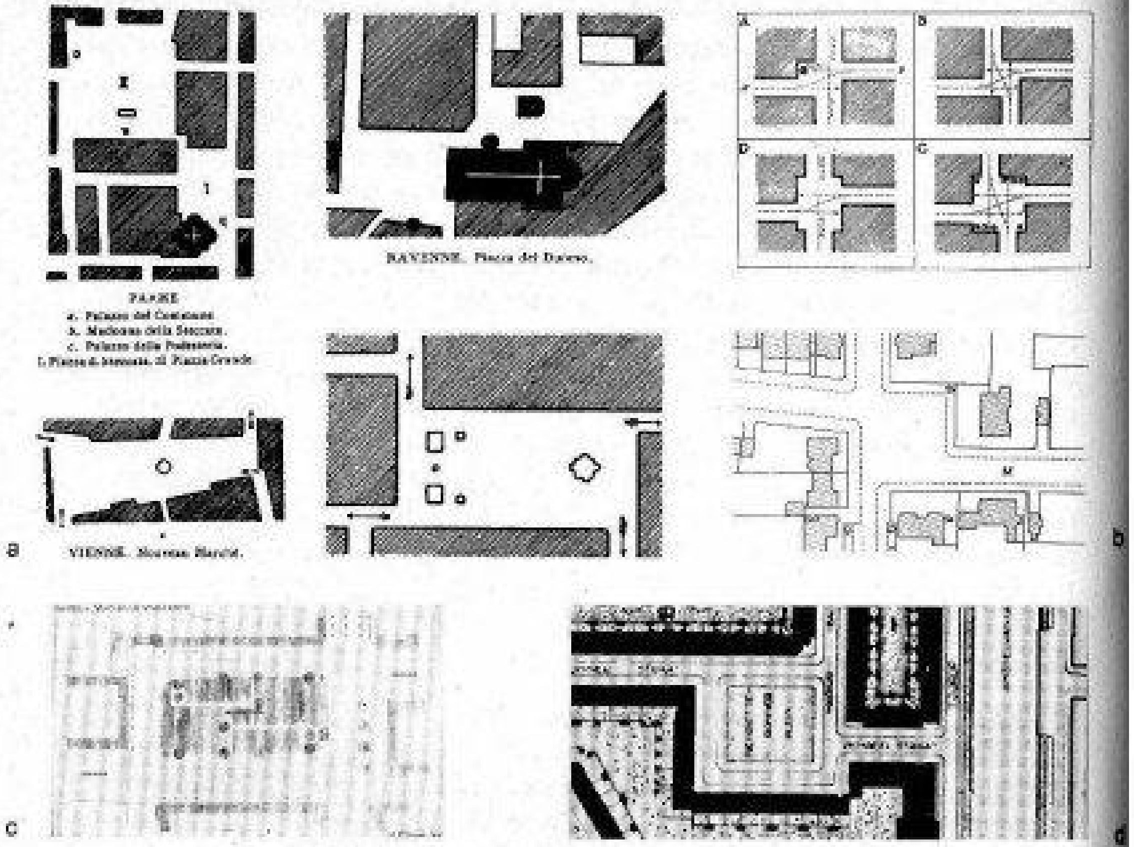
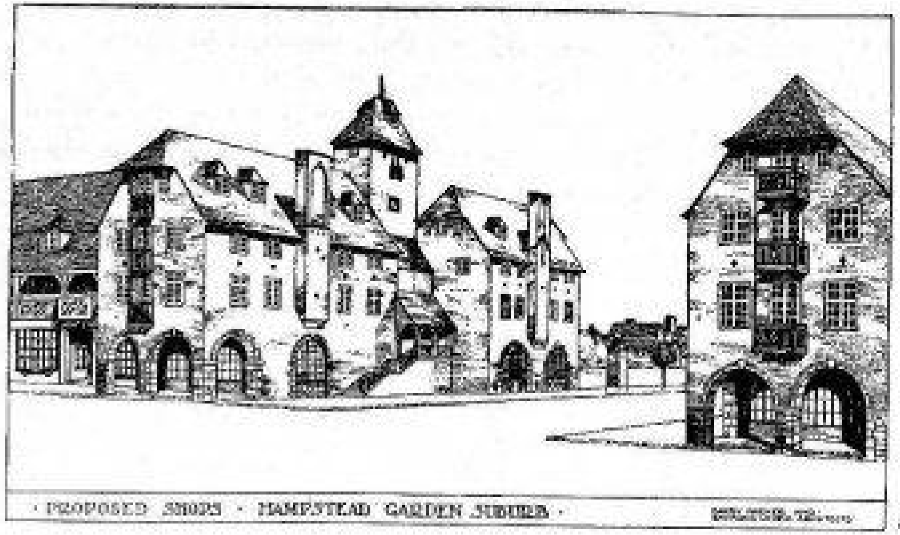


Fig. 50. **Le rôle de la place dans la composition urbaine.**
a. **Camillo SITTE :** recueil de places et schéma théorique d'une place urbaine (der Städtebau...).
b. **Raymond UNWIN :** étude de différents types de carrefour et traitement d'une place à Hampstead (Town-Planning in Pratice).
c. **H. P. BERLAGE :** Mercator plein (place Mercator) à Amsterdam.
d. **Michel DE KLERK :** Henriette Ronner Plein à Amsterdam.

mée par une enceinte formée d'un boulevard planté d'arbres sur trois côtés, le quatrième étant constitué par l'enceinte bastionnée de la vieille ville qui est conservée. L'entrée principale de la ville est constituée par la gare reliée à la vieille ville par une voie diagonale marquée par un monument qui fixe le centre du nouveau quartier. La place centrale obéit aux principes de Camillo Sitte, avec le désaxement de la voie diagonale pour borner les perspectives, l'une par un monument (perspective d'entrée), l'autre par une petit square planté (perspective sortante).

Le plan d'extension de La Haye (1908) est plus ambitieux. Si son tracé reprend pour l'essentiel le projet réalisé par de Bazel pour le concours de la « World Capital Foundation of Internationalism » en 1905, et rappelle certaines parties du plan de Londres de Christopher Wren, l'examen fait ressortir le rôle du parc comme coupure entre la ville et son extension, le rôle de la gare comme nouveau pôle placé à l'opposé de la vieille ville (comme à Purmerend et comme Berlage le souhaitait pour Amsterdam-Sud), et la différence entre un centre avec des constructions denses et continues et une périphérie traitée en cité-jardin. La gare comme nouvelle porte de la ville, le boulevard séparant le centre de la périphérie qui reprend le tracé de l'enceinte bastionnée des vieilles villes fortifiées du XVII^e^ siècle hollandais autant que les schémas des villes idéales de la Renaissance, la voie ferrée elle-même utilisée comme barrière circulaire pour borner la cité-jardin, l'idée même que la gare est la « nouvelle porte de la ville », indiquent la similitude qui existe entre les théoriciens anglais et hollandais.

Au niveau global, les modèles architecturaux de Berlage sont proches de ceux d'Unwin ; non seulement les mêmes principes se retrouvent, mais les mêmes solutions sont appliquées. Dans le détail, des différences apparaissent. Les conditions techniques particulières à la Hollande, notamment le problème de la stabilisation du sol, ont comme conséquence une densité plus forte qu'en Angleterre ; la faible superficie du pays incite à une occupation mesurée du territoire qui ne peut se satisfaire d'une application directe des normes de la cité-jardin. On sait d'ailleurs que le premier projet pour l'extension d'Amsterdam fut refusé en raison de sa trop faible densité. Opérant sur un tissu qui a de fortes caractéristiques urbaines, Berlage reprend néanmoins beaucoup des principes de détail de la tendance pittoresque mais la retranscription s'effectue avec des changements d'échelle importants.



a

b

Fig. 51. *a.* **UNWIN & PARKER** : Entrée du Faubourg-jardin d'Hampstead à Londres (1909). La « porte » marquée par deux bâtiments à arcade est le lieu où s'implantent les commerces.
b. **G. RUTGERS** : boutiques sous arcade au débouché de la Gerrit van der Veen straat dans Minervalaan à Amsterdam (1926-28).

Les architectes qui agissent avec lui à Amsterdam appartiennent tous de plus ou moins près au groupe de « l'École d'Amsterdam » dominé dans les années 1915 à 1925 par Michel de Klerk et P.L. Kramer. Ils ont en commun un goût pour le romantisme pittoresque dans lequel apparaissent des réminiscences expressionnistes et des influences scandinaves.

Dès que l'on quitte les grandes avenues monumentales, la volonté de casser les perspectives et de créer des places fermées est évidente. Souvent le tracé suit les dispositions préconisées par Sitte ou Unwin. L'ensemble « De Dageraad », une des premières réalisations du plan Sud le montre bien, quoique la densité et la tradition hollandaise de l'îlot lui confère un caractère urbain ignoré dans les cités-jardins.

Dans les exemples étudiés ici, la part des architectes de « l'École d'Amsterdam » qui ont réalisé les bâtiments est aussi importante que celle de Berlage, mais le traitement de la Mercatorplein où il agit seul, illustre bien la référence à Camillo Sitte (désaxement de la rue principale laissant des zones à l'écart des grands courants de circulation). De même l'association des arcades et des commerces que l'on trouve dans plusieurs points du plan Sud (angle Minervalaan/Gerrit van der Veenstraat, croisement Rijnstraat/Victorieplein) reprend les propositions d'Unwin pour l'accès commerçant d'Hampstead.

Enfin, bien que très dépendants d'une logique de l'îlot qui se poursuit en Hollande jusqu'en 1934, voir à ce propos les premières réalisations de J.J. Oud à Rotterdam, Berlage et les architectes de l'École d'Amsterdam expérimentent des variations sur un type de groupement proche du « close » anglais : les « Hofs » qui reprennent pour l'essentiel la tradition flamande du Béguinage et annoncent par la création d'un espace commun en retrait par rapport à la rue, les profondes modifications qui seront appliquées par la suite au tissu urbain.

Le problème de la ville industrielle : Ernst May et le nouveau Francfort

Dans l'élaboration des modèles architecturaux du mouvement moderne, Francfort et l'intervention d'Ernst May constituent un aspect fondamental trop souvent négligé. La formation de May s'effectue en Allemagne au moment de l'épanouissement de la critique d'art germanique, dans des universités dominées par le souvenir de Wölfflin. Il suit l'enseignement de Theodor Fischer, dans la ligne classique des théoriciens de l'architecture, formation qu'il aura en commun avec un bon nombre de ses collaborateurs. Mais dans le même moment, avant la première guerre mondiale, il subit l'influence des interrogations des architectes modernes groupés au sein de la Deutscher Werkbund, il est en relation avec Peter Berhens, Bruno Paul, qui mènent le combat pour l'industrialisation. De plus, il connaît l'Angleterre où il a effectué deux séjours, suivi des cours et surtout travaillé deux ans chez Raymond Unwin à Hampstead. Il connaît Londres et l'apprécie.

Plus que Berlage, il est conscient de l'éclatement inéluctable des centres urbains. L'industrialisation forcée de l'Allemagne au début du XX^e^ siècle le conduit à concevoir des schémas d'extension qui reprennent les principes d'Howard : croissance discontinue, coupures agricoles, etc. Quand il est chargé en 1925 de la direction de l'urbanisme de Francfort, il a derrière lui son expérience de Breslau, sa connaissance de Londres et des cités-jardins ; il a participé au congrès international pour la construction des villes à Amsterdam (1924) et au congrès international d'urbanisme de New York (1925), deux occasions de rencontre avec les principaux théoriciens et praticiens du moment.

Ses convictions socialistes et la situation de l'Allemagne au sortir de la première crise monétaire de la République de Weimar lui font envisager l'urbanisme sous un autre angle que celui pittoresque de Camillo Sitte et de ses disciples. Pourtant si l'on examine les Siedlungen de Francfort, au moins jusqu'en 1928, les modèles architecturaux mis en œuvre ne se réduisent pas aux principes « rationalistes » que l'on peut observer dans d'autres réalisations de la même époque comme dans le Siedlung Dammerstock de Gropius à Karlsruhe, ou le Siedlung Hellerhof de Mart Stam à Francfort même.

Pour May se pose d'abord la question de la forme urbaine, de la ville dans son ensemble.

Giorgio Grassi (123) met en évidence le dialogue entre le nouveau Francfort et « la ville européenne de l'histoire »... « une ville dont aucune phase de son développement et aucun moment des expériences particulières contribuant à sa définition ne sont ignorées ». Et il rattache la conception des parcs et le traitement de leurs bordures à « l'idée d'embellissement de la ville classique » en s'appuyant sur le projet de May pour l'aménagement des rives du Main qu'il compare à ceux de Robert de Cotte pour la place Bellecourt à Lyon et de J. Gabriel pour la place Royale de Bordeaux, et sur le projet d'aménagement de la vallée de la Nidda qu'il rapproche des palais et villas qui font face aux villes classiques (le Belvédère à Vienne, les villas Borghese ou Farnese à Rome). Comparaisons multiples :

— Francfort 1925/Bordeaux, Lyon, XVIII^e^ siècle ; pour Grassi, May cherche à rétablir une relation morphologique entre la ville et le fleuve dans la tradition classique, Francfort au XX^e^ siècle est « la ville européenne de l'histoire » comme a pu l'être Bordeaux au XVIII^e^ siècle ;

— Römerstadt, Praunheim/Belvédère, villa Farnèse... l'espace vert public du XX^e^ siècle structure la relation à la ville comme autrefois le jardin classique ;

— Main/Nidda, dans les deux cas, la vallée est une relation possible entre les quartiers de part et d'autre, relation qu'il s'agit de traiter par l'architecture : « le quai d'un fleuve est une architecture de même qu'un bâtiment ou une place publique ».

Que l'aspect volontaire des tracés urbanistiques projetés pour Francfort rappelle l'urbanisme classique (124), que la remise en ordre de la ville au XX^e^ siècle pose vis-à-vis de la ville du XIX^e^ une question analogue à celle que posaient pour la ville médiévale les extensions et les aménagements de la ville classique, qu'à travers la définition abstraite de « la ville européenne de l'histoire » on puisse cerner le problème de l'évolution de la forme urbaine, nous en convenons volontiers ; mais dans l'enthousiasme de sa démonstration, Grassi élimine un peu rapidement le problème de l'influence anglaise. Trop rapidement quand il annonce : « que le problème des espaces verts à propos du nouveau Francfort n'a aucun rapport avec la question de la cité-jardin ».

Chez May, la conception d'ensemble de la ville, basée sur une conscience de l'éclatement (trabantenprinzip) dénote une filiation entre la cité-jardin et l'urbanisme de Francfort. Nous ferons l'hypothèse que cette filiation, outre la connaissance directe et l'expérience pratique de May chez Unwin (125) passe par des jalons précis qui illustrent l'influence de l'Angleterre sur l'Allemagne du début du siècle.

Influence directe : dans la période 1890-1910, les architectes anglais liés au mouvement Arts and Crafts sont appelés en consultation en Allemagne et en Autriche. Ils y réalisent des bâtiments, des aménagements, ou proposent des dessins de meubles et d'objets pour les groupements d'artisans organisés à l'image des guildes anglaises (Deutsche Werkstätte, Wiener Werkstätte). Ainsi C.R. Ashbee était en relations fréquentes avec l'Allemagne, il présentera en 1911 les œuvres de F.L. Wright dans la deuxième édition Wasmuth. Il avait été appelé après Baillie Scott comme conseiller par Ernst Ludwig de Hesse pour l'établissement de la colonie des artistes de Darmstadt construite par J.M. Olbrich dont la réalisation a frappé E. May en 1908 (« je passai toutes mes heures libres à la colonie du Mathildenhöhe »). Le jardin en terrasse qui regarde la ville et « ordonne » les différents bâtiments peut bien avoir inspiré certaines dispositions du projet de la Nidda.

Influence indirecte, par les publications et les expositions et en premier lieu par le biais des rapports d'Hermann Muthésius qui se succèdent à un rythme rapide : 1900, 1902, 1904, et sur lesquels s'appuieront les théories de la Deutscher Werkbund. La cité-jardin de Hellerau construite par Henrich Tessenov en 1908 à l'initiative de la Werkbund concrétise cette volonté d'expérimenter les solutions anglaises. Baillie Scott, à l'époque où il travaille à Hampstead, réalise en 1909 des bâtiments dans cette cité-jardin qui constitue une référence importante dans le milieu des architectes modernes (Le Corbusier la visitera peu après). Franz Schuster qui collabore à l'édification des Siedlungen Westhausen, Römerstadt, etc., a été formé chez Tessenov (126). Ce retour par le biais de l'Angleterre d'un pittoresque appliqué à la cité-jardin rencontre en Allemagne l'écho direct des idées de Camillo Sitte traduites par ses disciples. Citons par exemple le faubourg-jardin de Darmstadt construit à partir de 1904 par l'architecte F. Pützer, l'un des dessinateurs de Sitte à l'époque de « Der Stadtebau... ».

Enfin la période de Breslau (1919-1925) est riche d'enseignements sur

cette question. Après avoir subi l'influence de Fritz Schumacher, l'urbaniste de Hambourg, partisan du passage progressif d'un centre ville administratif et commercial à une périphérie résidentielle composée de maisons individuelles, May renoue avec les théories de la cité-jardin à la faveur du concours pour le plan d'extension de la ville de Breslau (1921). Ce concours, où il n'obtient qu'un prix de consolation, marque l'application du principe des cités-satellites et le refus de perpétuer le développement radio-concentrique de la ville. Dans ses articles de la « Schlesische Heim », il insiste sur l'importance de la publication en 1921 de l'ouvrage d'Unwin et Lethaby : « Theorie und Praxis im Städtebau » (127). Avec le plan d'aménagement de la région de Breslau (1924), il affirme encore plus clairement la nécessité de concevoir la croissance urbaine dans un cadre régional dépassant les limites traditionnelles de la ville, au moyen de cités-satellites reliées par des transports urbains rapides.

Pourtant, le rapport de May avec la cité-jardin anglaise n'est pas seulement théorique et global mais directement inspiré par son expérience pratique d'Hampstead. Les Siedlungen ne sont pas considérés comme des cités indépendantes mais projetés dans un rapport morphologique précis avec l'ancienne ville. Comme chez Berlage, le parc urbain relie autant qu'il sépare, c'est-à-dire que son rôle doit être rapproché davantage de celui des parcs londoniens, et l'exemple d'Hampstead vient naturellement à l'esprit, que de la « ceinture agricole » d'Howard. Le plan d'aménagement de la vallée de la Nidda, à l'ouest, nous l'avons vu, ou le projet complet de Bornheimer Hang à l'Est, affirment nettement le dialogue des nouveaux quartiers avec la vieille ville.

A Römerstadt, le mur bastionné qui domine la Nidda répond à la ligne des fortifications du centre ville, et les jardins maraîchers situés au pied reprennent le thème des jardins extérieurs des villes du Moyen-Age, adossés aux remparts comme à Rothenburg, un des exemples favoris d'Unwin. Plus qu'aux terrasses de la villa Médicis, Römerstadt fait référence au mur de brique limitant les habitations qui bordent Hampstead Heath extension.

La conception du parc comme jonction entre la ville et ses extensions a des conséquences. Pour May, l'éclatement ne signifie pas la perte de la forme urbaine, au contraire, il cherche à supprimer la prolifération incontrôlée des faubourgs caractérisant le XIX[e] siècle en remplaçant une structure mononucléaire qui ne répond plus aux conditions de l'urbani-

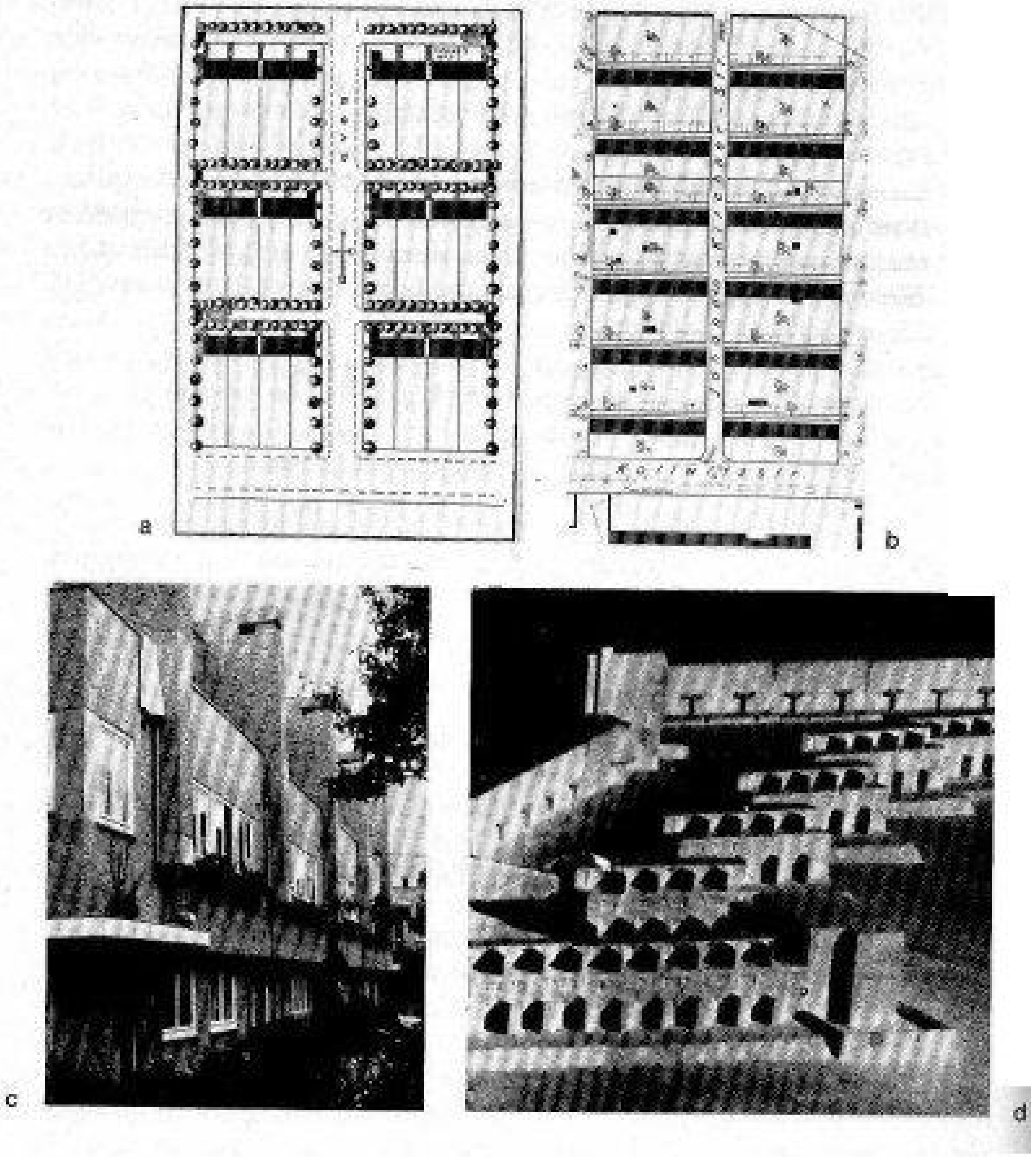


Fig. 52. **Les emprunts du « rationalisme ».**
a. **Raymond UNWIN** : Schéma théorique de distribution des rangées (Town-Planning in Practice) 1909.
b. **Ernst MAY** : Organisation des rangées du Siedlung Westhausen (1929).
c. **GREINER** : place centrale de la cité-jardin Watergraafsmeer à Amsterdam (1922-24).
d. **Ernst MAY** : Siedlung Praunheim à Francfort (1926-30).

sation du xx^e siècle par une structure polynucléaire organisée autour des parcs à l'image de Londres. Pour atteindre ce but, il prévoit de donner à la ville une bordure nette face aux nouvelles unités. C'est-à-dire que face aux grands Siedlungen constituant avec les vieux villages englobés dans l'urbanisation, les unités périphériques, et simultanément, il y a une action sur la ville du xix^e siècle avec création de petits Siedlungen insérés dans le tissu urbain de manière à définir une limite précise à la ville ancienne.

Ce type d'intervention, que la durée de son action à Francfort n'a pas permis de mener entièrement à bien, est comparable à celle de Berlage sur Amsterdam qui voit l'achèvement de l'urbanisation du Vieux-Sud (Oud-Zuid) au Nord du Noorder Amstelkanaal, avant la réalisation des nouveaux quartiers (Niew-Zuid), bien qu'à Amsterdam la coupure soit réduite aux dimensions de l'Amstelkanaal en raison des conditions particulières de la stabilisation des sols.

Enfin la conception d'une très grande ville industrielle, possédant plusieurs pôles, consacrant un certain zoning, ayant dépassé ses limites naturelles transformées en parcs urbains évoque Berlin (Francfort ancienne capitale impériale se résoud mal à une place secondaire), mais aussi Londres que May a découvert à vingt ans lors de son premier séjour : « la métropole anglaise étourdit tout d'abord par son immensité, son trafic gigantesque... Pour la première fois de ma vie, je me sentis entraîné par les pulsions d'une ville géante » (128).

Cette conception de la ville moderne, structurée par des parcs, où les différents points stratégiques sont exprimés spatialement, est marquée par l'empreinte d'Unwin qui se manifeste également dans le traitement de détail, surtout dans les premières réalisations. Les principes expérimentés à Hampstead et réunis dans « Town planning in practice » se retrouvent dans les projets de la Nidda ou à Niederrad. Différenciation des quartiers par des maillages différents, affirmation morphologique des centres par des édifices de plus grande hauteur (Römerstadt), par des places (Praunheim) ou par la combinaison des deux (Niederrad) ; création de « bosquets » reprenant le thème du verger en regroupant les jardins individuels (Römerstadt) ; utilisation du centre des îlots pour des terrains de jeux ou des équipements collectifs (Niederrad, Praunheim), May reprend à son compte tout l'arsenal des dispositions préconisées par Unwin, jusqu'au mur et aux bastions de Römerstadt déjà évoqués, aux

esplanades plantées qui articulent les rues secondaires et au classement hiérarchique des voies.

De l'Angleterre, il reprend aussi l'idée d'une conception par groupement où l'unité n'est plus la maison isolée mais la rangée, justiciable d'investigations systématiques. Il développe pour des raisons liées à la situation économique de l'Allemagne des années 25, le jardin privatif directement lié chaque fois que c'est possible à la cellule d'habitation, dans un esprit proche des « terraces » et des « cottages », mais qui doit aussi beaucoup aux cités ouvrières allemandes du début du siècle.

Pourtant, la similitude s'arrête là. Si à Breslau la forme des bâtiments et le tracé sont encore très proches du pittoresque rustique de la cité-jardin, à Francfort, la rupture est consommée. Les causes de cette rupture ne sont pas étrangères à l'histoire économique de la République de Weimar. La référence à une architecture rustique est fréquente dans la période de la crise monétaire. C'est l'époque où Gropius construit la Sommerfeldhaus en bois, où toute technique industrielle de la construction est impossible, où l'architecture allemande semble régresser par rapport aux années 10 quand elle ne s'évade pas dans l'utopie. Avec la prospérité renaît l'espoir d'une architecture moderne, scientifique, rationnelle, en même temps que devient plus pressante la demande d'une architecture de masse.

Nous envisagerons plus loin cette « rationalisation », nous limitant ici au plan des références formelles. Le changement d'attitude de May n'est pas un fait isolé. En Allemagne, il correspond à une modification nette des positions théoriques et idéologiques des architectes modernes qui est la conséquence du rétablissement de la situation économique et politique et de l'avance du mouvement moderne dans les pays étrangers, notamment Hollande et Suisse non directement touchées par la guerre (129).

L'urbanisme de Francfort s'inscrit dans ce mouvement. Il s'agit de transformer globalement l'agglomération selon des principes urbanistiques nouveaux pour l'adapter aux conditions d'une grande ville industrielle, et de mettre le vocabulaire de l'architecture moderne au service de ce projet. L'examen de la revue « Das neue Frankfurt » montre que May n'ignore rien des essais qui sont tentés ici et là à cette période, et la présence à Francfort de personnages comme Adolf Meyer, F. Roeckle, Mart Stam, E. Kaufmann marque le lien avec les groupes importants sur le plan théorique (Bauhaus, ABC, etc.). Les conditions particulières de

l'activité de May à Francfort lui permettent mieux qu'ailleurs d'affirmer l'unité architecture/urbanisme. Il sera pratiquement le seul à réaliser à grande échelle cette synthèse qui représente, les écrits de Le Corbusier en témoignent largement, l'objectif des architectes modernes des années 20.

La dépendance de May vis-à-vis de la cité-jardin anglaise est clairement exprimée dans un article de la revue « Das neue Frankfurt » paru en 1928, à la mort d'Howard (130). C'est l'occasion non seulement de saluer la mémoire du fondateur des cités-jardins, mais de replacer son action dans l'ensemble de l'évolution du mouvement moderne. Pour May et les rédacteurs de « Das neue Frankfurt », Adolf Loos, Camillo Sitte, et Ebenezer Howard sont les personnalités les plus importantes des années 1890-1900, celles qui « préparaient l'urbanisme et la construction rationnelle ». On ne peut pas résumer plus simplement le dessein d'Ernst May, son « projet » de réunir l'architecture, l'aménagement des espaces libres, et la maîtrise du développement urbain, qu'en insistant sur cette triple référence.

Rationalisation de l'îlot et architecture rationaliste

L'épithète de fonctionnaliste étant aujourd'hui péjoratif, la redécouverte de l'architecture des années 20 et 30 s'accompagne de la remise en vogue d'un mot : rationalisme. Du coup, toute architecture qui ne sacrifie pas aux canons des CIAM est implicitement désignée comme irrationnelle, toute architecture qui en reprend aujourd'hui le répertoire formel, même si les conditions théoriques, économiques et techniques ne sont plus les mêmes qu'il y a cinquante ans, est cautionnée par la référence à l'époque héroïque. Cette mode entraîne des confusions. Qui a analysé les maisons de Le Corbusier pour Pessac, notamment la série dite « les gratte-ciels » peut difficilement convenir qu'il y ait là la réponse rationnelle, logique, aux problèmes du logement des ouvriers bordelais de 1925, ni même celui de la construction en série tel qu'il est posé à l'époque, quels que soient par ailleurs le charme et l'intérêt de l'expérience.

En nous interrogeant sur la rationalisation de l'îlot, ce n'est pas d'abord sur « l'architecture rationaliste » que nous portons notre regard.

L'émergence d'une rationalité dans l'ordre urbain apparaît dès qu'il y a convergence de deux facteurs : la nécessité ou l'opportunité de construire rapidement un grand nombre de bâtiments, une autorité qui peut en assurer la charge. Sans remonter aux villes romaines ou aux bastides de Guyenne, le problème est posé et résolu couramment dès le XVIIe siècle en France et en Angleterre pour ne citer que ces deux exemples. En France ponctuellement à l'occasion d'opérations spéculatives limitées : la place des Vosges, plus tard le lotissement du Palais Royal, qui n'atteignent que très rarement la rationalisation du tissu : Richelieu. En Angleterre, à grande échelle avec la reconstruction de Londres à la suite du Grand Incendie et le lotissement systématique des Estates où l'on voit la prise de conscience très nette de l'îlot comme unité de la combinatoire urbaine.

Commencée avec le Paris haussmannien, notre recherche ne cerne donc pas les origines de la rationalisation de l'îlot. Il est paradoxal d'observer que l'exemple anglais n'est pas repris par Haussmann malgré l'attirance de Napoléon III pour Londres. Sauf de rares exceptions, l'îlot parisien reste fait de parties indépendantes construites par différents entrepreneurs. Sa rationalisation, conséquence d'une rentabilisation maximum du volume capable autorisé, se manifeste par la perte d'autonomie de la parcelle — les cours sont associées pour occuper le moins de terrain possible — par l'homogénéisation des types utilisés et par l'uniformité des façades qui en découlent.

Tandis que la cité-jardin, ignorant la ville, expérimente sur le « close » préparant le retournement ultérieur de l'espace, les Hollandais, principalement à Amsterdam et Rotterdam, rénovent la tradition de l'îlot urbain et donnent une dernière et spectaculaire illustration de ses possibilités. Pendant vingt ans, de 1913 à 1934, *la Hollande offre l'exemple le plus accompli de la rationalisation de l'îlot*. Hiérarchie des voies stricte et lisible qui n'interdit ni monumental, ni pittoresque, composition globale des façades, traitement des angles, aménagement de l'espace intérieur, l'îlot d'Amsterdam marque une intelligence particulière du rapport de l'architecture à la ville.

L'architecture rationaliste qui s'élabore en Allemagne part d'une toute autre analyse, elle établit un autre rapport avec la ville ancienne, plus abstrait et plus fragile ; l'îlot n'y est qu'accidentel et vite abandonné, même si subsiste encore une relation bâtiment/sol qui marque dans les rangées l'héritage du tissu traditionnel.

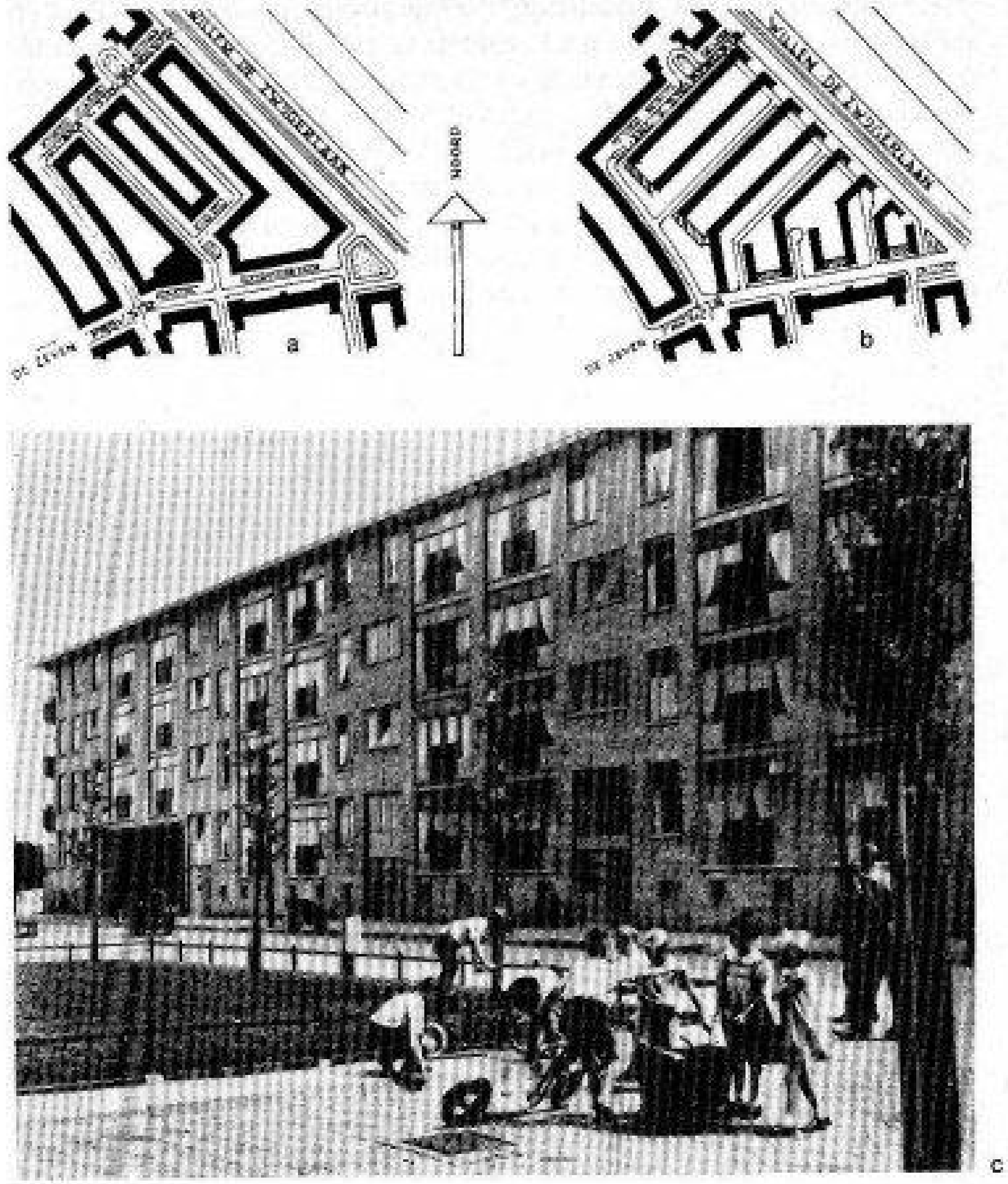


Fig. 53. **Quartier LANDLUST, Bos en Lommer, Amsterdam.**
a. Projet de Berlage (détail du plan d'ensemble de l'extension Ouest 1925-26).
b. Projet réalisé, arch. Karsten et Merkelbach (1932-36).
Fidèle témoin des jugements des CIAM, Giedion date de ce projet le passage au « progrès » dans l'urbanisme d'Amsterdam.
c. L'espace interne : l'annonce du grand ensemble.

L'action des CIAM à partir de 1928 supprime ces derniers liens en théorisant à l'échelle de la ville le fruit des expériences de l'avant-garde. L'îlot achève de se dissoudre, le vocabulaire formel continue de se simplifier. L'abolition des différences entre les faces et entre les étages, conséquence d'une homogénéisation de l'espace, se traduit par la similitude du traitement des façades, répétition modulée d'une cellule-type où les percements déterminés une fois pour toutes n'expriment plus un dialogue avec l'espace urbain. Le bâtiment devient objet préparant l'éclatement complet du tissu urbain dont l'Unité d'Habitation constitue le manifeste.

Vers une Architecture... urbaine

Au-delà de l'éclairage qu'elle peut apporter sur l'espace architectural moderne, cette étude, on l'aura deviné, se préoccupe de la production actuelle de l'architecture.

L'îlot s'impose d'abord comme le résultat d'un découpage, d'une lecture. Si l'îlot urbain traditionnel se présente comme l'ensemble des parcelles délimité par les rues, isolé, et se caractérise par la continuité de son épiderme et l'opposition de ses faces (externe : sur la rue, interne : vers le cœur), il ne saurait se réduire à cette définition. Unité constitutive du tissu, *l'îlot est un groupement de bâtiments organisés selon une logique déterminée assurant à chaque espace un statut reconnu par la pratique*. Étudier l'îlot traditionnel et quelques-uns de ses avatars récents, ce n'est pas seulement connaître la logique de la ville ancienne ou approfondir tel ou tel chapitre de l'histoire de l'architecture. C'est poser le problème actuel de la relation des bâtiments avec les espaces qu'ils déterminent puis s'interroger sur les conséquences de ces dispositions sur les pratiques des habitants.

La notion de *modèle architectural* met en évidence le fait que l'élaboration de la forme ne se réduit pas à la traduction directe de la commande sociale, qu'elle emprunte dans le temps du projet des médiations propres à l'architecture dont l'histoire mérite d'être faite. Dans le décalage entre cette histoire particulière et celle plus générale des sociétés se situe l'apport possible d'une discipline : l'architecture, et ses limites.

L'architecture moderne s'est faite contre la ville. Du « Plan Voisin de Paris » à la rénovation du XIIIe arrondissement, la même logique de destruction substitue à un morceau de ville une collection d'objets. Nous en

vivons la phase ultime marquée par le refus des habitants et la mauvaise conscience des architectes eux-mêmes, crise de la ville et crise de l'architecture succédant à l'idéal héroïque des années 20. Une telle situation justifie notre interrogation, notre désir d'une architecture différente, urbaine. Cette inquiétude s'inscrit délibérément dans un courant pour qui l'objet architectural compte moins pour lui-même, d'un point de vue esthétique que pour sa capacité à définir les espaces, pour les distinctions qu'il opère, les pratiques qu'il accueille, voire parfois qu'il suscite. Affirmer que l'architecture doit être urbaine ce n'est pas reproduire le décor de la ville ancienne, mais tenter de définir des relations spatiales compatibles avec les pratiques urbaines que nous connaissons.

Relire alors les étapes qui ont amené à l'architecture moderne, ou du moins quelques-unes, c'est peut-être se donner les moyens de projeter différemment. C'est, si l'on partage la conviction que la création s'appuie sur un acquis et procède par expérimentations successives, la possibilité de choisir ses références autrement que comme un clin d'œil à la mode, la possibilité de les utiliser comme base du travail de projet, pour leurs qualités urbaines, pour les dispositions qu'elles suggèrent, pour les manipulations auxquelles elles se prêtent.

NOTES ET ANNEXES

Notes sur le chapitre 1 : Le Paris haussmannien

1. M. TAFURI : « lo spazio e le cose », in « *lo spazio visivo della Citta* » Capelli 1969.

2. Georges Eugène Haussmann est né le 27 mars 1809 d'une famille luthérienne issue de l'électorat de Cologne, et établie en Alsace depuis 1703, puis à Versailles et à Paris.
— études au lycée Henri IV, où il a comme compagnon le duc de Chartres, fils aîné du futur Louis Philippe.
— printemps 1831 : thèse de docteur en droit.
— 22 mai 1831 : secrétaire général de la préfecture de la Vienne.
— 15 juin 1832 : sous-préfet d'Yssingeaux puis
— octobre 1832 : sous-préfet de Nérac ; Haussmann s'attache la collaboration de l'ingénieur des Ponts Alphand et constitue le réseau routier de l'arrondissement.
— 1er mars 1840, sous-préfet de Saint-Girons ; s'intéresse à l'asile d'aliénés de Saint-Lizier.
— 23 novembre 1840, sous-préfet de Blaye ; routes et écoles ; rapports suivis avec la bourgeoisie bordelaise.
— après les journées de 1848 : février 1848, conseiller de préfecture à Bordeaux, et, à l'automne 1848, Haussmann soutient la candidature Bonaparte à la présidence de la République.
— janvier 1849, préfet du Var, avec un rôle politique : « refaire » les élections ; organise le lotissement de Cannes.
— mai 1850 ; préfet de l'Yonne, « refait » les conseils municipaux, patronne la campagne en faveur du rétablissement de l'Empire ; s'attache la collaboration de l'ingénieur des Ponts Belgrand pour les travaux de distribution d'eau à Auxerre.
— 26 novembre 1851, préfet de la Gironde, avec la mission de provoquer l'« adhésion de Bordeaux » au coup d'état du 2 décembre 1851 ; collabore avec Alphand à la mise en scène des réceptions officielles, dont celle du 7 octobre 1852, au cours de laquelle Louis Napoléon prononce le discours programme de l'Empire connu sous le nom de discours de Bordeaux ; prépare le succès du plébiscite du 21-22 novembre 1852 pour le rétablissement de l'Empire.
— 23 juin 1853, préfet de la Seine.

3. Nous devons de nombreuses précisions à H. MALET, « *le baron Haussmann et la rénovation de Paris* » Éditions municipales, Paris, 1973.
Haussmann se proposa même plus tard comme « ministre de Paris » et écrivit une lettre à Napoléon III qui contenait jusqu'au texte du décret de nomination (décembre 1860). Napoléon III se contenta de lui donner le droit d'assister au conseil des ministres, puis fit attribuer, par décret du 2 mars 1864, le nom d'Haussmann à un des axes principaux du nouveau Paris (qui écornait l'emplacement de sa maison natale au quartier du Roule).

4. R. CAMERON : « *La France et le développement économique de l'Europe* » *1800-1914*. Le Seuil, Paris 1971.

5. H. MALET op. cit.

6. En 1867, la ville devait, par le système des bons de délégation qui sont en fait un emprunt déguisé, près de 400 millions au Crédit Foncier, remboursable en dix ans ; et le projet de liquidation de la dette prévoyait un emprunt à soixante ans au taux de 5,41 % (cf. MALET, op. cit.).

7. H. MALET, op. cit.
8. Baron Haussmann « Confession d'un lion devenu vieux », cité par W. BENJAMIN : « Paris, capitale du XIX^e siècle » in *« l'Homme, le langage et la culture »* Denoel Paris 1971.
9. A. DANSETTE : *« Du 2 décembre au 4 septembre »* Hachette Paris 1972.
10. On peut considérer que le problème des équipements a été largement résolu, après la Révolution et sous l'Empire, par la spoliation des propriétés de la noblesse et de l'église. De toute façon, Paris était en 1848 une ville peu équipée et très congestionnée : équipement et percées vont de pair dans l'idée d'Haussmann.
11. R. CAMERON op. cit.
12. PINKNEY : *« Napoléon III and the rebuilding of Paris »*.
13. PINKNEY (op. cit.) raconte les péripéties de ce fameux plan « en couleurs », dont un exemplaire fut donné à Guillaume de Prusse, et dont les originaux ont été perdus dans l'incendie des Tuileries. Napoléon III en aurait, de mémoire, redessiné un exemplaire après la chute de l'Empire, pour servir aux mémoires de Merruau, l'ancien secrétaire de la Préfecture. Le contenu de ce plan reste très hypothétique, l'astuce consommée d'Haussmann ayant toujours aidé à y situer après coup toutes sortes d'innovations et de transformations.
14. Notamment LAVEDAN : *« L'œuvre du Baron Haussmann »* PUF Paris 1954 et HAUTECŒUR : *« Histoire de l'architecture classique en France »* Picard Paris 1957.
15. La dissociation de Paris et de Versailles explique en grande partie l'inadaptation de la structure urbaine de Paris : les nouveaux tracés ont privilégié la dimension territoriale, surtout à l'Ouest, en s'appuyant sur les parcs et les jardins du XVII^e siècle. Le plan des artistes dressé pour la Convention, à part l'idée d'un axe Est-Ouest qui sera repris par tous régimes ultérieurs, est encore un catalogue d'interventions fragmentaires, balançant curieusement entre un baroque tardif et les conceptions des lumières. Le Premier Empire n'a ni les moyens ni le sens d'une intervention globale : il se contente de manifester par un complexe architectural contradictoire une valeur sémantique étrangère à la structure de la ville ancienne, qui est ainsi globalement reprouvée ; le palais du roi de Rome de Percier et Fontaine, dans son isolement anti urbain sur la pente de Chaillot joue ce rôle, un peu comme à Milan le projet, plus consistant, du forum d'Antolini de 1807 (Cf. M. TAFURI op. cit.). On est d'ailleurs en pleine faveur du « fragment urbain », et cette faveur continue tout au long de la Restauration et de la Monarchie de Juillet.
16. Cf. MORINI : *« Atlante distoria dell'urbanistica »* Hoepli Milan 1963.
La rédaction du plan par Haussmann ajoute un quatrième objectif, celui de la sécurité (militaire) sur lequel nous n'avons pas voulu polémiquer.
17. Le terme de culture classique renvoie pour nous, par delà même le classicisme français des XVII^e et XVIII^e siècles, au langage formel et aux modes opératoires, en architecture et dans la ville, qui se constituent au moment de la Renaissance. Le Baroque est un réajustement critique de cette culture après la crise des années 1600.
Cf. M. TAFURI : *« L'Architettura dell'Umanesimo »* Laterza Bari 1969.
Cf. ARGAN : *« L'Europe des Capitales »* Skira 1964.
18. M. TAFURI « lo spazio e le cose » op. cit.
19. SUMMERSON : *« Georgian London »* Londres 1945 et 1962
Il existe quatre classes de taxation qui fixent la surface au sol et le prix de la construction. Dans ces limites, un petit nombre de solutions sont possibles, et il est facile de les faire établir sous forme de modèles par quelques architectes, comme George Dance qui a fixé ceux du Building Act de 1774 avec Robert Taylor.
Chaque bâtiment, repéré par rapport à sa classe, se définit par ses propriétés associatives pour constituer la rangée *(row* ou *terrace)*. Le groupement de bâtiments dans la rangée possède lui aussi ses règles, déjà plus libres ; les opérations de ponctuation, de blocage (en bout) de la rangée sont parfaitement connues, y compris de subtiles rectifications de l'axe public-privé aux extrémités, lorsque l'espace privé cesse d'être caché en totalité. La rangée est un fragment fini et régulier de niveau inférieur, et on passe de la rangée au fragment de niveau supérieur, le lotissement, l'« estate », par un certain nombre de figures elles aussi codifiées : le *crescent*, le *square*, l'association dos à dos, ou en angle, de deux rangées ou davantage, formant une sorte d'îlot plus ou moins ouvert. La méthode, de bout en bout, est strictement additive.
Les intervenants vont « du modeste maçon ou du charpentier qui postulent, la casquette à la main, pour quelques parcelles au prix de cinq shillings le pied, dans une rue arrière, aux gros messieurs tout prêts à taquiner un côté ou plus d'un square en payant autour de quinze shillings ou une livre ». Et, malgré les efforts de l'autorité publique de contrôle pour empêcher « chaque spéculateur d'entreprendre plus qu'une proportion modérée du terrain », de vastes monopoles se constituent, qui réunissent en une seule unité globale, toutes ces unités d'intervention hiérarchisées.

20. C.J. ARGAN : *« The Renaissance City »* Braziller, New York 1969.
21. M. TAFURI : *« L'Architettura dell'Umanesimo »* Laterza Bari 1969.
22. TAFURI, op. cit. applique ce jugement aux premières manifestations du nouvel ordre urbain qu'envisageait Brunelleschi. L'idée d'un espace inorganique, isomorphe, fixé en dehors de toute possibilité de croissance, où les édifices n'avaient plus de propriétés associatives et étaient voulus isolés sur des parvis, était inapplicable aussitôt. La Renaissance est riche de la résistance des tissus anciens à cette nouvelle morphologie.
23. D'après HAUTECŒUR, op. cit. on a démoli, de 1852 à 1870, 27 488 maisons, pour en construire 102 487.
24. La rue de Berne, classée en 1881, a été ouverte par un propriétaire nommé Mosnier, dans une partie du quartier de l'Europe qui avait été perturbée par l'ouverture de la tranchée du chemin de fer de l'Ouest en 1837. L'îlot placé entre la rue de Berne et la rue de Moscou n'a pas été entièrement traité d'un coup, malgré tout, puisque sa face sur la rue de Léningrad existait déjà.
25. On peut faire la part des vestiges conservés dans le terrain, mais ce cas, qui existe, reste exceptionnel dans les petits îlots homogènes qui nous préoccupent.
26. Cf. nos études antérieures, notamment :
« Analyse du tissu du Nord-Est parisien » contrat d'étude APUR, 1971.
« Marcillac, autopsie d'un village » in l'Architecture d'Aujourd'hui Paris Octobre/Novembre 1972.
27. C. DALY : *« L'Architecture privée au XIX^e siècle sous Napoléon III »* Nouvelles maisons de Paris et de ses environs. A. Morel et Cie Paris 1864.

Notes sur le chapitre 2. Londres : les cités-jardins

28. Le Grand Londres (Greater London) ne reste, jusqu'en 1963, qu'une limite administrative de recensement. On note, pour la période étudiée, les chiffres de :

	Londres	Banlieue	Grand Londres
1840	2 250 000		
1891	4 227 000	1 405 000	5 632 000
1901	4 536 000	2 045 000	6 581 000
1939	4 000 000		8 650 000

29. «... Le prototype (des estates) est offert dès 1661 par lord Southampton sur son domaine de Bloomsbury. Il concède des *Building lease*, c'est-à-dire qu'en échange d'une *ground rent* annuelle, le lease pourra habiter ou louer, cependant qu'à la fin du bail, le terrain et tous les bâtiments reviendront au propriétaire. C'est le *leasehold*, système qui fonctionne pour des périodes allant de quarante-deux à quatre-vingt dix neuf ans ».
C. CHALINE « *Londres* », collection U2 Armand Collin 1968.
Ce mode de spéculation, en évitant de morceler la propriété, va permettre des processus d'urbanisation par îlots et quartiers entiers. Au XVII[e] siècle, l'alliance de grands propriétaires et de constructeurs, dans le but de rentabiliser au maximum certains terrains, vont faciliter la mise en place du type des estates georgiens, que le souci d'efficacité vont codifier rapidement.

30. Depuis 1851 une série de lois a facilité l'intervention municipale. Il y a d'abord, grâce au Common Lodging Houses Act, la possibilité pour les municipalités de contrôler l'état sanitaire des logements neufs ou anciens. Puis le Labouring Class Lodging Houses Act va faciliter le financement de logements réservés aux plus défavorisés. En 1859 création du Metropolitan Board of Works qui entreprend la réfection de taudis et la construction de logements sociaux. Ainsi jusqu'en 1890, 30 000 personnes sont déplacées et relogées et 30 000 logements neufs sont construits. Une association parallèle, la Metropolitan Association, réalise durant la même période 70 000 logements et les diverses œuvres charitables et associations privées construisent 150 000 logements.

31. Voir à ce sujet l'article de G. TEYSSOT : « cottages et pittoresque : les origines du logement ouvrier en Angleterre 1781-1818 » in Architecture Mouvement Continuité n° 34. G. TEYSSOT montre, à partir des principales publications anglaises d'architecture rurale de cette période, comment, à la fin du XVIII[e] siècle, les architectes répondent à la contradiction naissante entre l'architecture comme domaine de connaissance et la ville, force productive : « ...L'architecture devra-t-elle perdre son autonomie en tant que domaine de connaissance, se dissoudre dans la ville, au risque de disparaître elle-même ? ». Cette réponse débouche sur une codification (typification) de l'architecture rurale ; Ainsi TEYSSOT montre « ...à ceux qui ont voulu voir dans la construction des logements ouvriers du XIX[e] siècle un modèle « naturel », non culturalisé, s'opposant à une architecture dite « savante », que cette typologie simplifiée, rationalisée à l'extrême, est chargée autant, sinon plus, de connotations culturelles.
La culture dominante bourgeoise investit les données de l'espace de la classe ouvrière, ceci dès la fin du XVIII[e] siècle ».

32. En 1898, publication du premier livre d'E. HOWARD : « *To-morrow: a peaceful path to real reform.* » (demain, une voie pacifique vers une vraie réforme.) Livre réédité en 1902 sous son titre « Garden cities of to-morrow » (Les cités-jardins de demain. Collection de l'urbanisme ; Dunod 1969).
HOWARD développe, à travers un discours civique et hygiéniste (d'hygiène physique et morale), les avantages économiques de la cité-jardin. Présentant son projet comme solution au problème urbain, par la mise en place d'une planification claire et précise, HOWARD avance l'idée de la ville satellite. Son livre a surtout l'intérêt de cristalliser sur la cité-jardin un certain nombre de recherches et d'idées. La ténacité et l'extrême conviction d'HOWARD, le poussant à passer à l'action, vont permettre le développement de théories urbaines qu'UNWIN systématisera.

33. « ...Le « Town Planning Act » rend obligatoire tout projet de lotissement proposé, soit par une ville, soit par un particulier, lorsqu'il a obtenu l'approbation du « Local Government Board » (ministère de l'administration municipale).
En conformité de ces règlements, la municipalité ou le particulier, désireux de faire adopter son projet de lotissement obtient, au cas de ratification de son projet, des pouvoirs généraux pour les expropriations concernant la voirie, les espaces libres, la préservation des beautés naturelles ou des monuments historiques.
L'objet des plans de villes est, suivant la définition de la loi, d'assurer des conditions sanitaires convenables et le développement rationnel de la totalité ou d'une portion des villes envisagées ainsi que des terrains voisins.
Parmi les prescriptions générales que peut exiger le L.G.B. avant d'accorder son approbation, est la limitation du nombre des constructions, leur hauteur et leurs caractères .»
Note extraite de « Villages-Jardins et Banlieues-Jardins. » Benoît LEVY éd. des cités-jardins de France.

34. Édité en France sous le titre : « *L'étude pratique des plans de villes. Introduction à l'art de dessiner les plans d'aménagement et d'extension.* » par R. UNWIN.
Librairie centrale des Beaux-Arts Paris 1922.

35. Les « *Housings estates* » vont utiliser deux types de réalisation : la cité-jardin et le logement collectif.
La politique capitaliste du logement social ne pouvait absorber les théories développées dans les cités-jardins d'HOWARD et d'UNWIN, cités-jardins qui vont plus s'adresser à la *middle class* qu'à la classe ouvrière. Ainsi les cités construites par le LCC sont assez éloignées des cités-jardins idéales d'HOWARD. L'exemple le plus fameux reste Dagenham (près d'Ilford, dans la banlieue de Londres) cité de 90 000 habitants pour la plupart ouvriers (82 %). L'utilisation extrêmement répétitive du même type de maisons, des préoccupations « esthétisantes » et de « composition » laissant de côté le niveau local et la pratique spécifique du logement témoigne du recul (et du mépris) qu'affichent les responsables du logement social envers les populations logées, que ce soit d'ailleurs aussi bien dans les cités-jardins que dans le logement collectif.
Il est aussi intéressant de noter que l'évolution du rapport de classes et les contradictions de plus en plus manifestes développées par le capitalisme après la guerre va obliger le LCC à modifier sa politique du logement, et qu'à l'heure actuelle les *housings estates* permettent à des jeunes architectes des réalisations expérimentales intéressantes quoique ponctuelles.

36. « ...il ne faut pas oublier les accès de nos villes ni l'importance qu'il y a à accuser de quelque manière leurs entrées comme aussi celles de nos faubourgs et de nos districts... Il faudrait aujourd'hui accuser les points où les voies principales percent les limites pour pénétrer dans la ville ou dans les nouveaux quartiers. » R. UNWIN op. cit.

37. A Letchworth, plus particulièrement dans le domaine de « Bird's Hill », *le close* (à l'état embryonnaire) permet de résoudre deux problèmes : offrir une vue au maximum de maisons et aménager économiquement, c'est-à-dire sans trop de voirie, un très large espace.
L'esquisse de 1905 réutilise manifestement la même solution pour répondre à la demande d'Henrietta Barnett. Mais, même si on retrouve dans le plan de 1909 une préoccupation identique, notamment le long du parc, il est difficile de poser le *close* dans son état définitif comme l'évolution (même volontaire) du *close* de « Bird's Hill ». Si l'argument économique (économie de voirie) a sûrement eu un rôle important, on ne peut négliger l'apport de la sociologie de « voisinage » et l'influence de la culture architecturale ruraliste du moment.

38. Le terrain appartient à la « Garden Suburb Hampstead Limited », qui le loue en vue de la construction.
La majorité des maisons ont été bâties par les sociétés de locataires. Ces sociétés interviennent pour tous les concessionnaires de terrains qui le désirent, et font en leur nom des arrangements avec les architectes pour des maisons construites suivant des séries de plans établies d'avance.
Sur 13 750 000 F (1922) de constructions, les sociétés ont construit pour 9 250 000 F, la Garden Suburb Development Cie Ltd pour 3 500 000 F, et la société Improved Industrial Dwelling Cie (société de construction d'habitations à bon marché) pour 1 000 000 de F, soit moins de 10 %. Le renom d'UNWIN et de PARKER, le côté expérimental de la réalisation, sa situation dans un quartier aisé ont facilité la récupération par la classe dominante de la majorité des logements.
(Chiffres extraits du livre de B. LEVY cité en 33).

39. J. D. KORNWOLF : « *M.H. BAILLIE SCOTT and the Arts and Crafts movement* ». The Johns Hopkins Press, Baltimore and London. 1972.

40. Cf. H. RAYMOND N. HAUMONT.
M. G. RAYMOND A. HAUMONT.
« *L'habitat pavillonnaire* » ISU.CRU Paris 1966.

41. A partir de 1917, une série d'associations et de sociétés vont être créées, afin de préparer la mise en route de nouvelles cités-jardins. Durant la même période, et en liaison avec ces associations, une campagne « publicitaire » va être menée à l'aide de publications nombreuses. Ainsi, publication en 1917 de « the garden city after the war » par C.B. PURDOM, en 1918 de « New towns after the war » par F. J. OSBORN, W. G. TAYLOR et aussi PURDOM, et en 1919 de « A national housing ».
C. B. PURDOM publie en 1925 : « *The building of a satellite town. A contribution to the study of development and regional planning* ». J. M. Dent & Sons Ltd London (réédité et complété en 1947).
Livre extrêmement documenté sur Letchworth et Welwyn.

42. Cf. documents annexes.

43. Pour le détail du financement cf. de C.B. PURDOM cité en 41.

44. Il est difficile, en regardant le plan du centre de Welwyn, de ne pas penser à certaines compositions axées auxquelles les Beaux-Arts nous ont habitués notamment à travers les prix de Rome. Ici, un grand axe non terminé, situant et mettant en valeur le centre administratif, et sur lequel vient se raccrocher des compositions « finies », déterminant ainsi un point central, qui n'est pas le centre d'intérêt mais d'où l'on découvre ces centres d'intérêt. Ainsi est respecté le premier principe de la composition architecturale cher à GUADET : « Le premier principe (qui) doit rester présent à notre esprit, c'est qu'une composition a un sens, et qu'elle ne doit en avoir qu'un. Son axe n'est fini que dans une seule direction... Nous voulons comprendre un plan du premier coup d'œil, et ce que nous prisons d'abord dans une œuvre, c'est un esprit de clarté, de franchise et de décision. »
C'est cet esprit Beaux-Arts, tel que le défini D. van ZANTEN (in « le système des Beaux-Arts » *L'Architecture d'Aujourd'hui* n° 182 p. 97 à 106 Paris 1975) que nous retrouvons à Welwyn.

45. La population de Welwyn est sûrement beaucoup moins aisée que celle d'Hampstead. Ceci s'explique par la volonté de construire une ville économique, volonté aidée par les subventions d'Etat et le caractère répétitif de la construction (il y a en effet peu de types différents de maisons et de plus les *closes* ou les quartiers étaient réalisés globalement, puis seulement loués une fois terminés, ce qui n'était pas le cas à Hampstead) ; ceci s'explique aussi par l'éloignement relatif du centre de Londres, ce qui a permis d'éviter la spéculation intensive dont fut l'objet Hampstead. Et ceci s'explique enfin par le caractère, ou l'absence de « caractère » de l'architecture de Welwyn, trop ou pas assez systématique pour tenter la classe intellectuelle dominante.

46. P. WILLMOTT et M. YOUNG : « *The evolution of a community (a study of Dagenham after forty years)* »
Routledge and Hegan Paul London 1903.
Willmott et Young notent (p. 78) que les rues physiquement déterminées — avec un début et une fin — peuvent servir de support à une idendité qui repose sur l'opposition entre « notre rue » et les « autres ». De même la disposition des maisons ; c'est ce qui se passe dans les « banjos » (les closes en forme de banjo), d'autant plus que la population est jeune et ouvrière.
A Dagenham, où la population est, pour une part considérable, ouvrière (82 %) et où elle est installée depuis quarante ans avec comme mémoire l'East End de ses origines, la conception de l'espace favorise la sociabilité dans la mesure où il y a une homogénéité sociale, et dans la mesure où il ne se développe pas des antagonismes de strates, entraînant des « perceptions défavorables ». Mais ils notent aussi des points spatiaux négatifs : par exemple le portail commun à deux familles (conçu par économie ou par esthétisme) peut engendrer des conflits.
En ce qui concerne la vie publique et privée, il y a moins de clubs et de sociétés pour la classe ouvrière que pour la classe moyenne, qui recourt plus à une sociabilité organisée surtout en banlieue (phénomène qui corrige la séparation spatiale avec la famille large). De même, la classe ouvrière fréquente peu les pubs, les églises et les magasins très centralisés. A la différence de la *middle class*, les ouvriers ne se déplacent pas pour aller dans un pub ou une boutique.
Remarque sur la maison et le jardin : les auteurs notent l'opposition jardin de devant = montré/Jardin de derrière = espace de rejet. Ainsi jardiner veut surtout dire tenir propre. D'après les interviews, les habitants souhaiteraient un jardin plus petit et plus privé (une clôture plus haute).

Notes sur le chapitre 3. Les extensions d'Amsterdam

47. S. GIEDON : « *Espace, temps, architecture* ».
La connaissance, Bruxelles 1968 (Cambridge, Mass. 1941).

48. PEVSNER, et RUSSEL-HITCHCOCK qui sont parmi les rares à en parler, n'y voient eux que l'aspect décoratif du travail de la brique et du traitement des angles.

49. Tout à sa démonstration, GIEDON note que « J. J. Oud fut le premier à utiliser la cour intérieure pour donner un aspect plus humain aux immeubles de sa cité de Tusschendijken (1919) », négligeant par là les expérimentations antérieures d'Amsterdam (voir chapitre 3.1.).

50. Bien que les chiffres diffèrent selon les sources, la croissance démographique d'Amsterdam peut se mesurer au tableau suivant.

1800	220 000 habitants	1890	425 000 habitants
1850	230 000 habitants	1900	528 200 habitants
1860	250 700 habitants	1910	590 900 habitants
1870	273 900 habitants	1920	683 000 habitants
1880	330 000 habitants	1930	750 000 habitants

51. Le projet de van Niftrick présenté au conseil municipal en 1967 ne fut suivi d'aucune tentative de réalisation.

52. La commune prend en charge directement la construction de logements à partir de 1917, son effort se porte principalement en faveur de la maison individuelle dans les « cités-jardins » tandis que le logement urbain sera le fait de particuliers ou de sociétés. On possède pour la période 1906-1923 les chiffres suivants :

	Particuliers	Sociétés	Communes
Maisons individuelles .	303	82	2 386
Logements duplex avec entrée indépendante ..	1 989	2 282	1 564
Appartements	23 017	9 429	760
Total	25 309	11 793	4 710

Mais il faut noter qu'à partir de 1917, la plus grande partie du logement construit par les sociétés ou les particuliers bénéficie de subventions et de prêts, et est soumis à un contrôle très strict.
Pour l'année 1922 la part du logement non aidé correspond à moins de 2 % du volume mis en chantier.
D'après : « *Amsterdam : développement de la ville, habitations populaires* » Municipalité d'Amsterdam, 1924.

53. L'étude toponymique facilite la reconnaissance des origines :

digue : *dam* ou *schans*
quai : *kade*
fossé : *dijck*
bassin : *gracht* (canal permettant le trafic et le déchargement).

54. Le 1er janvier 1921, il est porté à 17 455 hectares (annexion de Watergraafsmeer, Sloter, Buiksloot, Nieuwendam).

55. G. FANELLI : « *Architettura moderna in Olanda 1900-1940* » Marchi e Bertolli Florence 1968.
« *Nederlandse Architectuur 1893-1918, Architectura* », catalogue d'exposition du Musée d'Architecture, Amsterdam 1975.

56. La décision d'implanter 504 logements à quatre étages qui seraient loués à un prix inférieur au prix de revient (loyer de 2.40 florins par semaine alors que les logements auraient dû rapporter 3.66 florins par semaine si l'on considère le prix de la construction de 1914) fut abandonnée en 1917 à la suite de la hausse des prix consécutive à la guerre.
D'après « *Amsterdam : développement de la ville, habitations populaires* » op. cit.

57. Le dessin original du square avant les aménagements d'A. van Eyck rendait cela plus sensible.

58. Il y a tout lieu de penser avec H. RUSSEL-HITCHCOCK que les différents bâtiments réalisés par Michel de Klerk ont été projetés ensemble dès 1913, la réalisation ayant d'abord porté sur la bordure Nord de la place, puis sur la bordure Sud, enfin l'îlot de la poste lui-même réalisé en plusieurs tranches et englobant l'école.
D'après H. RUSSEL-HITCHCOCK : « *Architecture: nineteenth and twentieth centuries* » Pelican history of art, Penguin Books, Baltimore 1958 Paperback ed. 1971 et plusieurs numéros de la revue *Wendingen*, Amsterdam.

59. De 3 772 logements construits en 1913 on passera progressivement du fait de la guerre à 737 en 1920, date à partir de laquelle s'amorce la reprise de l'activité économique : 3 178 en 1921, 6 385 en 1922, etc.
« *Amsterdam : développement de la ville, habitations populaires* » op. cit.

60. Le report sur un même plan des projets établis pour les différents quartiers, publiés dans le recueil édité à l'occasion des 700 ans d'Amsterdam, confirme sur ce point nos hypothèses antérieures.

61. Outre les grandes opérations de la bordure de l'Amstel Kanaal (1918-1920), le « rebouchage » s'effectue en deux temps, une partie avant le lancement des gros travaux : la période 1917-1921 dont nous avons parlé et l'achèvement des projets plus anciens comme l'ensemble du Willems Park et quelques opérations ponctuelles (période 1910-1920), une partie après, comme l'achèvement de la Roelofhartplein (1925-29).

62. Les sociétés de construction appliquent les prescriptions de la Loi sur l'habitation de 1901. Les ordonnances municipales consécutives à la Loi fixaient le nombre d'étages à quatre pour l'ensemble de la ville (ordonnance de 1905) afin d'éviter la superposition d'un trop grand nombre de familles, toujours suspectées de se laisser aller à une promiscuité dangereuse ; par la suite (ordonnance de 1912) on limite à trois niveaux les constructions d'Amsterdam Nord, puis à deux niveaux (ordonnance de 1919) pour les cités-jardins.
Parallèlement la municipalité établit des « modèles types » de distribution de façon à éviter les « *flats* », jugés dangereux à cause de l'escalier commun à plusieurs familles, et à favoriser les imbrications de logements possédant chacun une entrée individuelle à rez-de-chaussée.

63. Le statut du jardin « de derrière » est multiple, à la fois pièce supplémentaire en plein air marquée par des dallages, un banc, des statues, représentation de la nature et lieu de jardinage, espace de réserve et de bricolage (cabane à outils, séchage du linge, clapiers...). La tradition hollandaise permet d'intégrer ces différents aspects dans un territoire très limité, minutieusement organisé et de toute façon très entretenu. Si en France, l'opposition sale/propre recoupe celle caché/montré, ici, à l'exception de population marginale, le sale est repeint tous les ans.

64. Le cas de la tour J. F. Staal sur la Victorieplein (1929-32) est plus ambiguë, bornant la perspective monumentale, elle offre une opposition des faces très marquée, l'arrière donnant sur la placette presque privée. Abandon de l'îlot, certes, mais intégration urbaine clairement affirmée.

Notes sur le chapitre 4. Le Nouveau Francfort et Ernst May

65. La répression contre les socialistes et les communistes, désireux d'établir une république socialiste à l'image de la jeune URSS, consacre l'alliance de la sociale-démocratie et de la droite. Dans les grandes villes, le climat est à la guerre civile ; émeutes (Spartakistes et communistes à Berlin, janvier 1919, mars 1919, Bavière 1919 ; extrême droite Bavière 1920), répression féroce par l'armée et les milices de Noske (1 200 morts à Berlin en mars 1919, 500 fusillés à Munich en avril), assassinats (Rosa Luxembourg et Karl Liebknecht, Kurt Eisner, Gustav Landauer, 1919 ; Erzberger 1921 ; Walter Rathenau 1922). Sur les relations entre la situation politique et les mouvements architecturaux voir : B. MILLER-LANE : *« Architecture and politic in Germany 1918-1945 »* Harvard University Press — Cambridge Mass. 1968.

66. Au début de juin 1922, le dollar est à 317 marks, en décembre à 8 000, en juin 1923 à 100 000, début septembre 1923 à 100 000 000 ; en novembre à 4 200 milliards.

67. Voir à ce propos les analyses de M. TAFURI dans la revue *VH 101* nº 7-8, Paris 1972 et sa conférence sur « le premier Bauhaus et l'avant-garde allemande » dans Amsterdam-Francfort 1910-1930, UP 3, Versailles 1974.

68. Chargé du plan directeur de l'agglomération, il sera contraint par les limites du territoire communal ce qui explique « l'inachèvement » de certains Siedlungen, mais le principe de la décentralisation l'amène à envisager le passage à l'aménagement régional et la création de cités satellites sur une zone qui s'étend de Wiesbaden à Harau et de Darmstadt à Nauheim.

69. Les services techniques définissent dix-huit types de cellules et envisagent leur évolution : pour répondre immédiatement à la crise, construire beaucoup de petits logements de deux pièces qui, réunis par la suite, formeront des logements plus vastes (quatre pièces) et rendre indépendantes certaines pièces des logements familiaux afin de permettre une sous-location dans les premiers temps.
Cf. E. May : « La politique de l'habitation à Francfort » revue *l'architecte* janvier 1930 Paris.
E. May : « Fünf jahre Wohnungsbautatigkeit » revue *Das Neue Frankfurt 7/8* février, mars 1930 Francfort. Voir également en annexe les collaborateurs de May à Francfort.

70. A l'image de Francfort, d'autres villes créeront des revues : Das Neue München, Das Neue Leipzig, Das Neue Berlin, Das Bild (Hambourg) ; les premières années de l'Architecture d'Aujourd'hui (jusqu'à la guerre) doivent beaucoup à Das Neue Frankfurt.

71. Le terrain sera exproprié après arbitrage à 3,50 MK le m² contre 15 MK demandés, les maraîchers cédant les terrains situés sur l'emplacement des Siedlungen contre de nouvelles parcelles regroupées dans la vallée (la rivière a été canalisée et régularisée) qui forment des coupures agricoles entre la vieille ville et les extensions.

72. La décomposition est la suivante :

1926	2 200 logements	
1927	3 000 logements	+ 200 provisoires
1928	2 500 logements	+ 100 provisoires
Total	7 700 logements	+ 300 provisoires

Le programme de 1928 sera brutalement freiné en 1930 par le contrecoup de la crise au moment où les modifications dans la répartition politique de la municipalité amènent May à s'exiler.

73. Cf. C. PURDOM : « *The building of satellite cities* ».
P. WOLF : « *Wohnung und Siedlung* » E. Wasmuth Berlin 1926.

74. La répartition des logements à Römerstadt est la suivante :

Nombre de pièces					m²	Loyer mensuel (rent mark 1930)	Type de log.
1	2	3	4	5			
	240				48	52	appartement
		308			66	69	»
			226		75	90	maison
			395		88	100	unifamiliale
			42		106	125	»
				9	130	160	»

75. La répartition des logements à Westhausen est la suivante :

	Nombre de pièces					m²	Type de log.
	1	2	3	4	5		
1929			210			41	maison à deux familles
			216			47	appartement
1930			754			41	maison à deux familles
			180			47	appartement
1931			190			45	appartement
				40		61	maison
				32		57	unifamiliale

Le loyer mensuel correspond à 1,20 M par m², les surfaces sont sensiblement réduites par rapport à Römerstadt, d'après « *Das Neue Frankfurt* » 2-3 février-mars 1930.

76. Le fait de loger plusieurs familles sous le même « toit » fait partie des traditions de l'habitat ouvrier germanique. On se rappelle de plus l'option prise par May pour résoudre la crise du logement : construire rapidement un très grand nombre de petits logements quitte à les réunir par la suite pour former des logements plus vastes.

77. La campagne d'entretien récente supprime progressivement tous les appentis, vérandas, pergolas qui avaient « poussé » sur les façades arrière et que l'on pouvait encore observer en 1973.

78. Dans les extrémités des rangées bordant Messel weg, C. Sitte weg, H. Tessenow weg, etc., la dernière maison où les deux dernières sont plus légèrement grandes que les éléments courants, ce qui se traduit par une saillie sur l'arrière. Un mur de béton d'environ 2 × 2 m prolonge le pignon et interdit les vues latérales. Les habitants ont souvent prolongé le mur, agrandissant ainsi la zone non-vue. D'autre part ils l'ont utilisé comme point de départ d'une toiture afin d'obtenir une terrasse couverte, voire une pièce supplémentaire.

79. Cette réalisation qui marque un pas important dans l'évolution de l'architecture du logement des années 20 a pu inspirer May ; achevée pour le congrès de 1924 et largement présentée comme l'expérience du moment, il semble difficile qu'il ne l'ait pas visitée.

80. Hannes Meyer comme E. May a effectué un séjour en Angleterre (1912-13). Il s'est principalement intéressé au problème des cités-jardins.

C. SCHNAIDT : « *Hannes Meyer, bauten, projekte und schriften* » A. Niggli Teufen 1965.

81. « *Das Neue Frankfurt* » 2-3 février mars 1930.

Notes sur le chapitre 5. Le Corbusier et la Cité radieuse

82. H. RAYMOND et M. SEGAUD : *« Analyse de l'espace architectural »* RAUC Paris 1970.

83. Sur les références de Le Corbusier voir :
S. VON MOOS : *« Le Corbusier, l'architecte et son mythe »*
Horizon de France Paris 1971.

84. Pour Le Corbusier l'immeuble isolé n'est d'abord que le gratte-ciel de bureaux. Dans le projet de ville contemporaine pour 3 000 000 d'habitants les logements sont envisagés dans des immeubles à redents ou dans des immeubles-villas qui reprennent les principes de l'îlot ; de même dans tous les projets d'urbanisme jusqu'à la guerre. Ce n'est qu'avec l'immeuble Clarté à Genève (1930-32) que le bâtiment isolé apparaît pour le logement, en même temps que le pavillon Suisse de la cité universitaire. Il ne sera systématisé, et le principe de l'unité d'habitation ne prendra sa forme définitive, qu'à partir de 1945 dans le projet d'urbanisation de Saint-Dié en même temps que les premières études pour Marseille, puis poursuivi avec les projets d'urbanisation de La Rochelle-Pallice (1946) Marseille-Veyres (1947), etc. Toutefois on peut voir dans le projet de la cité universitaire de Rio de Janeiro (1936) la première implantation systématique de série de bâtiments isolés. De toute façon elle arrive donc après la rationalisation inaugurée par les Allemands, après les contacts des CIAM et de l'URSS.
Cf. LE CORBUSIER : *« Œuvres complètes »* ed. d'Architecture Zurich 8 vol.

85. LE CORBUSIER : *« Les trois établissements humains »* éd. de Minuit Paris 1959.

86. LE CORBUSIER : *« Le Modulor »* éd. de l'Architecture d'Aujourd'hui Paris 1948 et 1955 (2 vol.)

87. Ce renversement de perspective n'a d'équivalent antérieur que les projets soviétiques de maisons communes (1929) dont Le Corbusier s'est bien évidemment inspiré pour définir l'unité d'habitation, et à un moindre degré les immeubles lamelliformes de Gropius (1931).

88. 1 600 habitants dans un terrain de 4 hectares c'est avec une densité urbaine traditionnelle un îlot de 200 × 200 m. Et le schéma de l'îlot que l'on relève apparaît souvent dans les textes des CIAM.

89. H. RAYMOND et N. HAUMONT : *« Habitat et pratique de l'espace »* (Multigr.) ISU Paris 1972.

90. *« Le Modulor »* op. cit.

91. J. ION : *« Production et pratiques sociales de l'espace du logement »* (Multigr.) Saint-Étienne CRESAL 1975 p. 108-110.

92. R. BANHAM : *« Le brutalisme en Architecture »* Dunod Paris 1970.

93. Sur l'origine de la coursive et les premières expériences, cf. :
J. N. TARN : *« Working class Housing in 19th c. Britain »* A A paper, Lund & Humphries, Londres 1971.

Notes sur le chapitre 6. Les avatars de l'Ilot et la pratique de l'espace

94. Henri LEFEBVRE : *« La révolution urbaine »*, Paris, Gallimard 1970, p. 240.

95. Cf. P. BOURDIEU : *« Esquisse d'une théorie de la pratique* (Paris-Genève 1972) qui écrit : « Le mot de disposition paraît particulièrement approprié pour exprimer ce que recouvre le concept d'habitus (défini comme système de dispositions). En effet il exprime d'abord le résultat *d'une action organisatrice* présentant alors un sens très voisin de mots tels que structure ; il désigne par ailleurs *une manière d'être, un état habituel* (en particulier du corps) et, en particulier, *une prédisposition, une tendance, une propension ou une inclination »*.

96. B. PINGAUD : *« Hollande »*, Paris Le Seuil 1954. Cf. A titre de comparaison/pour la France : M.G. Raymond, N. Haumont, R. Raymond, A. Haumont. *L'habitat pavillonnaire*. Paris CRU, 1966.

97. A. DAUMARD *« Conditions de logement et position sociale »*, *in* « Le Parisien chez lui au XIX[e] siècle » (Catalogue de l'exposition) Paris. Archives Nationales, 1976. Cf. aussi P. BLETON. *« La vie sociale sous le Second Empire »*. Paris, Éditions ouvrières, 1963. « Contrairement à ce qu'on a souvent écrit sur le Paris d'avant Haussmann, il ne semble pas à lire la Comtesse (de Ségur), que grands bourgeois, modestes employés et simples ouvriers aient habité dans les mêmes immeubles. L'intégration locative (...) se laisse tout au plus deviner au stade commerçants-employés (...) qui doivent, les uns et les autres, être proches de leur lieu de travail » (p. 21).

98. A. DAUMARD dans : *« Les Bourgeois de Paris au XIX[e] siècle* Paris, Flammarion, 1970, montre pour Paris l'extension de la notion de bourgeois à l'époque (du « tout-petit » au financier). Si le processus que nous évoquons concerne la diversité de la bourgeoisie, les canons de la vie quotidienne semblent vécus de la façon la plus rigide par la moyenne bourgeoisie (fonctionnaires, membres de professions libérales). Cf. aussi, le chapitre : *En 1848, en France, la petite bourgeoisie, c'est la boutique*, dans *La petite bourgeoisie en France* de C. Baudelot, R. Establet et Malemort. (Paris, Maspéro, 1974).

99. Ainsi apparaît dans *Pot Bouille* à travers des commentaires « insignifiants » tout un univers éthique et symbolique.

100. P. ARIÈS : *« L'enfant et la vie familiale sous l'ancien régime »*. Le Seuil Paris, 1973.

101. Cf. W. BENJAMIN : *« Paris, Capitale du XIX[e] siècle*, in *L'Homme, le langage et la Culture* Paris, Gonthier Denoël, 1974.

102. Adeline DAUMARD, op. cit.

103. J. ION : *« Production et pratiques sociales de l'espace du logement »* (Multigr.) Saint-Étienne CRESAL 1975.

104. Cf. Susanna MAGRI. *« Politique du logement et besoins en main-d'œuvre »*, Paris C.S.U. 1972.

105. Cf. G. DUVEAU : *« La vie ouvrière en France au Second Empire »*, Paris, Gallimard, 1946.

106. Dans la mesure où il oppose clairement la face montrée, côté rue, devant, à celle qui ne l'est pas, derrière, côté cour, où cette opposition correspond à la répartition interne des pièces les plus publiques et les plus privées, les plus « propres » et les plus « sales » (qui peuvent correspondre aux points d'aération), l'îlot haussmannien le

permet. Cela suppose qu'il ait un extérieur et un intérieur, une périphérie et un centre (l'ensemble des cours qui se jouxtent). Mais une difficulté, déjà notée, existe, que nous retrouverons, sous d'autres formes, exacerbée, dans le cas où la cour elle-même sert de point de passage pour un immeuble située au fond.

107. Cf. Les travaux de « Institute of Community studies », et R. Hoggart « *La Culture du pauvre* », Paris, éd. de Minuit 1970.

108. Sans doute la réponse dépendrait-elle en partie de l'homogénéité de la population et de la densité par îlot.
Il nous semble possible de rapprocher ces remarques de l'observation dont font état Jean Rémy et Liliane Voyé à propos de la suppression, dans certaines réalisations hollandaises, de haies et de murs entre jardins privés qui aboutit à un repliement individuel et non à une appropriation collective. (*La ville et l'urbanisation*, Gembloux, Duculot, 1974 (p. 102)).

109. Cf. H. RAYMOND : « *Espace urbain et image de la ville* ». Paris I.S.U. 1975.

110. H. RAYMOND et M. SEGAUD : « L'espace architectural : approche sociologique » in *Une nouvelle civilisation*, Paris Gallimard 1973.

111. C. AYMONINO, M. BRUSATI, G. FABBRI, M. LENS, P. LOVERO, S. LUCIANETTI, A. ROSSI, « *La Citta di Padova* », Roma, Officina edizioni, 1970, (p. 57).

Notes sur le chapitre 7.
Élaboration et transmission des modèles architecturaux

112. Manfredo TAFURI « Théories et Histoire ».

113. I. Haussmann préfet de Bordeaux en 1851 et familier de la ville dès son mariage (1838) n'a pu manquer d'être frappé par les aménagements réalisés au siècle précédent sous l'impulsion de l'intendant Tourny (1690-1760) : remplacement de l'enceinte par une suite de « cours » scandées par des places, puis suppression du Château-Trompette et création de la place des quinconces. Notons également la réalisation antérieure de la place Royale par Jacques Gabriel en 1733.
« C'est une capitale » aurait dit lors de son voyage d'octobre 1852 le prince président frappé par l'ampleur des allées décorées pour l'occasion par Alphand.
Haussmann lui-même a établi un parallèle entre son action à Paris et celle de Tourny à Bordeaux dans son discours au Sénat du 6 juin 1861.

114. Si l'initiative de Napoléon III est importante, c'est lui qui a en fait décidé des principaux tracés et de leur urgence, c'est bien à Haussmann que l'on doit la « manière ». Napoléon III est avant tout pratique, de plus il connaît peu Paris, marqué par l'Angleterre il reproche au préfet son goût pour les ordonnances et les perspectives, tandis que pour Haussmann « les trois principes de l'urbanisme classique — rectitude, ordonnance, perspective — sont sacrés ».
P. LAVEDAN : « *Les villes françaises* », Vincent et Freal, Paris 1960.

115. C. DALY : « *L'architecture privée sous Napoléon III* », ed. A. Morel - Paris 1864.
C. GARNIER : « *L'habitation humaine* », Paris 1889, AMMAN Hachette.
J. GUADET : « *Élément et théorie de l'architecture* ».
Librairie de la construction moderne, Paris s.d.

116. R. UNWIN : « *Town Planning in Practice* » op. cit.

117. UNWIN était en relation avec H. J. Stübben auteur des plans d'aménagement de Cologne, d'Anvers... dont les théories avaient fait l'objet d'une publication (*der Stadtebau* 1890) et devaient être répandues par la suite au séminaire d'urbanisme créé en 1907 à l'École Polytechnique de Berlin.

118. S. GIEDION : « *Espace, temps, architecture* » op. cit.

119. Steen Eilen RASMUSSEN : « *London, the unique city* » MIT press, Cambridge (Mass.) 1967 (1re édition 1934).

120. Hermann MUTHESIUS, architecte (1861-1927), son rôle est important dans l'élaboration des modèles de l'architecture allemande. Après un séjour au Japon, il est envoyé en mission à Londres comme attaché technique à l'ambassade d'Allemagne (1896-1903) et chargé par le gouvernement prussien d'un véritable espionnage industriel dans le domaine du bâtiment, de l'architecture et du design. Cette mission se concrétisera par la publication à Berlin de trois ouvrages :
« *Die englische Baukunst der Gegenwart* » 1900-1902
« *Die neuere kirchliche Baukunst in England* » 1902
« *Das Englische Haus* » 1904
Muthesius sera en 1907 à l'origine de la fondation de la Deutscher Werkbund avec P. Berhens, Th. Fisher etc.

121. C. SITTE (1843-1903), architecte, directeur de l'École impériale des arts industriels de Vienne : « *Der Stadtebau nach seinen Kunsterischen Grundsatzen* » Vienne 1889 (traduction française : « *l'art de bâtir les villes* », Paris 1902).

122. P. SINGELENGERG, M. BOCK, K. BOOS : « *H. P. Berlage, bouwmeester, 1856-1934* » op. cit.

123. G. GRASSI : « Das neue Frankfurt et l'architecture du nouveau Francfort » in « *neues Bauten in Deutschland* » ETH Zurich 1973.

124. Dans le commentaire du projet de May pour l'extension de Breslau (1921) le conseiller Behrendt note l'accord profond entre la pensée de l'urbaniste et la proposition formelle qui rappelle les villes idéales de la Renaissance.

125. Sur son acquis en Angleterre, May est tout à fait net : « En 1910 je me rendis de nouveau en Angleterre, cette fois-ci en vue d'approfondir mes connaissances superficielles de l'architecture anglaise par un travail pratique dans un grand bureau d'architecte. Je fus accepté dans celui de sir R. Unwin à Hampstead... on travaillait alors dans son atelier sur la cité-jardin de Hampstead. Je me familiarisais avec le plan et la réalisation d'un projet qui eut dès cette époque une influence décisive sur l'architecture européenne et qu'il faut encore considérer actuellement comme un jalon de l'évolution de la ville contemporaine ».
Rapporté par J. BUECKSCHMITT : « *Ernst May* » op. cit.

126. Henrich TESSENOV (1876-1950) après ses études à Munich est l'assistant du professeur Schultze-Naumburg, l'un des théoriciens du pittoresque pan-germaniste dont on retrouve l'influence chez Unwin et chez Berlage.

127. L'étroite relation entre May et Unwin qui reprend après la coupure de la guerre de 1914 peut se mesurer au fait suivant : prononçant une série de conférences à Berlin en 1922 sur le thème de « la construction de la ville moderne », Unwin choisit pour illustrer ses théories, l'exemple du projet de May pour le développement de Breslau. Rappelons également qu'au cours de son séjour à Hampstead May avait traduit en vue d'une édition en Allemagne, le livre d'Unwin : « Town planning in practice ».

128. Rapporté par J. BUECKSCHMITT : « *Ernst May* » op. cit.

129. On peut mesurer la prise de conscience collective de la liaison architecture/urbanisme chez les architectes du mouvement moderne en observant l'évolution des thèmes des congrès des CIAM.
Le premier à La Sarraz (1928) est une réunion des architectes modernes en réaction contre le jugement du concours de la Société des Nations; le regroupement se fait à partir d'une position éthique/esthétique vis-à-vis des problèmes de formes. A partir du 2e congrès, Francfort 1929, consacré au logement social (das Wohnung für das Existenzminimum) les CIAM abordent progressivement l'urbanisme : CIAM 3, les groupements d'habitations (Bruxelles 1930); CIAM 4, principes d'urbanisme (Athènes 1933). May et Francfort ne sont pas étrangers à cette évolution.

130. « *Das neue Frankfurt* » 7-8 juillet-août 1928.

***

Biographies, bibliographies et documents annexes

Sans être exhaustif, on a réuni ici un certain nombre de renseignements biographiques et bibliographiques ainsi que des indications concernant la localisation précise des réalisations. Le Paris haussmannien et l'œuvre de Le Corbusier étant suffisamment connus, on n'a pas cru bon d'y insister. On a par contre jugé utile de donner une place importante à Amsterdam et à Francfort sur lesquels peu de documents existent en langue française.

Nous tenons à remercier les étudiants des séminaires d'analyse architecturale de l'Unité Pédagogique d'Architecture n° 3 qui ont collaboré au recueil de ces informations, notamment :
pour l'Angleterre : A. Blosseville, M. Sene;
pour la Hollande : P. Delahoutre, P. Dubois, J. P. Navarron, O. Prestat;
pour l'Allemagne : D. Boudier, D. Joseph-François, M. Marchand-Minier.

Nous remercions également MM.
Hans HAGENBEEK, architecte à Amsterdam
Thierry ROZE, architecte à Paris
le Service des Relations Extérieures du Ministère des Affaires Culturelles des Pays-Bas
les Services Techniques de la ville de Francfort.

RAYMOND UNWIN 1863-1940

Biographie

1863 2 novembre — naissance à Whiston, près de Rotherdam (Yorkshire), passe une partie de sa jeunesse à Oxford.

1882-1883 — ingénieur à la Staveley Coal & Iron Company. A Chesterfield, il est remarqué pour ses travaux sur des bains-douches vestiaires de puits de mine et pour ses projets de cottages pour ouvriers. Peu à peu, il s'oriente vers l'architecture.

1893 — se marie à Ethel Parker, sœur de l'architecte Barry Parker (Barry Parker : 1867-1947).

1896 — s'associe avec Barry Parker, à Buxton (Derbyshire) où ce dernier exerçait en tant qu'architecte depuis 1895. Se tourne peu à peu vers le socialisme et adhère à la « Fabian Society ».

1901 — cité de New Earswick pour Rowntree.

1903 — cité-jardin de Letchworth (après avoir été mis en compétition avec Halsey Ricardo & Lethaby sur un programme élaboré par la famille Rowntree).

1905 — faubourg jardin de Hampstead pour Henrietta Barnett, fondatrice du « Hampstead Garden Suburb Trust »,
— s'installe à Wyldes, dans le faubourg jardin.

1907 — Ealing Tenants Estate
— Leicester Anchor Tenants Estate.

1909 — publie « Town Planning in Practice » peu avant le « Housing and Town Planning Act ».

1910 — organise la conférence générale sur l'urbanisme (Town Planning) parrainée par le R.I.B.A. (Royal Institute of British Architects) en liaison avec l'exposition internationale des plans de villes organisée par Sir John Simpson.

1911-1914 — Maître de conférence à l'Université de Birmingham (cours d'urbanisme).

1913 — fondateur du Town Planning Institute.

1914 — rompt son association avec Barry Parker
— quitte la supervision architecturale de Hampstead.
Barry Parker part au Portugal, puis au Brésil. Raymond Unwin devient « Chief Town Planning Inspector to the local government Board ».

1915 — participe à l'élaboration de la Société des Nations.

1915-1916 — Président du Town Planning Institute.

1916-1918 — Directeur du Service du Logement au Ministère de la Guerre ; réalisation de trois cités de relogement : Gretna, Mancol Village, Queensferry.

1918 — architecte en chef au Ministère de la Santé ; est en contact avec Lewis Mumford, Stein. Présente un rapport au R.I.B.A. sur le problème du gratte-ciel.

1920 — fondation de Welwyn Garden-City sur les principes d'Unwin.

1922 — voyage en Allemagne, conférence à Berlin sur le thème de « la construction des villes modernes », où il illustre ses idées sur l'exemple du plan de Breslau d'Ernst May.

1923 — entre en contact avec la Regional Planning Association of America (Henry Wright).

1925 — Congrès international sur la planification urbaine et régionale, et sur les cités-jardins (New-York).

1927 — Barry Parker : Wythenshave Satellite City, près de Manchester.

1928-1931 — succède à Ebenezer Howard comme président de la Fédération Internationale de l'Habitation et de la Planification Urbaine.

1929-1933 — conseiller technique en chef pour le comité de Planification régionale du Grand Londres, présidé par Sir Banister Fletcher (Greater London Regional Planning Commitee).

1931-1933 — Président du R.I.B.A.

1932 — Chevalier.

1932-1935 — Président du « Building Industries National Council ».

1933-1934 — Administrateur du « British Building Research Board ».

1934 — participe au voyage d'étude organisé par le « National Association of Housing Officials » pour étudier l'habitat à bon marché aux U.S.A.
Présente son rapport à Baltimore au N.A.H.O., suffisamment tôt pour que cela ait une influence sur le New Deal (1935).

1936-1940 — Professeur en urbanisme et habitation (Town Planning and Housing) à l'Université de Columbia.
Donne des conférences à Cornell et au M.I.T.

1937 — médaille d'or du R.I.B.A.

1938 — médaille de l'association mémoriale d'Howard (cités-jardins et planification urbaine).

1939 — délégué en chef de l'Angleterre au Congrès International des Architectes à Washington.

1940 — meurt le 28 juin chez sa fille, à Old Lyme, Connecticut, U.S.A.

Bibliographie

a) Écrits de Raymond Unwin

1886 *The dawn of a happier day.*

1897 *Gladdening v. shortening the hours of labour.*

1901 (avec Barry Parker) *The art of building a home,* Longman, Londres.

1902 *Cottages plans and common sense.*

1909 *Town planning in practice — An introduction to the art of designing cities and suburbs,* Fisher Unwin, Londres.
Paru en France en 1922 : « L'étude pratique des plans de villes — Introduction à l'art de dessiner les plans d'aménagement et d'extension », présentation de Léon Jaussely, Librairie Centrale des Beaux-Arts.

1912 — *Nothing gained by overcrowding: How the garden-city type of developpment may benefit both owner and occupier.*

1924 *Higher building in relation to town planning* (partiellement traduit in : l'Architecture d'Aujourd'hui, n° 178 - mars-avril 1975).

1930 *Regional planning with special reference to the Greater London regional plan.*
1936-1937 - 1938-1939 *Housing and town planning lectures at Columbia University.*

1940 *Land values in relation to planning and housing in the United States.*

b) Écrits sur Raymond Unwin

Walter Creese : « *The legacy of Raymond Unwin* », MIT press - Cambridge (Mass.), 1967.

Trois architectes associés à la réalisation d'Hampstead Garden Suburb

— Richard Barry PARKER, architecte (1867-1947), associé à Unwin de 1896 à 1914. Il assurera l'achèvement de Hampstead Garden City et participera à l'élaboration de Welwyn Garden City.

— Sir Edwin L. LUTYENS, architecte (1869-1944), poursuit d'abord la tradition Arts and Crafts (Fulbrooke House, Surrey, 1897) puis, en association avec le dessinateur de jardins G. Jekyll, s'orienta vers des compositions plus vastes (Deanery Gardens, Lonning, Berkshire, 1901). Il intervient à Hampstead à partir de 1908 où il est chargé de l'étude et de la réalisation de la place centrale, Central Square (églises, Institut et bâtiments bordant le square) qui sera achevé en 1933. En 1911, il est chargé d'étudier le plan de New-Delhi, capitale des Indes dont il réalisera un grand nombre de monuments.
Ecrits sur Lutyens : ASG Butler, George Stewart and Christopher Hussey : « The architecture of Sir Edwin Lutyens », London Country Life, 1950.
— H.M. BAILLIE SCOTT, architecte (1865-1945), lié au mouvement Arts and Crafts, proche de Vosey et d'Ashbee. Il publie en 1906 *Houses and Gardens,* George Hewnes, Londres. Après ses études au Royal Agricultural College (1883-1885), il décide d'être architecte. Il travaille à Bath chez l'architecte de la ville de 1886 à 1889. S'installe à son compte en 1890, il exercera jusqu'en 1939. Il réalise à Darmstadt (1897-1898) la décoration et l'aménagement intérieur du Grand Ducal Palace et dessine du mobilier pour l'équivalent allemand des Arts and Crafts.

A partir de 1904, construit à Letchworth : Elmwood cottage, Stringwood, String road, Tanglewood, Corrie Wood, Hitchen road.

A partir de 1908, construit à Hampstead :
— multiple houses, plot 400, Meadway, non construit.
— a corner house, Meadway, non construite.
— multiple houses, Meadway at Hampstead way, une seule construite.
— semidetached houses, Meadway, non construit.
— Waterlow court, Hampstead way, construit.

Il fait en 1909 un projet pour la cité-jardin de Hellerau en Allemagne et en 1911-1914, un projet pour une cité-jardin en Russie et de nombreux projets pour la Suisse et divers pays occidentaux.
Plusieurs de ses réalisations ont été publiées par Muthesius.

c) Collaborateurs de l'agence d'Unwin et Parker pendant la période d'Hampstead
— Wade
— Mottram
— Mollis
— E. May (1886-1970) le futur Stadtbaurat de Francfort.

d) Liste des architectes ayant travaillé à Welwyn :

C.M. Crickmer	A. Foxley	C.M. Hennel & C.H. James
H. Clapham Lander	B. Parker	W.A. Kenyon
Williams & Cox	Bennett & Bidwell	C.J. Kay
Berkeley Wills	J.C. Tickle	Mauger & Tanner
H.G. Cherry	C.W. Fox	L. Martin
Spalding & Myers	Thomson & Fowler	T.W. Scott
Nicholas & Dixon Spain	H.C. Bankart	J.A. Crush
L. Angus	G. Barnsley	F.T. Winter
H.T. Barnard	T. Smith Shearer	Marshall Sisson
Wallis	Gilbert & Partners	Prof. Salvisberg (Zurich)
C.S. Brown	Frost	C. Barman
Chamberlain & Edwards	Christian Barman	A.J. May
R.J. Muir	John C. Soutar	C.H. Elson & H. Stone
J.W. Dudding	E.C. Kent	Louis Moore
Charles Nicholson	Leslie K. Watson	G.A.Butlin
W.A. Eden	F.W. Knight	

Chronologie de la construction :

		nombre de maisons	prix	architecte
Novembre	1922	50	546 £	H.G. Cherry
Mai	1924	93	329 £	L. de Soisson
Février	1925	100	450 £	L. de Soisson
Mars	1927	200	545 £	Hennel & James
Février	1930	100	466 £	H.C. Lander
Février	1931	200	416 £	L. de Soisson et Kenyon & James
Mai	1933	65	385 £	G.R. Barnsley
Avril	1936	84	386 £	G.R. Barnsley
Novembre	1937	118	445 £	C.W. Fox
Mars	1939	132		C.W. Fox
Août	1940			
Juin	1943	274	»	C.W. Fox
Juin	1947			
Janvier	1946	50	»	C.W. Fox
Janvier	1948	53	»	C.W. Fox
			»	

Bibliographie sur les cités-jardins :

J. AYMARD : *Le logement populaire en Angleterre* in Musée Social, février 1936.

BENOIT-LEVY : *Les cités-jardins de Letchworth et de Welwyn près de Londres* in Le Génie Civil, 10 novembre 1923.
La cité-jardin, Paris, éd. des cités-jardins, 1904.

C. CHALINE : *Londres*, Collection U2, Armand Colin, Paris 1968.
L'urbanisme en Grande-Bretagne, Collection U2, Armand Colin, Paris 1968.

E. HOWARD : *Les cités-jardins de demain*, Paris, Dunod 1969 (traduit de *Garden Cities of to-morrow*, Faber and Faber, London 1902.

J.D. KORNWOLF : *M.H. Baillie Scott and the arts and crafts movement pionner of modern design*, London, The Johns Hopkins Press 1972.

L. MUMFORD : *The culture of cities*, New-York et Jecker & Warburg, London 1938.

F.J. OSBORN : *New Towns after the war*, London, J.M. Dent 1918 et 1942.

G. PURDOM : *The building of satellite towns ; a contribution to the study of town development and regional planning*, London, J.M. Dent & Sons Ltd. 1925.

S.E. RASMUSSEN : *London the unique city*, MIT Press ; Cambridge (Mass.), 1967 (1re édition 1934).

J.N. TARN : *Working-class housing in 19th century, Britain*, Architectural Association paper, Lund and Humphries, Londres 1971.

G. TEYSSOT : *Cottages et pittoresque : les origines du logement ouvrier en Angleterre 1781-1818* in Architecture Mouvement Continuité n° 34.

P. WILLMOT & M. YOUNG : *The evolution of a community ; a study of Dagenham after forty years*, London, Routledge and Hegan Paul 1903.

London County Council : *Housing, with particular references to post-war Housing schemes*, King & Son, Londres 1928.

Martin PAWLEY : *Architecture versus Housing*, Studio vista, Londres, 1971.

HENDRICK PETRUS BERLAGE 1856-1934

Biographie

(On n'a retenu en ce qui concerne l'architecture, que les points de repère essentiels. Pour une liste plus complète des réalisations, se reporter à l'ouvrage de P. Singelenberg : « H.P. Berlage », op. cit.).

1856 21 février — naissance à Amsterdam, études secondaires.

1874 — études de peinture à l'Académie Nationale des Beaux-Arts.

1875/1878 — études d'Architecture à l'École Polytechnique de Zurich où il subit l'influence des théories de Gottfried Semper.

1879/1881 — voyages en Allemagne, Autriche et Italie (notamment Florence et Rome).

1882 — architecte à Amsterdam, en association avec Théodore Sanders, influence de Viollet le Duc.

1883 — premier projet pour la Bourse d'Amsterdam (concours international organisé par la municipalité).